



DE LA TERRE À LA PLUME

LES FUNÉRAILLES,
ÇA SE RACONTE...

RECUEIL DE NOUVELLES



DE LA TERRE À LA PLUME

LES FUNÉRAILLES,
ÇA SE RACONTE...



Éditeur responsable : Vincent Baro, Président, PalliaLiège asbl

Coordinateur projet : Nathalie Legaye

Graphisme : Jérémy Detheux

1ère édition : septembre 2023 ©

REMERCIEMENTS

Un grand merci aux auteurs qui ont partagé sans réserve leurs souvenirs, leurs sentiments et leurs encouragements.

Un grand merci également aux membres de l'asbl et de la Commission d'éthique qui ont soutenu la création de ce projet.

Un merci tout particulier à Madame Marie-Noëlle Englebert-Thomas, au Dr et Madame Jean-Claude Devoghel-Thibaut pour leur relecture attentive.

Vincent Baro
Président
PalliaLiège, asbl

Nicole Barthelemy
Présidente
Commission d'Éthique

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

- 15 *Une jolie couronne pour Jean
Jeanne B.*
- 16 *Quand l'Espérance s'invite
aux funérailles de l'être aimé
Dr Jean-Claude Devoghel*
- 18 *Un enterrement laïc... vraiment ?
Kevin Boulanger*
- 19 *MOTS (pour) ROSE
M'sieur 13*
- 21 *Faire mouche
Marie-Charlotte Jeanfils*
- 21 *Est-ce qu'il y a vraiment une vie
avant la mort ?
Thomas Nouzilleau*
- 23 *Au cimetière
Lola Berthomé*
- 23 *13 ans de regrets
Julie Bogero*
- 25 *Le cri
Iris Spoon*
- 26 *Post-mortem
Peggy Sauthieux-Fauquette*
- 28 *« Je dois vous laisser... »
Patricia Grosdemange*

CHAPITRE II

- 33 *Autrefois nous étions deux
Marie-Laurette Fantinel*
- 34 *Les funérailles de Mamie
Ann Carole Samson*
- 37 *L'Âme Terrible
Ferdinand-Marcelle TAÏ Ahou Wlibly*
- 39 *Christiane aimait les fleurs
Morgane Malmonte*

- 42 *Joyeuses condoléances*
Chantal Marsigny
- 44 *HÉRITAGE D'AMOUR*
Magali François
- 46 *J'aurais voulu qu'il pleuve*
L. Cabon
- 47 *Toi qui t'en vas*
Jacky Cardon
- 49 *Les funérailles de Ludovic*
Micheline Boland
- 51 *Couronne*
Olivier Haleng
- 53 *Le pire et le meilleur*
Benoit Toccaceli
- 55 *L'inconnu*
Fabien Garino

CHAPITRE III

- 61 *Comme tout le monde*
Francine Franssen
- 63 *Les funérailles hors norme de mon oncle Amilcar Pison Blanc*
Serge Castor
- 65 *La tombe*
Marie Derley
- 66 *Le banc*
Jessica Lefèvre
- 67 *Rosa*
Eléna Melloni
- 68 *Verba volant, scripta manent*
Yannick Maillet
- 70 *Requiem*
Greg Waden
- 73 *Il faisait beau ce jour-là*
Florence Lacquit
- 74 *Un papa aveugle*
René Carabin
- 76 *Aller-retour*
Amel Brahma

CHAPITRE IV

- 81 *DÈCES DE KAYEMBA MUTANDA Pierre*
(PÈRE, ONCLE, GRAND-PÈRE selon les cas)
Pasteur Gilbert MUKANDILA DIKEBELA
- 83 *La route est sinueuse*
Marc Breton
- 85 *Christine se raconte*
Jacques Gilsoul
- 87 *Ma chère MARRAINE*
Véronique Méant
- 89 *Vers la mer, au loin*
Stéphanie Pineau
- 90 *Au revoir Cher Daniel*
Marie-Luce Chainaye
- 92 *la lettre*
M. C.
- 93 *Mauvaise nouvelle*
Caroline Grellet-Migaire
- 95 *Le premier*
Nathanaël Dzeko
- 97 *Tu ne voulais jamais dire ton âge*
Stéphanie Delville
- 98 *14.09.12*
Cécilia Modeste
- 99 *Funérailles*
Sophie Maurin
- 101 *célébrer l'au-revoir, tout un chemin...*
Myriam Henkens
- 103 *Les funérailles*
Tamara Emond
- 104 *Extraordinaires funérailles*
Samira Bounihi
- 106 *La vie continue !*
Diane Masclary
- 107 *Jeannine & Jules*
Stéphanie Jacques

- 109 *A toi, Lise*
Charlotte
- 111 *Sorti d'usine*
Augustin Petit
- 113 *Chokran, Chokran*
Jay
- 114 *Coups de soleil !*
Nathalie Legaye
- 117 *Mutti wird nie sterben*
GéhèL
- 119 *Voici ces roses blanches...*
Xavier Lambrecht
- 121 *Funérailles dans le contexte de l'épidémie de la*
Maladie à Virus
Ebola (MVE)
Etienne Yuma Kibondo
- 122 *Les funérailles de ma cousine*
germaine
Mary Clerres
- 123 *Une femme pas ordinaire*
Pierre Allart

AVANT-PROPOS

S'il est une certitude que nous pouvons avoir en tant qu'êtres humains, c'est que tous, un jour ou l'autre, nous mourrons. Mais si notre propre mort est un événement auquel nous n'assisterons que très brièvement, il n'en est pas de même pour celle des autres...

Quels que soient notre pays, notre environnement social, culturel, notre spiritualité ou notre religion, nous accompagnons la mort de rites funéraires qui, bien que variés dans leur expression, revêtent un caractère universel.

Les funérailles ont pour but de dire au revoir au défunt. Elles permettent aux vivants de se réunir, de se relier les uns aux autres, de vivre le chagrin, à travers des rites symboliques et des échanges d'émotions. Il s'agit pour les vivants de continuer à vivre, même autrement.

La question de la mort reste un tabou, on en parle avec difficulté, ou on n'en parle pas et il y a peu d'espace pour vraiment rendre compte de ce qui nous traverse lorsque nous perdons quelqu'un qui a compté pour nous. Parfois les rites funéraires sont rendus impossibles ou entravés, comme nous l'avons vécu, par exemple lors de la récente pandémie. Parfois enfin, tout ce qui entoure les funérailles ne suffit pas à nous apaiser...

Nous avons décidé de donner le plus librement possible, la parole à tous ceux qui souhaitaient exprimer leur vécu des funérailles.

Il s'agissait de laisser chacun s'exprimer dans sa diversité et dans son individualité, en donnant la place aux sentiments, aux anecdotes, au (sou)rire même parfois, à travers sa technique d'écriture préférée.

Ce recueil comporte une soixantaine de récits d'une grande variété. Poèmes, fictions, histoires vécues, ici et ailleurs, tantôt graves, tantôt plus légères. Tous ces textes, par leur singularité, leur authenticité et leur profondeur, nous touchent en nous renvoyant à nos expériences intimes et à nos sentiments personnels.

Un recueil à parcourir, à lire et à relire, qui tente de mettre des mots sur ce qui n'est pas toujours simple à énoncer et qui montre que, même quand la mort arrive inéluctablement, la vie continue.

Vincent Baro & Nicole Barthelemy,

PalliaLiège

CHAPITRE I





UNE JOLIE COURONNE POUR JEAN

Jeanne B.

Suzanne regarde les fleurs qui sont exposées autour du cercueil de son papa. Les gerbes sont toutes plus belles les unes que les autres. Les fleuristes ont réalisé de jolies créations. Son ressenti est plus mitigé quand elle découvre le montage commandé par ses frères et elle-même. Ils n'ont pas vraiment eu le choix. Leur papa était une vieille connaissance de ce fleuriste local et il eût été diplomatiquement incorrect de le contourner. Ce n'est pas très grave. Sauf que de savoir que cet énorme truc coloré sera au cœur des funérailles le lendemain dépite quelque peu les quatre enfants.

« Ce n'est rien », dit l'un d'entre eux. « J'ai une solution. Regardez le montage livré par l'entreprise dans laquelle je travaille. Il est volumineux et très classieux ». Les enfants du défunt se regardent sans oser comprendre ce que leur frère tente de leur expliquer : « nous allons inverser les rubans. Ainsi, demain dans l'allée centrale de l'église, ce sera cette magnifique création qui sera vue de tous avec le ruban : A notre cher Papa. »

Ils se guettent les uns les autres, les yeux en sourire. La dignité et leur éducation ne les autorisent ni à un grand éclat de voix, ni à des rires. Le fils procède au changement mais se donne d'abord la peine de réaliser quelques photos qu'il transmet à ses collègues pour les remercier de leur belle intention. Et voilà. Les couleurs blanche et verte dominent dorénavant le haut du cercueil. Les protagonistes sont satisfaits de leur initiative. C'est beaucoup plus joli. Linette, une des belles-filles, ajuste le ruban. Délicat et harmonieux ! En réalisant leur supercherie, ils ont omis un aspect de la question. Ce même fleuriste est aussi croque-mort à ses heures pour la société de pompes funèbres du bourg.

Happés par les nombreuses poignées de mains et l'accueil de cousins éloignés venus rendre un dernier hommage à leur aïeul, il leur faut quelques minutes avant de découvrir la présence du fleuriste aux obsèques. Trop tard. Il va falloir assumer. Il est possible qu'il ne remarque rien. Ses lunettes sont si vieilles. Hum.

Deux hommes vêtus de noir font glisser le brancard avec le cercueil jusqu'à l'autel dans l'allée centrale. Le fleuriste, dans son rôle de croque-mort, dépose la gerbe sur le cercueil de Jean. Il remet un lys blanc à sa place puis marque un temps d'arrêt en le fixant longuement. Il se retourne vers l'assemblée. Et au grand étonnement du prêtre qui attend pour officier, il reste sur

place et se donne le temps d'un regard pincé vers les descendants alignés au premier rang. Ceux-ci n'ont d'autre salut que de cligner des cils et de vivre ce moment de larmes et de rires contenus en gardant les yeux rivés sur leurs chaussures. Ce n'est qu'au son de l'orgue qu'ils se décident à relever la tête et à se dire que leur papa n'aurait pas été content de cette facétie mais qu'une fois sa colère passée, il en aurait ri avec eux. La fratrie au complet est d'accord sur cette conclusion.

Le souvenir des rires en famille, vécus ou rêvés, cela reste merveilleux.



QUAND L'ESPÉRANCE S'INVITE AUX FUNÉRAILLES DE L'ÊTRE AIMÉ

Dr Jean-Claude Devoghel

Irène et moi avons partagé cinquante-neuf années d'amour réciproque et fidèle. Nous avons fait face à des épreuves et connu de très grandes joies, dont la naissance de quatre enfants et sept petits-enfants.

Artiste, décoratrice de goût, elle avait renoncé à une carrière qui aurait pu être brillante, pour élever avec un amour fou notre famille et veiller à la gestion de toute notre vie quotidienne. Elle me permettait ainsi d'exercer pleinement mes fonctions d'anesthésiste, spécialiste de la douleur et des soins palliatifs à l'Université de Liège.

De longue date, nous avions rédigé ensemble nos dernières volontés et regardions la mort comme la suite logique de la vie, renonçant explicitement à l'acharnement thérapeutique et à l'euthanasie. En 2015, s'installa chez mon épouse, de façon insidieuse, une discrète modification du caractère. Elle développa ensuite des accidents vasculaires cérébraux puis deux cancers indépendants. C'est pleinement informée qu'elle renonça à de lourdes interventions chirurgicales qui ne pouvaient pas la guérir, ni même lui assurer un confort nouveau et prolongé. Son plus vif désir était de mourir dans la maison où nous habitions depuis notre mariage.

Ce n'est que très tardivement dans sa maladie qu'elle resta la journée au lit, ne pouvant plus porter par ses seules forces, la trentaine de kilos qui lui restait. J'avais alors cessé toute activité, pour me consacrer à elle, nuit et jour.

Nous prenions conscience, l'un et l'autre, du fait que nous partagions nos derniers moments de vie commune. Elle me disait son désir de mourir et m'interrogeait sur le délai qui lui restait. Jamais une douleur importante ne

vint interrompre notre dialogue, jusqu'au dernier jour, où elle me demanda : « Mourrai-je aujourd'hui ? ». Je lui répondis : « Je pense que oui. » Elle confia son alliance à notre fille aînée et, peu après, elle m'embrassa : un baiser à la fois très chaste et plein d'amour. Je compris que l'instant ultime approchait.

Nos enfants, leurs conjoints et nos petits-enfants avaient tous accompli, de façon personnelle ou en famille, leur dernière visite. Le samedi midi, une anesthésiste, amie de très longue date, passa et prenant conscience de la situation terminale, proposa de nous accompagner, tant humainement que médicalement. Les dernières heures m'ont paru d'une longueur et d'une tristesse incommensurables. Jamais je n'ai éprouvé un tel désarroi que durant cette agonie où toute relation s'évanouissait. Je sentais clairement toute attitude rationnelle m'abandonner. Lorsqu'elle ne respira plus et que son cœur s'arrêta, je ne pus que poser un doux baiser sur son front et tracer du pouce un signe de croix sur ce dernier lieu de son corps qui m'échappait à jamais ! J'étais à la fois anéanti et libéré d'une responsabilité qui me dépassait.

Mes enfants, beaux-enfants et petits-enfants m'entourèrent et se révélèrent dès ce moment d'une efficacité et d'une tendresse que je n'avais jamais encore perçues si intensément. Trois demi-journées de visites au funérarium se déroulèrent dans un curieux sentiment d'absence et d'isolement, contrastant avec le défilé des proches et des amis. Nous avons opté pour le dépouillement. Le cercueil choisi en bois blanc portait seulement un crucifix et, comme Irène l'avait souhaité, il n'y avait aucune fleur. Par contre, les petits-enfants avaient réalisé des petits chefs d'œuvre qui ornent, aujourd'hui encore, une étagère dans mon bureau. La présence du corps défunt ne m'affectait curieusement pas, étant convaincu de lui avoir dit adieu dès la reconnaissance de sa mort clinique. Le tout premier visiteur, avant de se recueillir et de prier, me serra longuement dans ses bras et me caressa la tête avec tendresse et compassion. A ce moment, je compris ce qu'étaient de vraies condoléances : « Je souffre avec toi ! » Aucune parole, mais un partage vrai, c'est ce qu'attend l'endeuillé. Ce visiteur discret n'était autre que mon évêque.

Aux yeux d'Irène et de moi-même, les funérailles religieuses revêtaient beaucoup d'importance. En quittant le funérarium sous un soleil éclatant, les enfants qui s'égayaient joyeusement en récréation m'arrachèrent un sourire. J'imaginai qu'ils rendaient hommage à mon épouse, elle qui leur avait consacré le meilleur de sa vie. Autre motif de bonheur inattendu, mais profond : la présence d'une foule dans la grande nef de Saint-Nicolas, notre église paroissiale, qui me fit mesurer la place qu'Irène avait occupée par sa générosité discrète et ses talents de décoratrice dans notre société et notre communauté ecclésiale. Des rites simples mais vrais, des témoignages familiaux et amicaux se succédèrent. Je retiens la prise de parole de notre fils aîné,

tendre et infiniment reconnaissant. Les silences, tout comme les déclarations de chacun de nos enfants faisaient écho en moi à une des dernières phrases de leur maman : « les enfants ont tous été formidables ».

Le vrai recueillement est impossible à ce moment, traversé par mille souvenirs en désordre et la présence ultime à son côté de la personne aimée qui n'est déjà plus là !

Nous avons fait le choix de l'incinération car la concession familiale ne pouvait plus accueillir que deux urnes et non deux cercueils. De plus, nous ne souhaitons pas la dispersion des cendres qui correspondait si mal à notre conviction d'éternité et à notre désir de rester unis dans la mort, côte-à-côte.

Il est inutile, me semble-t-il, de préciser que, durant la crémation et la petite collation offerte aux proches, j'étais absent, non physiquement, mais en pensée et en ressenti. Je n'imaginai plus déjà, la matérialité de ce moment, mais la poursuite pour Irène d'une existence éternelle, entamée dès sa conception et ne devant plus composer avec les notions de temps, ni d'espace. La remise des cendres et leur inhumation ne me sortirent pas de cette conviction profonde et réconfortante, pleine de l'Espérance, qui dépasse tous nos espoirs humains.

De retour à la maison, je pris conscience de ce que pouvait être la vraie solitude, à laquelle j'allais être exposé, solitude certes habitée d'Espérance et, très humainement, je pleurai en silence.



UN ENTERREMENT LAÏC... VRAIMENT ?

Kevin Boulanger

C'est un souvenir impérissable qui m'accompagnera pour toujours : les funérailles d'un ami d'enfance emporté vers un ailleurs beaucoup trop tôt. Mon ami est mort au début de sa trentaine. Il s'était installé avec sa compagne au cœur de la campagne. Amoureux de simplicité, malgré une carrière médicale déjà impressionnante pour son âge, il a récolté ce qu'il a semé de plus précieux : des amitiés fortes et nombreuses partageant sa philosophie de vie. Au-delà de l'accompagnement de sa fin de vie, porté par son cercle jour et nuit sans aucune interruption, sa mise en terre fut l'apogée d'un moment douloureusement gracieux.

Près de cinquante personnes ont porté ses funérailles laïques nourries par les croyances et la force de chacun. Pour cercueil, uniquement de l'osier,

léger, et entièrement compostable afin que le tout retourne à la terre. Pour se retrouver, une balade dans la nature liégeoise traversant champs et forêts. Pour la célébration, une salle, simple et lumineuse accueillant famille, amis, proches et collègues. Le recueillement, d'une intense profondeur, fut porté par ses amis musiciens ou porteurs de spiritualité unique et commune à tous.

Au moment de se dire au revoir, ce sont deux chevaux qui ont tiré le cercueil et le corps de celui que nous ne reverrons plus... Chaque jour, mon ami me manque. Chaque jour, ses funérailles participent au soutien d'un magnifique deuil.



MOTS (POUR) ROSE

M'sieur 13

Rose. Je me rappelle sa maison, en forme de T. Je le sais pour l'avoir survolée, survolté, lors de mes sorties nocturnes dégoulinantes, sur mon tricycle bleu ciel...

De l'autre côté de la route, les ruminants se vautraient dans leurs propres bouses, le regard englué de mouches à merde, image qui me renvoie à la valse des blouses blanches, dans cette mocheté d'hôpital où on l'avait transportée en urgence... Elle était tombée. Encore...

Bien bas.

Son visage tuméfié ressemblait à ce potager qu'elle aimait cultiver plus que tout, une sorte de champ sauvage, boursouflures multicolores, cadeaux de la terre labourée située dans le prolongement de cet étang de roses auquel elle aimait s'identifier : douces, mais pas indolores pour tout qui tentait de venir se noyer dans ses bras jusqu'à l'aube aux mille épines...

Je me rappelle cette table centrale et ronde, ses parfums soliflores... Ses solutions câlines... L'alchimie de la chair et de l'être... Et réalise aujourd'hui que ce T n'était qu'un Î majuscule, comme un doigt levé bien haut mais écrasé par une poutre en son sommet, une sorte de remise à niveau à même l'horizon pour l'empêcher de pointer plus haut que le mur du songe... Histoire de nous faire bien sentir à quel point nous sommes ridiculement minuscules ???

Toutes ces pensées imparfaites se bousculent dans ma tête, maintenant qu'elle est là, tranquille, allongée devant moi, comme un présent qui commence déjà à se dépasser, futur antérieur sans suite, fuite composée de compost et de tout ce tas de feuilles blanches désormais mortes-nées.

Aujourd'hui, je suis à son chevet, tapissé des fleurs qu'elle aimait si fort...

Le jardin est, lui aussi, orphelin. Demain, je retournerai dans cette maison en T, amputé, en espérant y croiser son souffle, encore, même pour un court instant, et sortirai alors ma langue pointue pour faire la nique à la mort, encore, comme elle l'aurait voulu.

Ainsi soit-elle...

Puis, un cocktail à la main, j'enfourcherai mon fidèle destrier et m'enverrai à tire-d'aile, en dégoupillant mes larmes, pour mieux replonger une dernière fois dans le drapé de nos souvenirs oriflammes... Encore.

J'irai noircir ses feuilles à l'encre de mes vaines inspirations... Comme avant, prendre le thé à l'occasion, pour discuter du chemin, de la marche à suivre et de l'autre, trébuchante mais ô combien déterminante...

Sa peau... Sa poésie me manque déjà, au moins autant qu'elle m'a marqué l'esprit... Cette « punkésie » qui m'a tatoué le corps au moins autant qu'elle lui manquera, désormais... Ses odeurs de pétales mouillés et de pétards roulés, le cœur en single malt, noyé lui aussi dans le cloaque de nos vases clos... Notre trésor.

Comme un rêve de lignes, de vignes en cercle qui dansent à même les nuages vaporeux sur des braises homériques et dévorantes, inassouvissablement folles, alliées, vastes communicantes tapies loin derrière nos écrans de fumée...

Mais demain est un autre jour et, avant lui, une autre nuit s'évanouira derrière les persiennes et le miroir sans tain...

Encore. Et encore... Et encore... Et encore...

Aujourd'hui, en son sein, je ne suis que poésie aliénée à sens unique qui ne ressent rien. Aujourd'hui, je ne suis que peaux, lambeaux de chair collés à une enveloppe charnelle, timbrée... Sans horizon cabossé... Sans vie. Sans envie...

Et sans la moindre destination.

Aujourd'hui, je ne suis que « si », ce « moi » doute toute l'année, foire aux questions existentielles remises sans foi ni loi sur ce métier où je fais les cent pas et passe le plus clair de mon temps dans le noir de l'obscurité à faire sans... Faire semblant. Encore et encore... Et si je ne suis que ça, que celui qui vacille de mots rosses en mots roses sans trop savoir où il va, au moins, là où j'en suis, je la ressens près de moi quand, au milieu de ce trop-plein de vide, je tends à redevenir tendrement qui j'étais... Parfois.

A l'avenir, il me faudra faire avec...

Au plus près de celle qui n'est plus là.



FAIRE MOUCHE

Marie-Charlotte Jeanfils

*Funérarium, les visites,
Un café, un moment partagé,
Micheline nous accueille, les voisins,
Les proches de la principauté défilent.
Un salon, les amis, je reconnais le cousin,
La maman repose enfin, elle s'est reliée au destin,
Fleur de l'âge, son temps est arrivé, Maria s'est endormie,
Sans bruit, sans demander à se sustenter les jours derniers,
Conscience, la fin de sa vie est arrivée, elle, si fatiguée.
Elle a eu une existence comme elle a aimé,
Elle a eu ses deux enfants à ses côtés, Maria, aimée.
Sa maison, sa cuisine, culture italienne, rondeur de caractère,
Des histoires de vie, une histoire de famille, une vie,
Maria, fleurie, elle rejoindra la sainte église, catholicisme.
Une mouche a atterri en mon café,
Elle s'y est déposée, elle a bu la tasse,
Le dernier jour de l'hiver, prémices du printemps,
Chaise musicale, nous sommes touchés par le présent,
Bois, gravier, fond sonorisé, souvenir de journée.*

21



EST-CE QU'IL Y A VRAIMENT UNE VIE AVANT LA MORT ?

Thomas Nouzilleau

Quand Adélaïde estima que plus personne ne viendrait, elle s'avança d'un pas lourd devant l'assemblée.

« Nos parents sont morts durant notre enfance. Les autorités nous avaient placés, par chance, dans le même foyer, où nous allions devenir des adultes de sept et dix ans. Il me semble que mon frère cachait depuis toujours quelque chose de démesuré, devenu une insupportable maladie, et enfin la raison de nous quitter si tôt. Salime a malgré tout connu un rebond à la naissance de mon fils, et l'écho de leurs rires continuera à vivre, même s'il n'a

pas été suffisant pour lui. Je n'ai pas été assez attentive sur sa résistance, mais maintenant, il ne souffre plus. »

Adélaïde retourna s'asseoir sur le banc, et Sacha se leva pour prendre sa place. Ma gorge se serrait et je sentais de l'humidité au coin de mes yeux. J'admirais leur courage.

« Tonton m'a appris que certaines étoiles se sont effondrées, mais que leur lumière continue de voyager à travers l'univers. Tonton n'a donc pas cessé d'être une étoile. »

Sacha s'assit à côté de sa mère et s'essuya les yeux. Je ne savais pas quoi dire, mais j'avais besoin de m'exprimer.

« Salime portait plus d'histoires que la bibliothèque dans laquelle je travaille. Il demeurait toujours immensément tolérant, hormis avec lui-même, mais aussi altruiste, sensible à l'art, attentif envers nous, à la fois secret et prévisible. Je n'ai pas pris conscience de l'ampleur de son combat, mais je savais que je pouvais toujours compter sur lui. Avant de mettre fin à ses jours, Salime avait rangé son appartement dans des cartons, pour nous éviter cette peine. Voilà qui résume en partie l'homme que je ne cesserai jamais d'aimer. »

Nous devions maintenant dire au revoir au corps de Salime, nous étions montés tous les trois sur l'estrade, en entourant le cercueil. Le maquillage adoucissait son teint, il portait une chemise noire, fermée jusqu'en haut, sans doute pour dissimuler les marques de l'autopsie. Sacha fut le premier à abandonner la lutte contre le chagrin, et nous le suivîmes peu après. Nous nous étions ensuite pris la main, et je m'aperçus que nous formions un triangle au-dessus de son corps. Comme son étrange tatouage. Stephen King disait que le temps ressemblait à un visage qui se reflétait sur l'eau, Einstein qu'il était relatif, et bien je comprenais à cet instant que les deux avaient raison. Nous étions restés suspendus, tous les trois et sans bruit, jusqu'à la fin d'un temps inconcevable. Puis, lorsque nous avons lâché nos mains, nous n'étions plus quatre, mais impitoyablement seuls. Salime ne vivait plus, un voyage en Mongolie ne pouvait réparer ça. Nos visages noyés dissimulaient maintenant un amour amputé.



AU CIMETIÈRE

Lola Berthomé

*Au cimetière, une rose j'ai déposée,
sur la croix d'un être cher,
que nul je ne connaissais.
Sur sa demeure de marbre,
un silence avait été gravé,
et des larmes d'un ancien temps,
n'étaient plus qu'aquarelles aux couleurs délabrées.
Au cimetière, tous ces deuils cognaient dans ma poitrine.
Mon corps était lourd de chagrins et de déchirements fracassés.
Je ressentais les cris d'effroi qui n'avaient jamais pu sortir, des corps
paralysés.
Mais malgré le temps qui s'est tu,
malgré la pudeur des pas endeuillés,
parmi les souffles de vie suspendus,
votre cœur, je l'ai entendu sourire,
je l'ai entendu soupirer... soupirer... soupirer...*

23



13 ANS DE REGRETS

Julie Bogero

Il m'est aujourd'hui difficile, quatorze ans après les faits, de retranscrire avec exactitude le déroulé de la journée. J'étais dans un état second, pas encore totalement remise de la nouvelle. C'était un jeudi, en plein cœur du mois de novembre. Ma vie avait basculé trois jours plus tôt, à la sortie des cours. Je revois encore mon père devant la loge du gardien, retenant ses émotions. Il n'a jamais été très doué pour s'exprimer, comme mon grand-père avant lui. Un regard et tout éclata. Je l'avais vue la veille, toute belle dans son cercueil.

La maladie comme un vieux souvenir dont nous restons les seuls témoins. Je me souviens de la froideur de sa main, de l'impassibilité de ses traits. Elle m'échappait déjà, avant même d'être devenue un petit tas de cendre dans son urne. Nous étions nombreux à venir lui rendre hommage. J'en connaissais certains, ignorais jusqu'au nom des autres. Leur présence

m'importait peu. Leur peine ne pourrait jamais rivaliser avec la mienne ou celle de mon frère.

Malgré les années et un deuil difficilement achevé, je porte en moi cette culpabilité enfantine comme une cicatrice. Si je l'avais souhaité plus fort, elle serait peut-être restée jusqu'à Noël. Ou jusqu'à mon anniversaire. Ou jusqu'au Noël de l'année suivante. Une litanie de prières interminables qui ne m'apportèrent que souffrance. Mais ma plus grande, celle que rien ne pourra effacer, est de l'avoir laissé partir sans lui dire adieu.

Je revois mon père me prenant la main, m'intimant d'avancer jusqu'au cercueil désormais fermé. Mon refus, violent. Ma débâcle, désespérée. Je ne pouvais pas la laisser partir. Je ne pouvais pas la perdre. J'avais besoin d'elle ! Je revois l'acceptation silencieuse de mes proches, leurs regrets sans doute. Je me souviens de ma tante nous entraînant à l'extérieur de la pièce, à notre demande, pour ne pas voir le cercueil entrer dans le crématoire. Je crois que c'est depuis ce jour-là que les bras de mon père sont les seuls à pouvoir m'apporter un semblant de réconfort. Je me suis raccrochée à lui comme une bouée en pleine mer dans les années suivantes, malgré nos différends.

Puis vint le moment du départ pour le cimetière. La grande urne entre mes jambes dans la voiture, la petite dans les mains de mon frère. Une fois l'urne placée dans le petit autel de marbre brun-rose, son nom gravé en lettres d'or pour ne jamais oublier, on nous demanda de penser à elle. Son sourire. Sa joie de vivre. Sa malice. Je vis les autres s'y plier avec rigueur, trouvant sans doute du réconfort dans cet acte si simple. J'en fus incapable. Ne me vint qu'un grand mur blanc et une détresse énorme. Les seuls souvenirs que je parvenais à conjurer la montrait malade, affaiblie, incapable de conduire, gisant dans ce lit médical au rez-de-chaussée ou enfermée dans ce maudit hôpital avec son grand hall et sa cafétéria au sous-sol, si loin de chez nous...

J'ignore s'il ne s'agissait que d'un blocage naturel provoqué par le choc, d'une façon de me protéger de cette cruelle réalité, d'une façon pour moi de me rebeller contre ce ciel qui l'avait arrachée... Peu importe au final. Les faits sont là.

A l'époque, déjà, je ne me souvenais pas de ma mère. Les cinq dernières années avaient tout abîmé. Sans aide extérieure, je ne sais plus à quoi ressemblait son visage, le son de sa voix... Ne reste, encore aujourd'hui, qu'un grand vide que je ne saurais combler. Et avec les années, je suis encore moins sûre des bribes qu'il me reste. Si tout s'efface, rien n'est éternel. Surtout pas les souvenirs. C'est sans doute pour cela que je suis attachée aux objets. Eux sont tangibles, racontent une histoire par leur odeur, leurs marques... Ils ne mentent pas.

Désormais âgée de 25 ans, je vais mieux. Mon deuil s'est terminé l'an-

née dernière car j'ai pu lui donner cette cérémonie que je lui avais refusée à l'époque. Je lui écrivis une lettre que j'ai fait partir au ciel, attachée à un ballon. Je la remercie d'avoir été là, d'avoir fait de moi la jeune fille bienveillante que je suis aujourd'hui. Et je lui ai fait une promesse : quand il sera temps pour moi de quitter ce monde, nous nous retrouverons. Peut-être pour rattraper tout ce temps perdu qui hante encore mes nuits solitaires. L'essentiel est que je ne lui courre plus après et profite de ce présent qui m'est si cher. J'aime à croire que c'est ce qu'elle aurait voulu pour moi. Qu'elle continue encore, où qu'elle soit, de veiller sur moi et le reste de mes proches. C'est mon petit secret à moi.



LE CRI

Iris Spoon

Le mercredi était le jour des enfants et celui des plus grands chagrins. Tous les mercredis, Paul s'annonçait à l'interphone de sa voix monocorde et économe. Le temps de gravir les deux étages, il sonnait, poussait la porte d'entrée et s'installait dans la salle d'attente où je le retrouvais, les pieds posés sur son skate démesurément grand pour son gabarit étroit, son dos voûté sous le poids de son volumineux sac Eastpack qui lui servait de cartable. Dans un murmure étouffé, tête baissée mais le regard perçant plongé dans le mien, il me saluait d'un « bonjour Docteur » puis je l'invitais à me suivre. Skate et cartable jetés à terre, il prenait place face à moi. Et mon cabinet se remplissait de ses silences.

Les familiers, quand il pliait et dépliait nerveusement ses interminables jambes qui avaient choisi de grandir avant lui. Les bavards, quand il décidait soudainement de me parler de la pluie et du beau temps pour ne surtout pas parler de l'essentiel. Les sonores, quand il éclatait en sanglots en se servant de son bras pour essuyer ses larmes et de ses reniflements pour se moucher. Les énigmatiques quand il fuyait mon regard pour fixer un point invisible au-dessus de ma tête.

Sa mère s'inquiétait des amis qu'il s'inventait. Un mercredi l'interphone n'a pas sonné. Aujourd'hui, je suis à son enterrement. Il repose à côté d'une minuscule tombe, celle de son frère jumeau, enfant mort-né, dont sa mère avait omis de me parler. Étouffé par le cri silencieux de son frère, Paul a choisi de partir.

Tournant le dos à un ciel bas tourmenté de lambeaux rouge fauve et bleu crépusculaire, je quitte le cimetière avec à mon tour un cri silencieux dans la gorge, laissant derrière moi deux ombres que je n'ai pas su éclairer.



POST-MORTEM

Peggy Sauthieux-Fauquette

J'ai un ongle qui accroche. Je vais filer mes collants. Et je n'ai acheté qu'une seule paire... Tout le monde s'en fout de mes jambes, moi la première. L'idéal serait tout de même de ne pas les abîmer. Je veux être invisible, d'une discrétion absolue. Je veux vivre ce dernier moment dans l'intimité de ma peine en espérant que Tante Solange ne me fasse pas de remarque devant tout le monde. Je me souviens que ma grand-mère portait des gants de coton pour enfiler ses bas... Évidemment, je n'en ai pas. Mes gants de ménage feront l'affaire ! Grosse galère, mauvaise idée : ça accroche ! Je suis carrément passée à travers en voulant remonter l'entrejambe. Un pantalon noir aurait dû, dès le départ, être mon premier choix. Voilà, je suis prête.

Je voudrais que ce soit fini, dormir dans la pleine obscurité de notre chambre et ne plus me réveiller. La clé USB dans la poche droite, des pièces de monnaie pour l'offrande et le chèque pour la paroisse dans la gauche, je tourne en rond. Eux sont partout, bruyants. J'y vais, j'ai tout, je crois... je pars pour l'église !

- « Que le dernier ferme la porte !

Personne ne me répond. Ils sont heureux de se retrouver. Dommage que ce soit en de telles circonstances : c'est ce qu'on dit dans ces cas-là, je crois !

- Le traiteur viendra livrer et installer le buffet pendant la cérémonie. Ne fermez pas à clé surtout ! Il est l'heure, allons ! »

Il faut que ça se termine. Il est temps qu'on se dise au revoir. Et pourtant, je ne veux pas te quitter. Les vieilles chouettes ont déjà pris possession de leurs places habituelles. Postées sur leur banc comme sur un perchoir, elles sont à l'affût. Faisant tourner dans leur bouche un bonbon mentholé, elles médisent. Quelqu'un tousse. Ça vient de derrière. C'est agaçant. J'ai un petit cœur aujourd'hui, il est fragile. J'entends également un chuchotement continu : c'est celui des conversations à voix basse, qui se font dans mon dos. La porte du fond claque régulièrement ... À chaque entrée. J'ai froid. De toute façon, j'ai froid depuis que tu n'es plus là ! L'office a commencé. Le micro est

mal orienté, on entend très mal. Néanmoins, l'émotion est présente. C'est bientôt terminé, je le sens.

Black-out. Me voilà sur le parvis, dans le vent glacial de cette fin d'automne. On m'entoure. Je ne reconnais pas grand monde. Qui sont-ils ? La diaconesse vient me saluer. Évidemment, je la remercie, que faire d'autre ? Le corbillard démarre doucement, roulant au pas vers le cimetière. Nous descendons la rue de l'égalité. Sur ce chemin, quand notre tour arrive, nous sommes tous égaux. Le poids sur mes épaules est encore plus lourd à porter. Je suis si fatiguée. Ces dernières semaines, nos nuits ont été courtes et difficiles, très difficiles. Exceptionnelles aussi.

Toi, aujourd'hui, tu vas te reposer dans l'allée centrale du cimetière communal. Mais moi, où vais-je trouver le repos désormais que tes bras ne m'entourent plus ? Nous y sommes. Une autre catégorie de curieux, l'air de rien, longe le long de ta fosse pour y voir le fond. Qu'espèrent-ils y trouver ? J'en pousserai bien un pour qu'il prenne ta place. Je sais qu'on va te descendre dans ce trou où il va faire si froid. Je ne veux pas. J'ai donné tes grosses chaussettes mais ce ne sera pas suffisant, je le sais. L'eau a été pompée, elle reviendra parce que c'est comme ça. Et ça aussi, je ne le conçois pas.

C'est moche un cimetière. Les gens qu'on croise sont si tristes. Mais même quand il n'y a plus rien, rien sauf le néant, il y a encore des horaires et une porte. Que le monde est étrange. La mort et la peine ne s'enferment pas.

Voilà, c'est terminé. Ils t'ont descendu. J'ai toujours les pièces au fond de ma poche. Nous reviendrons demain, lorsque la pierre tombale sera reposée, lorsque ton nom sera inscrit dans le marbre. Le maître de cérémonie prend congé s'effaçant discrètement. La foule s'est dissipée. J'entends des rires. C'est Tante Solange. On vient de s'apercevoir que le bas de sa robe était resté coincé dans l'élastique de ses collants. Il devait y avoir une histoire de collants, il y en a toujours de toute façon !

Midi, les cloches de l'église sonnent. Nous repartons en direction de la maison. Un buffet nous y attend. Les toilettes sont prises d'assaut, les fumeurs se regroupent sur la terrasse, les enfants braillent. Heureusement, nous n'en n'avons pas. Rustine s'est réfugiée sous l'escalier dans l'entrée. Elle se cache, s'isole. Comme je la comprends... Sa peine fait mal à voir. Tes frères se remémorent des anecdotes de votre enfance dans le salon. Tu faisais les quatre cents coups, paraît-il. Une assemblée s'est formée autour d'eux. Moi, je préfère quand c'est toi qui racontes les histoires.

Je m'éloigne un peu une assiette à la main... Pas trop loin, dans la cuisine. Qui va me préparer mon café désormais ? De toute façon, je n'en ai plus envie. Il est bientôt treize heures. Normalement, nous devrions bientôt le boire ensemble... La loupote rouge s'allume, la cafetière se met en marche...

Les bras m'en tombent, mes yeux cherchent l'explication : il y a un programmeur ! Quelqu'un a... Peut-être toi !?

Ils sont partis. La maison est vide, vide de toi. Rustine sort de sa cachette. Nous nous lovons dans le canapé. Ensemble, nous sommes bien. Bien au chaud, sous le plaid. Demain, nous verrons. Mais, au petit matin, nous sommes toujours aussi tristes et écorchées. Les autres ont repris le cours de leur vie. Nous, nous sommes toujours clouées dans ce canapé. J'entends la cafetière se mettre en route. Tu es là ! Rustine descend du canapé et se dirige vers la cuisine balançant la queue de droite à gauche. Tu ne viens pas. Elle revient seule. Déçue.

Ce n'est pas grave, c'était court, mais je sais que tu reviendras me voir encore et encore. Le clap de fin n'est pas donné, pas encore, pas tout de suite... J'ai déposé tes chaussons dans l'entrée, tu les trouveras lorsque tu rentreras. À l'intérieur, il y a la grosse paire de chaussettes que j'enfile lorsque je viens te voir... Rue de l'égalité.



« JE DOIS VOUS LAISSER... »

Patricia Grosdemange

Ce jour-là, j'ai été portée dans une belle et longue voiture américaine, une Chevrolet break. Imaginez, moi qui n'ai jamais possédé de véhicule de ma vie, juste un vélo, c'était un évènement. Avant de démarrer, des brassées de fleurs et des plantes accompagnées de mots doux et réconfortants ont été délicatement posées sur moi. Native des pays de l'Est, j'ai été emmenée tout doucement à travers ma magnifique ville d'adoption en Champagne, suivie par mes proches. Arrivés à destination, vous êtes tous descendus de voiture et m'avez suivie à pied, silencieusement, en chuchotant et en m'accompagnant vers ma dernière demeure à travers les allées boisées. Les arbres étaient recouverts de leur feuillage d'été dans lequel les rayons du soleil tentaient de traverser.

Ça y était, j'étais arrivée à destination et je te retrouvais enfin, tu m'avais tellement manqué mon mari chéri qui était parti trop tôt. 50 ans que nous étions séparés, et aujourd'hui je te rejoignais. Je sais, je n'étais pas pressée mais ne m'en veux pas. Malgré ton absence, j'avais envie de profiter de la vie et des deux merveilleux enfants que nous avons eu ensemble. Tu sais la famille s'est agrandie, rappelle-toi quand je te rendais visite, je te racontais

tout. Après ton départ, nous avons eu 2 petites-filles et 2 petits-garçons que tu n'as pas eu le temps de connaître. A leur tour, ils ont eu 6 enfants. Et regarde, ils sont tous là aujourd'hui comme un hommage au temps qui passe.

Mon frère est là aussi, c'est le petit dernier de notre fratrie. Nous étions pourtant 9 et il ne reste plus que toi, le plus jeune d'entre nous. Tu dois te sentir bien seul à présent. Ton fils est à tes côtés, il te regarde avec un amour inconditionnel, alors je suis rassurée. Il t'aidera à surmonter, j'en suis sûre, le chagrin que je vois sur ton visage. Je ne veux pas que tu sois triste, c'est la vie, et la mort en fait partie un jour ou l'autre, et ce moment est arrivé. Tu avoueras que nous avons eu de la chance de nous connaître aussi longtemps, j'ai eu une longue vie.

Je suis descendue de voiture, portée par plusieurs hommes en costume foncé. Ils m'ont posée avec respect sur des tréteaux au bord d'une allée fleurie. J'étais dans une belle enveloppe en chêne avec des moulures, capitonnée à l'intérieur par de doux tissus blancs soyeux et enveloppants. Une plaque sur le dessus rappelle que je me prénomme Charlotte et que je suis partie à l'âge de 102 ans. Pour l'occasion, j'ai mis de beaux habits roses et chauds. Je crains d'avoir froid là où je vais. Mais je n'ai pas peur, je suis sereine et en plus je vais me retrouver à tes côtés mon Amour, pour l'éternité.

Louise et Charlie ont préparé un texte qu'elles lisent à haute voix en s'adressant à moi. Ce récit est beau et émouvant. Elles parlent à tour de rôle comme dans une pièce de théâtre, sauf que là, ce n'est pas un jeu d'actrices, juste de la sincérité à l'état pur. Je vois des larmes rouler sur leurs joues. Vous ne devriez pas pleurer mes petites-filles que j'aime. J'ai fait mon temps et j'ai été tellement heureuse de vous connaître. J'adorais vous garder le mercredi quand il n'y avait pas d'école. J'ai eu la chance de vous voir grandir et devenir de belles jeunes femmes. Merci pour cet hommage que vous me rendez, votre texte sorti du fond de votre âme est rempli de l'amour que vous avez pour moi. Si mon cœur battait encore, je vous dirais qu'il est réchauffé par tant de gratitude et de gentillesse.

Puis sorti de nulle part, « Mon amant de Saint-Jean » s'est invité. C'était ma chanson préférée, vous le saviez, vous n'aviez pas oublié. Elle m'a progressivement enveloppée en tourbillonnant autour de moi. C'était une note joyeuse pour m'accompagner vers ma dernière demeure. Vous avez tous chantonné avec délicatesse, c'était touchant de voir que vous ne faisiez plus qu'un. Vous étiez plus unis que jamais. Une fois la musique terminée, vous m'avez caressée, tantôt par un regard, tantôt par de douces paroles tout en me disant au revoir.

Puis j'ai senti que je m'élevais dans les airs pour être ensuite délicatement posée afin que vous ayez une dernière image de moi avant que je ne

parte définitivement. Quelques instants de recueillement plus tard, je suis descendue te rejoindre mon chéri. Je n'avais pas commandé de pétales de roses, je voulais seulement recevoir une pluie légère d'immortelles sur mon ultime enveloppe et vous avez respecté tous les souhaits que j'avais formulés de mon vivant.

C'est dur de vous dire au revoir, mais cette fois, ça y est, je dois vous laisser. Je ne suis pas triste, je veux que vous soyez heureux. Votre bonheur sera aussi le mien. Je ne sais pas ce qui m'attend ensuite mais où que vous soyez, quoi que vous fassiez j'aimerais continuer à ressentir votre présence et que vous ressentiez la mienne. Qui sait, vous aurez parfois l'impression de la présence d'un ange à vos côtés et ce sera peut-être moi qui vous ferai un signe.

Regardez, c'est une belle journée d'été, nous sommes en juillet, le ciel est bleu, le soleil brille et c'est une nouvelle parenthèse qui s'offre à moi. La dernière page de mon histoire est tournée, vous m'avez aimé inconditionnellement et m'avez accompagnée jusqu'au bout en respectant toutes mes volontés. Je suis fière de vous. Gardez-moi une toute petite place dans votre cœur, c'est le plus bel hommage que vous pourrez me rendre. Je vous aime à tout jamais.

Cette histoire est celle de ma grand-mère adorée. Je n'ai rien inventé, je l'ai seulement vécue à travers elle et sa vivacité d'esprit comme si elle était au-dessus de nous pendant ses derniers moments avec sa famille.

CHAPITRE II





AUTREFOIS NOUS ÉTIONS DEUX

Marie-Laurette Fantinel

Je me sens seul, assis sur la pierre au milieu des autres pierres. Sur les stèles, les noms en inscriptions dorées entourent les visages gravés sur les camées. Sur celle-ci, le nom n'est pas encore inscrit. La terre est fraîchement ratissée, à peine piétinée. Quelques personnes attendent çà et là pour nous serrer la main. Après quelques minutes, il ne reste plus que moi et mes filles, les visages déconfités et la larme dans un coin. Nos douleurs sont immenses. Quand la mort est à notre porte, le ciel s'assombrit et moi, je sombre dans le désespoir.

Soudain, les souvenirs affluent dans ma tête. Le firmament de mes yeux se souvient de ses lèvres chaleureuses au touché, pulpeuses à souhait. Aujourd'hui, je suis là, la barbe fleurie, dans l'abîme du temps, à la recherche d'une étincelle ; vibration d'un cœur de vieillard désarmé. Mes remous sont de boue, mes limons sont de cendres. Mes racines fondent comme glacier au soleil. Ma trachée haletante souffle sa fragrance et je me demande si ses courbes se souviennent : courbes rebelles, mouvements de plaisirs, moments de ritournelles. Notre vie était celle d'amants déchirés, assoiffés d'appétences endiablées de chaleurs vives. Nos nuits étaient promesses, ce jour les a effacées. Depuis, mon âme en dépouille sénile se voit jeter l'ancre dans un brasier douloureux. Mon effigie baveuse perle sa déchirure. Mon spectre s'étirole en lambeaux calcinés. Et je me démène dans ce monde sans vie, dans ce monde perdu où personne ne parle. Où elle ne m'entend pas parce qu'elle n'est plus là !

Mon écorce sombre dans le silence de nuits froides. Seuls mes souvenirs résistent à ma souffrance, bien que les méandres en érodent les rives. Je suis devenu un abruti perdu ! Elle était mon soleil, mon émeraude, ma prune. J'étais son flocon de lune, son doux mouton blanc. Elle était l'égérie de mes toiles pâlies. Mes doigts sont flétris, affaiblis, meurtris. Dans le vide absolu, ils se sont endormis. Mes pinceaux sont rangés dans un coffret scellé. Les aquarelles déclinent dans l'armoire en métal de mon atelier, où seule sa silhouette affectionne les murs. Ses portraits de jeunesse posent avec ardeur. Je n'oserai y entrer pour ne pas déranger. Son fantôme est en moi ! Il hante mes pensées. Je sais que bientôt, elle me tendra la main.

Dans une ronde infernale, la mort nous entraîne. Pourtant survivre est notre dernière requête, pour ceux qui sont là, ceux qui nous accompagnent. Faut-il oublier le passage sur terre ? Encore respirer le parfum des fleurs, cultiver la chaleur de la terre, lever les yeux au ciel pour en comprendre les

merveilles. Aujourd'hui, je suis là à me poser des questions, sans savoir où je vais, sans savoir que faire !

La voiture s'arrête, ma fille me tend la main. L'autre me prend le bras. Mon petit-fils tient ma canne. L'autre petit court dans mes jambes. Il va me faire tomber. Mon beau-fils me retient. Je suis presque dans ses bras. Ils sont tous autour moi pour me retenir. Le partage commence : d'abord un morceau de pain, puis un bout de gâteau avec une tasse de café. Les rires s'enflamment pour noyer les chagrins, bien que les cœurs attentionnés se souviennent qu'autrefois, nous étions deux.



LES FUNÉRAILLES DE MAMIE

Ann Carole Samson

Tu m'avais prévenue par téléphone, toi mon tendre papa, en cet après-midi d'un beau dimanche de mai 2009 qui devint en un clin d'œil le plus sombre de tous les dimanches de ma vie. Voudriez-vous me croire si je vous disais qu'à cet instant, j'étais justement en train d'écouter une émission radiophonique me faisant penser à toi, ma chère Mamie ?

Quand tu m'as confirmé qu'elle était partie pour le grand voyage, j'eus tellement de peine à te croire : tu avais fait partie de ma vie pendant 39 années tout de même, et j'avais fini par te considérer comme IMMORTELLE, toi ma douce mamie. J'avais alors attrapé ma valise, informé mon employeur qui m'avait octroyé 3 jours d'absence, pourvu que je rapporte le certificat de décès, en justificatif.

Je pris l'avion et là, je crus nous revoir, il y a quelques années, quand tu m'avais invitée une semaine au Maroc, puisque je venais de perdre Maman. Tu avais voulu me redonner le goût de vivre, de m'amuser, de manger, ne serait-ce qu'un peu et tu avais brillamment réussi : j'étais revenue tellement ressourcée de cette semaine de vacances autant bienvenue qu'impromptue. Tu avais admirablement « fait ton job de grand-mère », comme tu aimais à le dire, en plaisantant à la cantonade, en clignant de l'œil, d'un air entendu. J'étais ta petite fille et tout le monde savait que tes petits-enfants étaient TOUT pour toi.

Dans l'avion, je lus et je relus le texte qui s'était imposé à moi, la nuit dernière. J'avais soudain réalisé que je ne te reverrais jamais. Je me sentais engoncée dans une veste noire trop petite que j'avais sortie pour l'occasion.

Papa était venu me chercher à l'aéroport et je pus constater qu'il avait les yeux rougis, lui aussi. Nous allâmes directement au lieu de recueillement. Je me rappelle avoir été prise d'un fou rire incontrôlable, en apercevant mes deux chers cousins qui s'y rendaient, eux aussi. Ça faisait des années que nous ne nous étions vus. C'est Mamie qui nous réunissait, à nouveau. Je me revois serrant dans ma main la dernière lettre que j'avais écrite pour elle et que je n'avais pas eu le temps de poster, apprenant la triste nouvelle. Je la déposai dans son cercueil et pendant plusieurs minutes, j'espérais que la voix de Mamie allait retentir, en nous disant « eh bien, je vous ai bien eu ! », mais malheureusement cela n'arriva pas. Plus tard, au cimetière, je reconnus une trentaine de personnes. Cela me sembla peu par rapport au nombre d'amis et de gens qui appréciaient ma douce grand-mère. Chacun prit place dans cette salle froide et dénudée. Soudain, je m'étais levée, folle d'émotion et d'une tristesse infinie. Je m'étais approchée du micro pour lire ce texte que j'avais spécialement composé pour toi, ma mamie tant aimée, tant adorée, tant fêtée, tant regrettée :

*« Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Des éclats de rire dans l'escalier,
À deux heures du mat, en savourant
Un baby whisky, alcool que tu aimais à la folie.*

*Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Des pleurs chaque mois de juillet,
En hommage à tes amis juifs emportés,
Par la rafle du Vel d'Hiv.*

*Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Une épaule amie, une parole si tendre,
Une main si ferme, un cœur si doux,
Dans les moments de doute,
Tu étais si PRÉSENTE.*

*Mamie, tu étais TOUT pour moi,
On se parlait en français ou en anglais,
To be or not to be, être ou ne pas être,
On commençait une syllabe en français,
Et la suivante en anglais,
Notre petit jeu à nous.*

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
L'année où tu es partie,
Rien ni personne ne pouvait plus me faire sourire,
Le mois de mai où tu as tiré ta révérence,
À commencé chez moi une longue errance.

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
J'aurais tant voulu que tu vois ça :
Tu sais Mamie, j'écris maintenant des nouvelles,
Des histoires, des pages et des pages
Et je suis même parfois publié,
(1) Yes ! Bravo ma petite chérie, tu m'aurais dit !

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
En été, on allait bronzer à la plage,
Entre un coca ou une glace, tu nous gâtais,
En hiver, on se retrouvait au pied du sapin
Près de la cheminée, lovée l'une contre l'autre
INSÉPARABLES !

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Des chansons qu'on chantait à tue-tête
Dès le réveil ou en soirée, sans s'arrêter,
Des romans qu'on partageait,
Des films pendant lesquels on pleurait ensemble.

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Une main généreuse et discrète,
Tu aidais ceux et celles dans le besoin,
D'un coup de pouce, d'une main tendue
Tu ne les lâchais pas et vous deveniez amis pour la vie.

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Tu arrivais même à nous faire manger de la soupe
Celle à la tomate était de loin ma préférée,
Et enfin, grâce à toi, j'aime le poisson
Mais pas n'importe lequel : la sole, bien entendu !

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Tu disais toujours « fais de ton mieux en toutes circonstances »

Ou « Ce qui compte, ce n'est pas l'arrivée, c'est la quête ! »
Ô combien tu avais raison,
Incroyable philosophie de vie !

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Bon d'accord, j'étais bien obligée de te partager
Avec papy, papa, mes frères et sœurs,
Mais quand on était ensemble,
C'était une si belle complicité, pour acheter le même body
Moi en noir, toi en gris souris,
On a bien fait rire la vendeuse, ce jour-là
T'en souviens-tu ?

Mamie, tu étais TOUT pour moi,
Petite fille, tu magnifiais ma vie,
En m'invitant telle une princesse,
À choisir des robes somptueuses dans les grands magasins,
Jeune fille, tu me prêtait la clé de ton appart,
Jeune femme, tu étais dans mes pensées quand je me suis mariée,
Et maintenant, ça continue, tu seras toujours là pour moi ! »

Un ange passa. Je terminai alors ma lecture et aussitôt ma sœur entonna un joli morceau au violoncelle pour accompagner ton cercueil qui s'enflammait. Paix à ton âme !



L'ÂME TERRIBLE

Ferdinand-Marcelle TAI Abou Wlibly

Vous êtes nombreux à ne pas croire aux choses surnaturelles. Pourtant, elles existent bel et bien. Les faits que je vais relater en sont l'exemple. Je m'appelle Isabelle et vous invite à me suivre au cœur de l'histoire de Davy Lamani, mon meilleur ami.

Intelligent, jeune et beau, enfant unique, il venait d'obtenir à 23 ans une bourse d'études universitaires en Europe. Avant son départ de Côte d'Ivoire pour deux années, il avait décidé de se payer du bon temps avec ses amis. Il m'avait invitée à rejoindre son groupe à la piscine, mais j'avais décliné son

invitation, n'étant pas en grande forme. Bon nageur, il se noie au premier plongeon, sans qu'on puisse établir une cause médicale à sa mort. Rapidement, les gens commencent à parler de sorcellerie ! J'étais effondrée.

La veille au soir de ce terrible drame, il m'avait téléphoné. Je lui avais confié que je ne me sentais pas bien pour le rejoindre à la piscine. Il regrettait de ne pas me revoir mais nous avons finalement bien rigolé.

La semaine suivant son décès nous a permis de présenter nos condoléances et de soutenir sa famille éplorée. Sa mère s'exclamait : « mon doudou, si ta mort est naturelle, va tranquillement. Mais sinon, démasque tes assassins et venge-toi d'eux ! » Je crois que Davy a vraiment bien compris ce message. En effet, il est apparu à plusieurs de ses proches. Tous étaient subjugués. A trois reprises, il m'a confié en songes : « Isa ! Ils ont mis fin à ma vie, mais je ne vais pas laisser les choses ainsi ! »

Le jour des obsèques au village paternel de Davy, parents, amis et connaissances, en pagnes et T-shirts à son effigie suivaient le corbillard en mini-cars. Les chauffeurs, bien qu'habitué, semblaient n'avoir jamais emprunté ce chemin. Ils étaient tout confus. Un des oncles, expert en culture traditionnelle leur fit apporter de l'eau. Ils repartirent sans problème. Arrivés au village, nous avons remarqué que le portrait de Davy s'était brisé. L'un des oncles repartit en fabriquer un autre.

La veillée nocturne a été interrompue par une grande pluie et un vent violent, emportant chaises et bâches. Une cousine du défunt s'écria : « Cousin, regarde toutes ces personnes qui sont venues pour toi. Calme-toi pour qu'elles puissent te dire au revoir ». En trente minutes, les éléments se calmèrent et nous avons pu entamer la veillée traditionnelle : plusieurs masques sont apparus et ont accompagné le mort vers son nouveau séjour. Le lendemain, jour de l'enterrement, un autre fait surnaturel se produisit : les porteurs du cercueil entrèrent en transes, ils se dirigèrent vers la foule et désignèrent deux jeunes gens dont j'étais amie, Bilan et Mel.

Alors que ceux-ci avaient beaucoup contribué aux détails des funérailles, ils avouèrent avoir tué Davy avec l'aide d'un marabout contre versement de 250.000 francs CFA. Pourquoi ? Par jalousie. Ils étaient envieux de leur copain de sorties, lequel allait s'envoler vers l'Europe. Il s'en est fallu de peu pour qu'ils soient lynchés avant l'arrivée de la gendarmerie.

L'enterrement fut donc remis au lendemain : une fois encore, les porteurs se mirent à tanguer dans tous les sens. Les témoins cédèrent à la panique. On leur versa une boisson alcoolisée, ce qui les calma. Les parents de Davy purent alors s'approcher du cercueil et tout redevint normal, comme si le défunt prenait conscience qu'il devait redevenir respectueux. Moi-même, Isabelle, je suis entrée en transes et j'ai commencé à parler avec la voix de

Davy. Tout cela m'a été raconté car je ne me souviens de rien. Sa mère, la main posée sur le cercueil, disait : « tu peux enfin aller te reposer mon grand, va en paix, nous ne t'oublierons jamais ! » On descendit le cercueil. J'ai voulu prendre une photo souvenir avec mon téléphone portable, mais il se mit bizarrement à chauffer et ne se ralluma que lorsque la tombe fut fermée.

Rentrée chez moi, cette nuit, j'ai encore rêvé. Il me disait : « Isa ! J'ai enfin trouvé la lumière. Je m'en vais en paix, ne pleure plus à cause de moi ». Il m'a serrée dans ses bras et est parti...

Je t'aime, Davy ! Loin des yeux, mais près du cœur !



CHRISTIANE AIMAIT LES FLEURS

Morgane Malmonte

Le ciel était gris et traduisait parfaitement le trouble émotionnel qui nous envahissait, ce jour-là. Pour moi, c'était une première. La première fois où j'allais dire adieu, la première fois où j'allais expérimenter la problématique insaisissable et encore non résolue qui est celle de faire son deuil.

L'endroit était familial. Il traduisait toute ta vie, tous tes souvenirs et ça ne pouvait pas se terminer autre part. Pourtant, en entrant dans l'édifice religieux, j'avais eu l'impression d'être arrivée au bout du monde, comme si plus rien ne se trouvait derrière. Et cela n'était pas si faux : ta course à toi, s'arrêtait ici et on t'accompagnait sur la ligne d'arrivée.

Après le gris du ciel, lorsque je me remémore l'image que génère mon souvenir, c'est le noir que je garde en mémoire, c'est lui qui me frappe. Non pas le noir de la mort, non pas le noir du néant ; c'était le noir des habits de deuil, des si nombreuses personnes qui étaient elles aussi, venues te dire au revoir et qui donnait l'impression d'une véritable marée de pétrole. Tu étais aimée d'autant de monde, mamie ?

J'avançais doucement dans l'allée jusqu'à arriver au tout premier rang : c'était à nous, qu'il revenait l'honneur d'être le plus près de toi lors de la cérémonie de clôture de ta vie. Je regardais ta maison de bois, et je me demandais « tu n'as pas froid là-dedans ? Est-ce que tu es satisfaite des vêtements que l'on t'a choisis ? Aurais-tu porté autre chose, si tu avais pu choisir ? Est-ce que ça va, tu es bien installée ? » Des questions idiotes qui me laissaient supposer que tu étais toujours là, et qui me donnaient presque envie de te sortir de là.

Mes interrogations furent de courte durée, car très vite ceux qui s'étaient

rendus présents pour toi ce matin-là, venaient à la chaîne présenter leurs condoléances les plus sincères. « Comment je dois réagir ? Est-ce que je dois avoir l'air triste ? Est-ce que si j'affiche une expression trop neutre, ça va paraître bizarre ? ». C'est comme si je me sentais coupable de ne pas démontrer une tristesse plus grande sur le moment présent. Et pourtant cette tristesse elle était bien présente, mais le temps qui paraissait figé dans ce temple, avait comme figé par là même mes émotions.

Un homme grisonnant était venu devant nous, et nous avait demandé « Elle aimait les fleurs ? ». La question nous prit tous un peu de court, mais après tout, qui n'aime pas les fleurs ? Tu aimais les fleurs, mamie ?

Puis lorsqu'il s'était placé derrière le pupitre au milieu de l'estrade pour engager cette cérémonie en ton honneur, il avait commencé par dire : « Christiane aimait les fleurs ». Est-ce que c'est comme ça qu'on pouvait te qualifier ? Est-ce que c'était vraiment la première chose à dire sur toi, alors que nous même ne savions pas si c'était vraiment le cas ? A ce moment-là, à l'instant même où je réalisais que toutes les plantes chez toi étaient artificielles, c'est comme si j'assistais à une pièce de théâtre, une mise en scène qui devait prendre la forme d'une tragédie œuvrant pour émouvoir.

Elle avait d'ailleurs continué quand le prêtre demanda à tes petits enfants de se mettre autour de ton cercueil, et que l'un d'entre nous allume le cierge qui se trouvait au centre. La tête baissée pour cacher nos émotions qu'on exposait à la marée de pétrole, les sanglots retenus pour limiter la gêne, mon cousin qui ne tardera pas à lâcher. Je pris le cierge, et j'allumais la flamme. « Le spectacle continue », m'étais-je dit. Mais je ne m'en plains pas forcément : en fait, cela me permet de me souvenir de la dernière chose que j'ai pu faire pour toi.

Après ça tout est allé très vite, et en réalité qu'est-ce que ta messe fut belle. J'étais paradoxalement heureuse, parce que j'espérais que tu puisses voir ça, voir comme on t'aimait et comme tout avait été mis en place pour que cette cérémonie soit digne de toi.

Mais l'apaisement que j'avais ressenti a été brisé brutalement lorsque la musique s'est enclenchée, et que j'ai vu les quatre hommes se placer aux quatre coins de ta demeure. C'était la musique que je jouais au piano que je ne jouerai plus jamais. Tout devenait d'un coup réel : ça y est, ils allaient t'emmener, et moi je n'étais pas d'accord, pas encore prête. Ils s'avançaient doucement dans l'allée, et nous, au fur et à mesure qu'ils dépassaient les rangs d'assises en bois massif, nous les suivions. Nous te suivions. C'est à ce moment-là, que je m'effondrais.

Ta famille la plus proche était juste derrière toi, et j'en faisais partie. Je te fixais, intensément, je ne voulais pas te quitter des yeux, il fallait que j'im-

prime ce moment dans ma mémoire, car ça allait être le dernier. Te voilà dehors, te voilà placée à l'arrière de la voiture qui allait t'acheminer dans ta dernière résidence et par là même t'emmener loin de nous, pour toujours.

Le ciel gris avait laissé place à un ciel bleu laissant apparaître un grand soleil presque encore d'hiver au moment même où l'on est entré dans le cimetière. On était triste, et c'est comme si tu avais voulu nous réchauffer et nous dire que tout allait bien. On te plaça à l'endroit où la terre avait été creusée, et je fus rassurée de voir que tu n'étais pas trop loin du sol des vivants. On y jeta nos roses, les uns après les autres, et un silence de plomb a envahi l'espace. Nous ne voulions pas partir, parce que c'était la dernière fois.

Et pourtant il a fallu le faire, et même si on m'avait prévenu qu'il valait mieux ne pas se retourner, le besoin de te regarder une dernière fois pris le dessus, et je vis le personnel commencer à rabattre la terre sur toi, pour y sceller ta dernière demeure. C'est le dernier souvenir que j'en garde.

Presque cinq ans ont passé depuis. Et en cinq ans pourtant, je continue à me souvenir des goûters qu'on prenait chez toi les dimanches après-midi comme un rituel. Je me souviens de la saveur de tes plats, je me souviens de tes mimiques de langage et de l'aura de ton petit appartement. Parfois même, je sens ton odeur, la tienne mais aussi celle du thé en granules qui lorsque je la perçois, je te revois. J'ai l'impression parfois que tu te tiens juste derrière moi. Puis nous venons te voir aussi. Nous ne ratons aucun anniversaire, aucune fête des mères ou des grands-mères, aucune Toussaint. Et ça, je sais que tu le sais car toujours lorsque nous passons le pas du cimetière où tu habites, le soleil nous éclaire en plein visage et peu importe le temps qu'il faisait juste avant. Finalement, quand je vois tout cela, je réalise que tes funérailles mamie, elles ne t'ont pas fait disparaître de nos vies, car tu es toujours là. Et peut-être que c'est ça, le deuil ; apprendre à te retrouver après la mort.

Est-ce que tu aimes les fleurs, mamie ? Je me suis fait tatouer une rose sur la main deux mois plus tard. Et qu'importe réellement si tu les aimes, finalement ; celle-ci, tout comme toi, restera éternelle et encrée en moi.



JOYEUSES CONDOLÉANCES

Chantal Marsigny

Je regardais par la fenêtre les mômes qui jouaient au foot dans la rue, quand Martine m'avait mis l'annonce sous le nez.

- « Tiens, c'est pour toi », elle a dit, « si tu pouvais t'arracher un peu. Je te signale qu'on va avoir besoin d'argent ». C'est sûr qu'avec le moufflet qui se prépare, il va falloir gérer finement les fins de mois.

L'annonce disait : « travail facile, bien rémunéré, formation assurée, embauche immédiate ». Tel que c'était écrit, c'était vraiment un truc pour moi. Si ça paye, pourquoi pas ? En plus aucun diplôme n'était exigé. Ce qui m'arrangeait, parce que les diplômes, ce n'est pas ce qui encombre le plus mes étagères. Je me suis donc présenté à l'adresse indiquée. Le patron m'a regardé longuement, m'a expliqué qu'il s'agissait surtout de « portage ». Il m'a dit aussi que si je voulais le job, j'avais intérêt à changer impérativement de look. En termes clairs, je dois être sapé nickel pour plaire à sa clientèle. Pour la suite, on verra... Je l'aurais bien envoyé se faire foutre, mais je n'ai rien osé dire. Ce boulot il me le faut. Je suis prêt à tout, même à me déguiser. Tout ça, parce que Martine a oublié de prendre sa pilule !

A la maison, la transformation du bonhomme a continué. Le gros problème, c'est ma crête de vingt centimètres de haut qui tient toute droite sur mon crâne, bien raide avec du gel. J'en suis fier. J'y tiens à ma crête. On a tout essayé.

- Faut tout raser, a dit Martine, sinon on s'en sortira pas ».

Elle m'a tondu. Ça m'a fait drôle. Avec le crâne rasé j'ai tout l'air d'un nazi. Ça devrait plaire au patron. Après j'ai enlevé les piercings que j'ai aux oreilles, aux narines et aux arcades. Pour mes tatouages pas de problème. Avec la chemise à manches longues on ne voit rien. Martine a trouvé que j'étais pas mal du tout en costard noir et que j'allais même faire un papa très convenable ! Le Patron a fait la moue et a dit que pour cette fois ça pourrait aller, vu qu'il n'avait personne d'autre sous la main. Les trois autres avec lesquels je vais bosser, sont habillés eux aussi en lugubres. On a fait connaissance. Léon, le plus vieux, a déjà vingt ans de boîte. C'est lui qui m'a pris en charge :

- Tu fais exactement comme nous. Tu regardes et tu imites. Et surtout au moment de déposer le cercueil au fond, tu tiens bien la corde, pour qu'on puisse le descendre en douceur. T'as compris ? »

Evidemment que j'ai compris ! Même si sans ma crête j'ai l'air d'un dégénéré, j'ai le cerveau qui fonctionne encore. A 10 h, on a amené le colis à

l'endroit prévu. Il y avait foule. C'était le patron le chef d'orchestre. Il m'avait mis à l'arrière gauche. Normal je débute, ce n'est pas à moi de donner le tempo. Je me suis concentré. Mon avenir professionnel en dépendait. C'était impressionnant tout ce monde. Pour ma mère, on était une petite dizaine tout au plus. C'était plus intime. J'ai pensé à elle. Elle aurait été fière de me voir porter le mort avec autant de dignité. On a déposé la caisse au milieu des fleurs. Le patron était superbe de gravité. On avait l'impression qu'il venait de perdre d'un coup toute sa famille dans un accident, mais qu'il dominait bien sa douleur. La classe ! Il n'y a pas à dire, un pro de la tristesse, ça ne s'invente pas d'un coup de baguette magique.

La cérémonie a commencé. Nous, on a attendu dans le fourgon. Pour passer le temps j'ai demandé le nom du type qu'on enterrait. Léon a répondu avec le plus grand sérieux « Chut... c'est un secret que seul le patron connaît. Nous, les porteurs on ne sait jamais qui on transporte. Et c'est mieux comme ça. Ça t'évite tout sentiment de tristesse et tu peux faire tranquillement ton boulot en pensant à autre chose. C'est tout bénéf ! Avec les années, Léon a acquis une certaine sagesse funéraire !

Et puis ce fut le cimetière. On avait presque fini. Comme les autres, je me tenais debout au bord de la fosse et on attendait plus que le signal pour descendre le bonhomme dans son trou. Mais il a fallu qu'un gugusse fasse encore un dernier petit discours et qu'il commence en disant :

- « Mon cher Gaston Rabichon... » En entendant ce nom, j'ai cru rêver. Ça a fait méchamment tilt ! C'était à n'y pas croire : Gaston Rabichon ! C'était Gaston dit « Gaston le rat », dit « Gaston la chopine » et aussi « Gaston la salope », cette vieille connaissance qui n'avait jamais pu me blairer et qui m'avait pourri la vie pendant deux ans jusqu'à me faire queuter mon C.A.P ! Si j'ai aucun diplôme, c'est bien de sa faute.

« Et c'est toi, mon cher Gaston que nous inhumons aujourd'hui dans la plus profonde douleur ! » a dit l'orateur. Tu parles ! Et c'est moi qui suis chargé de le mettre dans le trou, ce salopard. Un comble ! Ah bonjour les coïncidences !!! Tout est remonté d'un coup en surface : les vexations... les brimades... les menaces... les sous-entendus à la con... ses sourires de vieux vicieux... et tout le reste... Alors, je sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai bêtement échapper la corde qui retenait le cercueil. Rabichon Gaston a basculé d'un coup, direct au fond du trou, presque à la verticale. Atterrissage brutal ! Je l'ai imaginé dans sa boîte, la tête en bas. A tous les coups il me balançait son traditionnel : « Ça ne m'étonne pas de vous, mon pauvre Julien, vous ne serez jamais qu'un incapable, un bon à rien, un inutile, un raté... etc. etc. » Et moi, je lui répondais aussi sec : « Oui M'sieur et moi je vous emmerde : et en plus je vous dis : joyeuses condoléances !! »

Sur ce, j'ai pas pu faire autrement, j'ai éclaté de rire et me suis marré comme une baleine... à pas pouvoir m'arrêter. J'ai pas été reconduit dans mes fonctions. J'ai pas été payé. Mais j'ai pas regretté !



HÉRITAGE D'AMOUR

Magali François

La nouvelle est brutale, provoque une asphyxie soudaine et une douleur indicible. Mais aurait-il pu en être autrement ? A peine le temps d'essayer de comprendre que je me retrouve au matin de l'enterrement, confrontée à la mort pour la première fois. J'ai eu 30 ans le lendemain de son décès.

Des gens aux yeux humides encombrant déjà le hall de la maison funéraire. Je ne veux pas les voir. Encore moins leur parler. Ma mère me lance des regards inquiets au fur et à mesure que j'avance vers « sa » chambre au doux nom de fleur. La pièce sent l'encens. Un petit canapé, une table basse débordant de fleurs et, au milieu, le cercueil. Ma grand-mère qui ne me console plus jamais. Je m'approche timidement, pétrifiée, n'osant la toucher mais les doigts agrippés aux bords du cercueil. Je sens toujours sur moi le regard de ma mère. Les gens défilent. Je les ignore, n'entends pas leurs bavardages sourds. Je ne bouge pas. Je veux être seule avec cette grand-mère endormie et désormais sans lunettes. Je ne pleure pas. J'ai mis, pour l'occasion, mon chapeau noir imitation astrakan. Ma grand-mère adorait les chapeaux et je les porte bien. Elle m'aimait beaucoup avec. Elle m'aimait tout court. Je sors de la pièce quelques instants ; besoin d'oxygène pour tenir debout. Des voitures continuent d'arriver, déversant un flot de personnes éplorées. J'aperçois mon grand-père, assis, seul, au milieu de tous, imperméable à leurs mots, les yeux secs, déjà dans son monde de souvenirs.

Soudain, je le vois, cet ami de toujours. Une bouffée de joie me traverse. Il me sourit et m'ouvre ses bras dans lesquels je me jette. Je reste blottie dans sa chaleur, son corps faisant barrière à mon chagrin. Je suis presque bien. Je devine les regards interrogateurs de ceux qui nous entourent. Au bout de quelques minutes, je m'écarte doucement en m'excusant. J'ai besoin de retourner auprès d'elle. De son pouce, il essuie mes premières larmes et m'offre son sourire.

Je reprends ma place à côté du cercueil, les doigts de nouveau agrippés au bois avec l'impression de flotter hors de mon corps, d'être spectatrice d'un cauchemar dont je vais bientôt me réveiller. Je ne parviens plus à arrêter mes

larmes. Pourquoi m'a-t-elle abandonnée, elle qui ne voulait jamais faire de la peine aux gens ? Comment vais-je pouvoir avancer sans elle ? Des images me reviennent en mémoire. J'entends ses mots, son rire. Je ne sais pas encore que sa présence ne me quittera jamais.

Et puis, ils entrent par une autre porte, les hommes en noir, les employés des pompes funèbres. C'est l'heure. L'heure de ne plus jamais la voir. Je demande à mon père de l'embrasser pour moi. Je ne peux pas. J'ai peur. Peur de ma grand-mère ! Je m'en veux et cette culpabilité se superpose à mon chagrin. Mes doigts restent accrochés au cercueil. Tant qu'ils empêchent sa fermeture, ma grand-mère reste avec moi. J'entends vaguement un des hommes me demander de m'écartier. De quel droit veut-il me séparer d'elle ? Je ne bouge pas, mes yeux noyés dans son visage. Une légère pression sur mes épaules, je sens les mains de ma cousine qui me tirent doucement en arrière. Elle me murmure des mots que j'ai oubliés mais je lâche le cercueil et les hommes en noir peuvent le fermer. Et l'emporter ! Guidée par ma cousine, tel un automate, je traverse le couloir et le hall, où mon grand-père n'a pas bougé, pour me retrouver dans une salle impersonnelle, floue d'encens, éclairée de bougies, face à une inconnue qui parle de ma grand-mère qu'elle n'a pas connue, devant son cercueil sur lequel mon bouquet est posé.

J'atteins la limite du supportable mais ne réalise pas encore le manque abyssal dans lequel son décès va me plonger. Jamais je n'aurais pu imaginer cette perte de repères, ce sentiment d'abandon alors que mes parents sont à mes côtés, ce froid, cette sidération qui me tient debout. On me donne une bougie avec laquelle je manque d'enflammer la chevelure de la personne assise devant moi. Une nouvelle fois, ma cousine attrape mon bras. Elle ne m'a pas quittée et je ressens une certaine paix à la savoir près de moi. L'incident nous arrache même un léger sourire complice. Mais voilà que les hommes en noir reviennent me voler ma grand-mère. J'évite les serremments de mains, les embrassades, les paroles de réconfort à l'effet pire que le mal. Je ne veux pas que mon chagrin passe parce que je ne veux pas l'oublier. Non, le fait qu'elle ait bien vécu et pas souffert ne me console pas. Non, ce n'est pas mieux ainsi. Je maudis l'ordre des choses. J'ai envie de hurler face à ces phrases plaquées, formules toutes faites sorties de leur tiroir de banalités inutiles.

La majorité des personnes s'évapore entre la maison funéraire et le cimetière où, hébétée, je regarde descendre le cercueil de ma grand-mère bientôt recouvert de terre. Au loin, j'aperçois la mer. Il me semble qu'elle n'a plus le même bleu et je comprends que je vais devoir réapprendre à vivre dans son absence mais avec tout l'amour qu'elle m'a légué. Serrant les pans de mon manteau sur ma poitrine, je quitte le cimetière et marche vers l'inconnu à pas feutrés. Son âme emmêlée à la mienne.



J'AURAI VOULU QU'IL PLEUVE

L. Cabon

Tout était sec et douloureux. Mes yeux brûlants et rougis. Mes joues rongées par le sel. Le ciel bleu et vide me pesant plus lourd que le moindre nuage grisé de tempête. L'été écoulait lascivement une énième journée. Un énième jour chaud et cruel. A la douloureuse exception qu'il voyait ma silhouette dressée défier ton corps à l'horizontal. Ton corps froid et raidi dont les traits détendus prétendaient à un repos. Alanguie là à quelques pas de moi, camouflé par les autres silhouettes qui existaient à peine, assistant à cette ultime cérémonie. Il me semblait percevoir mon esprit toujours coincé au funérarium où tu attendais jusque-là, sage et patient, tout à l'opposé de ce que tu étais d'ordinaire, et que je flottais dans une temporalité incertaine et repoussante, où je n'avais pas ma place puisque tu n'y étais pas. Des petits discours se sont enchaînés, quelques mots pour dire à quel point tu étais exceptionnel et bla, et bla, et bla, tout cela prononcé par des gens qui n'étaient pas même capables de réaliser dans quelle mesure ils avaient raison. Puis ta mère s'est tournée vers moi, avec son sourire crispé, ses mèches mal arrangées dans son chignon grisonnant et un geste encourageant de la main. Moi parmi tous ces gens je devais parler en dernier. Pour clore ce moment. Pour que les gens s'en souviennent. Et pour que je parte avec toi. Je me suis avancée. Ils m'ont tous regardée. Ceux qui savaient. Ceux qui ne savaient pas. Ceux qui se doutaient et ceux qui se questionnaient. L'amie ? L'amante ? Comment leur répondre alors que je n'étais pas sûre moi-même. Alors que tout était flou... Dans ma main se cornait un peu plus la petite feuille qui devait servir à écrire les quelques mots que je voulais prononcer. Elle était vierge. J'ai un peu relevé la tête. Je les ai regardés. De la pitié. De la compassion. Quelques bavardages en attendant que je me prononce. Les trilles des oiseaux qui se répercutaient entre les stèles. Et le ciel trop bleu. Trop pur. Pourquoi le soleil brillait-il ? Cela faisait pulser la fureur contre mes tempes. Le monde avait cessé de tourner, alors pourquoi le putain de soleil était-il en train de briller ? J'aurais voulu qu'il pleuve. J'aurais voulu une tornade, en écho à ma douleur. Je hais le soleil ! Je hais l'été ! Alors je n'ai rien dit. J'ai ignoré tous ces gens. Mes mains se sont d'elles-mêmes agrippées sur le rebord lustré de ton lit ouvragé et mes genoux se sont douloureusement plantés dans les graviers. Et j'ai hurlé. De rage. De rage contre tout et tous. Contre toi pour m'avoir abandonnée. Contre moi pour ne pas t'avoir dit au revoir. J'aurais dû te dire au revoir. Et contre le ciel qui n'aurait pas dû être si bleu. J'ai hurlé mes regrets, tous mes regrets, mes remords, ma haine, me moquant bien de ressembler en

cet instant à une damnée. Mes jointures avaient blanchi. Des mains ont tenté de m'arracher. Des voix, celle de ta mère, leur ont ordonné de me lâcher. Personne ne semblait prêter attention à mes mots décousus. Lorsque je me suis enfin tue, vidée et endolorie dans chaque partie de mon corps, je me suis redressée pour t'embrasser sur le front. Tout doucement. Ta peau était froide. Mes lèvres étaient chaudes. Et je me suis encore plus haïe pour cela.



TOI QUI T'EN VAS

Jacky Cardon

Moi, les funérailles dont je me souviens parfaitement et qui restent exceptionnelles à mes yeux, ce sont les siennes. Des moments, viscéralement et éternellement ancrés dans mon cœur, tout de tendresse, dignité et partage. Ce n'étaient pas des obsèques pompeuses, du type « collet monté ». Le genre d'enterrement où règne une atmosphère pesante, mesquine et délétère, où chacun s'observe et se juge, au mépris du défunt. Populaire et pudique, il fut exempt de flagornerie et de paraître ! Sûr, le défunt aurait aimé cette retenue affichée, fidèle à son image.

Des funérailles qui ont donné lieu à un hommage national et présidentiel ! « Récupération » diront certains, « sincérité » pour d'autres. Des remerciements élogieux à un chanteur hors norme c'est, d'après moi, ce qu'il faut retenir. Le reste et les bisbilles : on s'en fout, d'ailleurs on ne fait pas de politique, ni de polémique... Et la question semble quelque peu déplacée, irrévérencieuse dans de telles funestes circonstances.

Qu'un homme de 65 balais, comme moi, se mette à « chialer » comme un gosse. Des larmes qui coulent sans qu'on puisse les arrêter. Et pourquoi, après tout, le ferait-on, ça soulage ? La tête qui bourdonne, la voix qui se brise, comme le rêve qui s'arrête. Il vient d'entendre une bien triste nouvelle au journal télévisé. Une annonce à laquelle il ne veut adhérer, car y croire, serait avouer la vérité, une bien cruelle désillusion... Il serait donc mort, lui le héros, l'invincible qui a traversé tant de décennies, vécu tant d'intenses excès et partagé tant de communion et d'amour avec son public. Impensable ! Les gens, il les aimait, ce n'était pas de la triche ! Comme on a pu l'adorer, parfois à l'excès et certains, jusqu'à même le jalouser ! Une forme d'admiration moins conventionnelle et, concédons-le, très pernicieuse.

Comment peut-on quitter le monde, adulé et légende vivante, l'idole des jeunes devenue très vite vedette intergénérationnelle ? Être vaincu par

la mort, après l'avoir maintes et maintes fois défiée et en être sorti, à chaque fois, triomphant. D'un passage de la vie à la mort telle est la spécificité du déroulement de notre destinée, le sens qui est donné à notre existence. Avec des plaies à cicatriser et endiguer, du baume au cœur à parsemer, des pleurs et des rires à alterner. Je ne pensais pourtant pas que les « dieux vivants » avaient la même trajectoire, le même sinistre avenir. Aujourd'hui, on enterre un ami, un grand frère, un modèle. Je sais bien pourtant que ce n'était que de l'idolâtrie, de la fascination extrême mais j'en aimais les abus !

Toi, qui reposes désormais dans ce cercueil, tu as rassemblé tous tes fans pour un dernier concert, celui-ci pathétique à souhait. Mais ils sont là et t'aiment et veulent, encore une fois, te le prouver par leurs présences, leurs chagrins, leurs cris de désespoir ! Tes musiciens, géniaux complices de tes dernières tournées, égrènent tes chansons que toi seul pouvait interpréter. Avec autant de talent et de conviction. Celles qui nous faisaient rêver et tout oublier ! Alors que le cortège funéraire s'avance doucement et imperturbablement sur les Champs-Élysées, on sait désormais que c'est bien fini. Il emporte nos dernières illusions à l'église de la Madeleine. Un « monument » de la chanson française nous quitte brutalement et nous laisse en plein désarroi, orphelins. Il n'habitait plus la France, mais l'Amérique, mais son public ne lui en tenait pas rancœur. Qu'importe les nationalités, seule la musique importait, c'était un fil conducteur universel et fédérateur ! Les motards, « bikers » se sont mobilisés : ils étaient des milliers qui voulaient aussi lui rendre un dernier hommage. Seuls quelques centaines ont pu l'accompagner. Le « biker en chef » reprend aujourd'hui la route, celle de l'éternité !

On a tout dit sur toi. On en a tant raconté, inventé même, pour entretenir une presse pas toujours tendre et avide de sensations et de scandales. Son fonds de commerce. Et on écrit encore, et encore, comme s'il y avait encore à dire, à percer des mystères enfouis. Découvrir des révélations tapies dans les mémoires...

Le feuilletton de sa vie prend fin, ce fut un beau parcours ! Il a côtoyé tellement de célébrités. Il s'est entouré de musiciens talentueux. A séduit des auteurs et compositeurs fabuleux qui lui ont offert leur ingéniosité et savoir-faire... Johnny laisse un vide vertigineux dans la chanson française ! Rocker, twister, crooner, bluesman, chanteur de variété : il était tout ça à la fois, il savait tout faire ! Distillant créativité et inventivité, il a surfé sur toutes les vagues de la musique et des générations...

Tous ces gens qui pleuraient, avaient les yeux rougis, la tête des mauvais jours. La gueule de bois, les matins qui déchantent ! Il y avait toutes ces images qui refaisaient surface. Ces chansons qui enflammaient, berçaient, fascinaient. Tous ces souvenirs quand chanteur débutant, il se produisait

dans des petites salles de province avec l'énergie qui ne l'a jamais quitté. On savait déjà à l'époque qu'il percerait dans le métier, qu'il était d'une autre race.

Dans la lignée des plus grands.

A lui ce poème en chansons : Johnny, J. H. :

*Johnny, l'envie, la peur, le Noël interdit,
Où, derrière l'amour, oui : la fin du voyage...
Hallyday, aimer vivre et quand revient la nuit,
Noir c'est noir, le temps passe au 37^{ème} étage.
Non pas cette chanson, Marie, ce que je sais ;
Ya Ya twist, bien avant, poème, sur 7^{ème}...*

J'ai oublié de vivre et suis à tout casser !

Hey Joe, l'hymne à l'amour, si tu pars, que je t'aime !



LES FUNÉRAILLES DE LUDOVIC

Micheline Boland

Aujourd'hui, j'ai froid. C'est un jeudi de la mi-janvier, la température extérieure est douce pour la saison, l'église est bien chauffée et pourtant j'ai froid. Aujourd'hui, je porte des vêtements gris parce que j'ai horreur du noir et que Ludovic avait horreur du noir. Aujourd'hui, j'ai froid parce que se déroulent les funérailles de Ludovic, mon époux, mon double, celui dont je partageais les goûts et les passions, celui qui me faisait rire, celui pour qui je frémissais, celui que j'ai entraîné dans de folles aventures créatives et qui m'entraînait aussi dans de folles aventures. Ensemble, nous parvenions à dépasser nos limites.

Aujourd'hui, Monique, une amie d'enfance, m'a prise sous son aile. Elle est près de moi dans l'église. Je pourrais lui prendre la main si j'en éprouvais le besoin. Elle me communiquerait des forces, me consolerait, me réconforterait d'un simple mot prononcé à voix basse. Au funérarium, elle a manifesté sa compassion en me serrant silencieusement contre elle. Oui, j'oserais lui prendre la main sans crainte de la chambouler, car il me semble que le chagrin lui est, à cette période de sa vie, moins familier qu'il ne le fut voici plusieurs décennies. Après le décès de ses parents et son divorce, elle s'est réfugiée dans des activités nombreuses et y a découvert une joie de vivre qu'elle ne cesse de manifester au fil des jours. C'est Jean-Paul un ami de mon

époux qui m'a conduite en voiture jusqu'à l'église. Durant le trajet entre le funérarium et l'église, nous n'avons pas parlé. Je voulais éviter de raviver sa propre tristesse, car lui aussi est veuf et en souffrance depuis plus d'un an. Il m'a soutenue en me conduisant régulièrement à l'hôpital, il a accompagné mon époux durant les derniers mois, mais je sens en lui une telle fragilité que face à lui je suis pareille à une enfant inexpérimentée.

L'église est pleine, m'a soufflé discrètement une cousine assise juste derrière moi. J'ai froid, je tremble, mes yeux restent pourtant secs. Je regarde le cercueil déposé au pied de l'autel, à quelques pas de moi. Le prêtre, un évêque, cousin de mon époux, a parlé. J'écoute à présent la chorale, cette chorale dont Ludovic était le président.

On ne sort jamais du chagrin m'a répondu Jean-Paul un jour où je lui demandais s'il parvenait à remonter la pente. Vais-je être l'exception, la personne qui sortira du chagrin pour s'approprier les souvenirs les plus riches et les revivre en boucle ? Vais-je avoir l'illusion comme l'a vécu une de mes voisines que mon époux me regarde de là-haut et m'encourage à avancer, à retrouver la vraie saveur des aliments et les effluves réels des choses ? Vais-je avoir comme elle, l'éphémère illusion qu'il me parle ?

J'agis comme un robot, j'adopte la même gestuelle que Monique, je dis les mêmes mots qu'elle. J'écoute les éloges funèbres que lisent des amis, des parents. Je sens l'amour dont mon mari était entouré. Je perçois l'admiration qui anime chacun des intervenants. Sa bonne humeur, son dynamisme, sa gentillesse, sa débrouillardise, sa disponibilité, sa culture, son esprit de répartie demeureront inscrits dans la mémoire de tous. Je me dis que j'aurais pu écrire un éloge combien plus détaillé, que j'aurais peut-être dû, mais ne faut-il pas maintenir une certaine distance avec son émotion pour parvenir à écrire ? La messe se poursuit. S'enfonce en moi l'écharde d'une peine indescriptible. J'ai froid, je tremblote, les pleurs ne viennent toujours pas. Bientôt, le cercueil est porté jusqu'au corbillard. Sur le parvis de l'église, je reçois les condoléances de ceux qui ne peuvent se rendre au cimetière. Alors, vient un flot de larmes lorsque je croise le regard d'une ancienne voisine. Je pleure. Pourquoi à cet instant-là ? Je pleure sans qu'une raison vraiment précise ne l'explique. Pourquoi à cet instant-là plutôt que durant l'éloge funèbre ? Peut-être qu'inconsciemment un moment particulier m'est revenu soudain en mémoire ? Bientôt, je suis assise dans la voiture de Jean-Paul. Bientôt, le cercueil est porté jusqu'au caveau. Nous suivons tous les pas d'un fossoyeur. Je gelotte. Je suis vide...

Lors du repas qui suit, je ris lorsque ma belle-sœur me dit avec un petit sourire : « Tu n'as pas pu t'empêcher de porter un foulard gris avec une légère touche de rose », avant de me mettre à pleurer de nouveau.



COURONNE

Olivier Haleng

Charles est assis devant le cercueil de bois clair. La lumière tamisée du salon est apaisante, une moquette gris souris recouvre les murs. Il n'y a dans la pièce que quelques chaises matelassées, un portemanteau, une longue table rangée contre le mur, un porte-cartes. Les coudes appuyés sur les genoux, il scrute cette boîte étroite, les reflets satinés des moulures, l'éclat des chromes, comme si un message à son intention, la clef d'une énigme y avait été inscrite dans un langage obscur.

Hier, une petite dame en costume pêche lui a tout expliqué, lui a fait signer plusieurs documents, et puis les choses ont été prises en main sans qu'il dût encore s'en inquiéter.

Pour la question des fleurs, cependant, il ressent un certain embarras. Il a commandé une couronne toute blanche, très belle, composée de lys, de tulipes et de pompons dont il ignore le nom, des hortensias peut-être, de taille moyenne et qui a été posée sur un fin tréteau de bois, devant le cercueil, légèrement décalée vers la droite. À plusieurs reprises, il s'est levé pour la déplacer : la rapprocher un peu, la centrer tout à fait - ce qui n'est pas mieux - pour enfin la déposer simplement sur le cercueil. Il craint cependant qu'elle ne glisse et se renverse et, en outre, il ne sait que faire du tréteau de bois qui traîne sur le sol comme un lugubre gibet de poupée. En réalité, tout cela manque cruellement de fleurs : cette couronne, si belle ce matin chez le fleuriste, semble en définitive perdue et ridicule dans cette grande pièce nue. Il la raccroche sur son support, se rassied et s'étire. Des petits points noirs et blancs zigzaguent devant ses yeux. Le tic-tac de sa montre bat la mesure dans le ronronnement discret de la climatisation.

Les portes automatiques du centre funéraire glissent, livrant passage à un jeune homme vêtu d'un blouson de cuir et de baskets, qui salue d'un hochement de tête en pénétrant dans le salon et dépose à côté de la couronne un gros bouquet multicolore. Il sort prestement, pour réapparaître quelques instants plus tard, les bras chargés de plusieurs compositions de fleurs exotiques qu'il dispose au pied du cercueil. Il fait ainsi quelques allers et retours, et bientôt une cohorte d'individus lui emboîtent le pas, qui alignent leur chargement le long des murs.

Les gerbes, les couronnes, les assemblages s'amassent dans la pièce, et comme il en arrive toujours, de plus en plus lourds et volumineux, des montages exubérants dont certains ne passent la porte qu'à grand-peine, on se met à les empiler grossièrement les uns sur les autres ; on les dépose par bras-

sées sur les chaises, sur la table où on pousse le thermos de café ; des monticules commencent à se former, on entasse les corbeilles débordantes jusqu'au plafond. Les fleurs libèrent un parfum gras et entêtant. Aux interrogations de Charles, on ne répond qu'un laconique : - Nous, Monsieur, on livre...

L'atmosphère enivre, chaque bouffée d'air est saturée jusqu'à la nausée d'une moiteur sirupeuse. Il veut sortir pour prendre l'air mais la porte se trouve maintenant masquée par un gigantesque massif de roses qu'il doit contourner pour se retrouver face à un rempart de glycines violettes ; il rebrousse donc chemin, enjambe des paniers de marguerites et d'œillets, se prend les pieds dans un robuste lierre ornemental, cherche à s'agripper à un chèvrefeuille qui enroule sa tige rugueuse autour d'une colonnette de plâtre, et finalement il s'affaisse sur le sol visqueux, dans les effluves capiteux d'une compotée de pétales écrabouillés. Il lui faut alors ramper droit devant lui, écartant vases et faïences. Les anthuriums lui lèchent le visage, les sucres tièdes dégouttant des pistils lui coulent dans la nuque, les glaïeuls qui ploient à son passage, courroucés, le giflent. Il atteint une cloison envahie de vigne vierge qu'il longe à tâtons et se retrouve face à un portillon, à peine plus grand qu'un soupirail, un panneau fixé par des coins de bois, qu'il enfonce d'un coup d'épaule.

Il n'y a pas de choc, seulement la sensation d'émerger d'un sommeil fiévreux : il glisse dans la douceur d'un après-midi lumineux ; sa chute est amortie par un moelleux tapis végétal : il roule dans les herbes hautes d'une prairie ensoleillée. C'est un lieu familier, maintes fois foulé. Il suffit de suivre la pente douce, en se guidant sur le bosquet de noisetiers, emprunter le chemin de terre jusqu'à la trouée dans la haie du jardin. Par-dessus les cyprès, on distingue déjà le pignon de la maison. Maman doit l'attendre. Il cueillera un gros bouquet de ces petites fleurs à longue tige dont les pétales délicats saupoudrent la prairie de leur pâleur violacée, et qu'on appelle cardamines des prés.

La mère est dans la cuisine. Il y a sur la table des pommes de terre qui attendent le petit couteau qui coupe ; des grosses mouches velues vibrent sur la vitre. Quand Charles entre en poussant la clenche avec son épaule, elle dit :

- « Ça, c'est mon Chacha qui m'apporte des millions de jolies fleurs ! »

Il y en a tant, effectivement, que ses petites mains ne peuvent suffire. Il les tient serrées contre sa poitrine ; on les dépose à côté de l'évier ; la mère coupe quelques racines, quelques feuilles et prend un large vase dans le buffet. Étrangement, elle s'est mise à pleurer. Elle place le vase devant la fenêtre du jardin, sur le plan de travail. Les grosses mouches noires dessinent de larges cercles en vrombissant au-dessus de la table. Le petit Charles grisonnant voudrait s'asseoir sur les genoux de la mère, le visage dans la flanelle, dans le

doux ronronnement des petits mots murmurés ; au chaud ; fermer les yeux.

- ... vingt heures : la voix polie et grave d'un homme qui se penche sur son épaule. Vingt heures, on ferme. On l'accompagne jusqu'au trottoir ; la porte coulissante est verrouillée pour la nuit. Charles s'en retourne à pied, dans la lumière orangée des réverbères, où on peut voir la petite brise du soir soulever de son costume de fines volutes de pollen.



LE PIRE ET LE MEILLEUR

Benoît Toccaceli

— Jusqu'au dernier moment il nous aura fait chier !

Je ne pouvais pas donner tort à mon mari ce jour-là. La bienséance me força néanmoins à lui répondre que quand même, ça ne se faisait pas de parler ainsi d'un récent défunt. L'évidence s'imposait pourtant, malheureusement : personne n'allait s'attrister de ce décès. Grand-père Jean était un homme odieux, un immonde salaud. Depuis que je suis née, je n'ai jamais entendu de bien à son égard, et nombreux sont ceux qui auraient souhaité le voir mourir plus tôt.

— Hors de question qu'on interrompe les vacances pour aller à l'enterrement.

Mon mari insistait, et je le comprenais. On venait d'arriver à la plage et de s'installer dans le mobil-home. Les gamins avaient été intenable pendant les cinq heures de trajet en voiture, il était inimaginable de leur imposer un nouveau périple dans quelques jours. Et après une année compliquée, on avait besoin de cette respiration au soleil, de ne pas nous polluer le séjour et les pensées à coups de Grand-père Jean et de ses funérailles. Papa et Tante Agathe s'étaient déjà brouillés au sujet de l'héritage – du peu que leur père n'avait pas dilapidé en clamant le faire exprès pour les emmerder. Inutile d'ajouter de la tension sur le sujet.

— C'est pas comme si tu lui devais quoi que ce soit, de toute façon : tu l'as jamais aimé toi non plus.

Mais Tante Agathe était hospitalisée et Papa participait à un congrès à l'étranger : aucun des deux ne se déplacerait pour l'enterrement, c'était évident. Organiser la cérémonie à distance était déjà un hommage suffisant à leurs yeux. Compte tenu des violences qu'ils avaient subies durant leur jeunesse, il était compréhensible qu'ils lui refusent la faveur de ce dernier adieu en personne – plutôt cracher sur sa tombe, auraient-ils professé. Je savais

qu'aucun de mes cousins ne ferait le voyage non plus. De la famille, j'étais sans doute la seule qui hésiterait à y aller.

— Ne me dis pas que tu y songes sérieusement ? On s'organise comment, pour les vacances et les enfants ?

Je ne me souviens plus quel argument l'emporta. Probablement les regrets de n'avoir pu être présente aux funérailles de mes autres grands-parents, ou bien l'idée qu'il m'était plus douloureux d'imaginer un enterrement sans famille que de repenser à ce qu'avait été Grand-père Jean pour la sienne. Trois jours plus tard, au petit matin, nous partîmes vers le Nord pour une sinistre parenthèse. Mon homme et les enfants étaient restés en sandales, bermudas et hauts légers – ils n'avaient rien d'autre dans leurs bagages. Quant à moi, j'avais enfilé le seul vêtement noir de nos vacances : un t-shirt floqué de l'inscription *Black is my happy color*.

— Tu vas quand même pas mettre ça pour un enterrement ? Prends ton chemisier bleu, ce serait plus décent !

Mes principes étaient plus forts que sa raison : pour des funérailles, il faut du noir, un point c'est tout. Je n'avais rien d'autre sous la main, et nous n'avions plus le temps d'aller en magasin. De toute façon, il parlait pas anglais, avais-je naïvement prétexté. Les trois voisins que nous avons retrouvés devant l'église, en revanche, le comprenaient très bien. Ils m'avaient signifié qu'ils trouvaient ça de mauvais goût : leurs regards, eux, étaient bien noirs. J'en déduisis qu'au moins, Grand-père Jean avait eu quelques amis.

— Moi qui suis pas croyant, la seule messe où tu me traînes c'est devant le cercueil d'un salopard. Merci bien !

Dans l'église presque vide, au beau milieu du prêche, ce murmure fut heureusement couvert par les sonneries des téléphones des enfants, occupés à tuer le temps sur leurs jeux vidéo. C'est que la messe fut longue. Interminable. Peut-être était-ce nécessaire pour absoudre un homme comme Grand-père Jean de tous ses péchés, tâchai-je de me persuader.

— Tiens, ils se sont plantés sur l'orthographe de son nom sur la stèle ! Bien fait pour lui !

La suite de la cérémonie vira au fiasco total, digne d'un mauvais film de série B. Un employé des pompes funèbres trébucha en portant le cercueil à la sortie de l'église ; le corbillard creva un pneu en heurtant un trottoir entre l'église et le cimetière ; un des trois autres convives fit un malaise sous le coup de la chaleur estivale devant la tombe ; les fleurs envoyées par Tante Agathe arrivèrent écrasées. On aurait cru qu'un scénariste s'était acharné à imaginer les plus grotesques péripéties dans l'espoir de mettre un brin d'animation à la cérémonie, ou que le destin s'amusait à honorer Grand-père Jean à sa manière.

— Heureusement que c'est bientôt fini !

Une fois le cercueil descendu, le curé allongea le final en imposant une lourde minute de silence. En la mémoire du défunt, prenez le temps de vous rappeler tous les moments heureux vécus en sa compagnie. Défilèrent alors dans ma tête les récits que me faisait Papa de son enfance, les yeux encore rouges et humides de tous les sévices endurés ; les mots abjects du vieil homme sur mon corps de jeune femme en crise d'adolescence ; son esclandre à mon mariage où j'avais cru acceptable de l'inviter malgré ses incessantes remarques racistes envers mon promis ; ses critiques déplacées sur l'éducation de mes gamins. Non, je ne voyais rien d'heureux ni de bon à retenir de Grand-père Jean.

Néanmoins, à la dernière seconde, mes lèvres murmurèrent un sincère Merci. Car je compris que sans lui, je n'aurais jamais été. Malgré tout, il m'avait offert ce qu'il y a de meilleur : mon père.



L'INCONNU

Fabien Garino

55

Un cercueil gît sur deux tréteaux, au fin fond d'une pièce sans charme. Des rangées de bancs en épis s'observent depuis chaque côté de la salle, encombrés d'individus sombres. Au-dessus de la tombe, sur un chevalet de bois, le cliché d'un vieil homme. Soixante-quinze ans, tout au plus. Ses pupilles se cachent à l'arrière de paupières plissées, au-dessus d'un sourire triste à en crever.

Tristesse. Des narines mouchent ici et là. De proches parents certainement, quelques amis sincères. La voix d'Aznavour résonne contre les murs vierges. Emmenez-moi, au bout de la chair. Regards au sol ou dans le vague. Chacun songe au mort blotti dans sa boîte, mort trop tôt ou trop tard. En bref, mort tout court. L'un renifle, l'autre geint en silence, l'une se scrute le dedans de l'âme, celle-ci furète dans ses archives de souvenirs.

Assis au neuvième rang, côté gauche, un jeune gars toise fixement le cercueil. Le défunt lui est inconnu, il ne le remet pas vraiment. Nageant à contre-courant de ce fleuve de larmes, le jeune homme peine à feindre une quelconque affliction, barbote dans son malaise. À proximité du cercueil, au premier rang, le fils unique du défunt toise le sol, une main sur l'épaule de sa compagne. Leurs trois enfants, de même, s'apitoient.

Comblant le vide et l'ennui, le jeune homme au neuvième rang jette un

regard pudique sur cette assemblée d'endeuillés. En dépit de leurs masques, il reconnaît sans grande difficulté le visage d'oncles et de tantes. L'une fuit de l'œil, secouée par de violents hoquets. À sa droite, son mari joue son rôle, dégoulinant d'une hypocrite solennité. L'aîné de la fratrie maintient sa stature de patriarche incontesté, socle de ciment ferrillé. Son regard se perd loin sous terre, là où se meuvent les vers, s'abreuvant de siècles de putrescence animale et végétale, strates infinies de feuilles mortes et d'ossements. D'autres, enfin, pensent au mort le plus simplement du monde, songeant aux plus doux moments partagés. Le jeune homme au neuvième rang ne songe à rien, à rien d'autre qu'à cette foule d'endeuillés, à rien d'autre qu'à sa propre gêne. Et la musique cesse.

Avant d'être réduit à la forme inanimée d'un bête cadavre, l'inconnu avait signifié le souhait d'une crémation sans gerbes ni fleurs, sans cérémonie ni discours. Le fils unique se hisse sur l'estrade, aux côtés d'un croquemort. Toussant par deux fois, le voici discourant donc. Un grand homme. Généreux. Honnête. Des défauts, certes – alcoolique, excessif et solitaire – mais également nombre de qualités. Adieu l'artiste. Dans la foulée, Léo Ferré s'égosille à la gloire d'anarchistes bras dessus bras dessous, joyeux et c'est pour ça que lui n'est plus debout.

Le jeune homme au neuvième rang frissonne à l'écoute de cet hommage au flambant drapeau noir. De lointains parents chialent quelques perles de rosée. Aucun ne cherche un quelconque voisin du regard, la fuite est de rigueur. L'échevelé à la voix chevrotante braille son chant d'espoir au nez de ce triste public, alors inapte à l'espérance.

Les cuivres s'éteignent enfin, le silence racle sa gorge, renâcle et mouche. Le croque-mort invite alors la foule à venir toucher une dernière fois la tombe scellée, en guise d'un ultime geste à l'égard de l'être aimé. En file indienne, quelques mains effleurent la bière, d'autres se signent. Impassible et regrettant de l'être, le jeune homme file via la porte d'entrée, se dérobant à cet adieu.

Dehors, l'haleine glaciale de l'hiver, le souffle moribond d'une saison de givre. Quelques clopes s'embrasent, aussitôt fumées. Un ivrogne fripé, le visage en parchemin et les yeux gonflés de cernes, lance un regard dégoulinant d'empathie à l'attention du jeune gars. Les proches du défunt s'amassent en sortie de crématorium. Les embrassades succèdent aux étreintes, les corps s'enserrent dans une apparente unité.

Quoique jusqu'à présent stoïque, le jeune homme sent son regard se voiler. Relents de visions délétères, notamment celle d'une boîte contenant une masse inerte promise aux flammes. Insignifiance. La réalité se fait plus vaporeuse. Bientôt, les éléments se redessinent malgré tout devant ses yeux

humides. La silhouette du fils unique s'ébauche alors. L'individu, dégarni, mâchoire serrée, approche en sa direction. Il appose une main compatissante sur l'épaule du jeune homme, lequel lui tapote le bras en retour. *Ça va ? est-il demander. C'est pas facile de perdre un père,* répond le fils. *Je comprends,* conclut son interlocuteur. Tousotements malaisés. L'instant s'éternise et leurs regards s'esquivent, par crainte d'entrevoir quelque lueur éteinte au fin fond de leurs prunelles sombres. Les mots s'en tiennent à l'orée de lèvres closes. À l'issue d'une dizaine de secondes de plomb, les voici s'expulsant enfin, indécents, depuis la bouche de l'individu dégarni. *Faudra que tu me files un relevé d'identité bancaire et deux trois papiers, je m'occuperai du reste. On verra ça plus tard,* rétorque le jeune homme, évasif. *La maison,* reprend l'autre, *on va devoir la vendre. On en reparlera,* s'agace-t-il en retour, *j'ignorais jusqu'à l'existence de la maison dont tu parles. Une grande maison,* surrenchérit l'autre, *ainsi qu'un commerce. Je m'en branle,* assène enfin le jeune homme, en guise de conclusion.

La main du fils unique quitte l'épaule de son frère et se love dans une poche à priori plus confortable. Un sourire pendu à ses lèvres en dépit d'un rictus désolé, le voici s'éloignant, à l'instar des membres de cette lointaine famille moribonde. Le jeune homme demeure bientôt seul, assis sur les marches à l'entrée. Une page se tourne, une page cornée, l'introduction raturée d'une vie. Le corps de l'inconnu s'embrase peut-être désormais, dont ses mains sans caresses, ses prunelles sans larmes, sa poitrine sans cœur. Les cendres d'une paternité manquée.

CHAPITRE III





COMME TOUT LE MONDE

Francine Fransen

Comme tout le monde, j'ai été confrontée à la perte de proches.

On n'a pas toujours la possibilité de dire aurevoir selon son souhait. Mais peut-être devrait-on, comme pour tous les événements qui surgissent au cours de la vie, ne pas les imaginer mais les vivre tels qu'ils se présentent. Même si ce n'est pas simple.

Que dire aussi, de certaines mésententes qui surgissent dans l'entourage, lors d'un décès ? Il y a des mots, des attitudes qui apaisent et guérissent, d'autres qui blessent profondément. Comment nommer cette attitude de ramener à soi l'exclusivité d'une relation, même dans la mort ? Où trouve-t-elle ses racines ? Vaste question.

Je parle évidemment en mon propre nom et au vu de ma propre expérience. Car certains deuils sont si violents, si injustes, qu'ils peuvent faire exploser les relations familiales et amicales, détruire la vie de ceux qui restent ou du moins, les meurtrir profondément. Rien de tel ici, mais ce sentiment frustrant que la légitimité de notre chagrin, bien réel, n'était pas reconnue. On retrouve malheureusement ces comportements dans beaucoup de familles. Quelle tristesse ! Personne n'est responsable de l'attitude d'autrui. Il faut parfois s'en protéger, s'éloigner pour panser ses blessures. Et puis avancer...

Deux semaines avant sa mort, mon papa expertisait une machine en Suède. Il est rentré avec une toux sifflante, a été hospitalisé, puis mis en coma artificiel avant de décéder. Il voulait mourir sur une machine et surtout ne pas agoniser. Ce souhait lui a été accordé. Je suis restée avec lui jusqu'au bout. Presque jusqu'au bout. Lorsque la famille et les proches sont venus à son chevet pour lui dire au revoir, je suis encore restée un peu après leur départ. J'ai vu son visage se décolorer, des marbrures noirâtres apparaître sur ses jambes, alors, j'ai embrassé sa main, je lui ai dit au revoir et je suis partie.

Nous avons eu beaucoup de mal, ma sœur et moi, à accepter la mort de notre papa, si présent, si vivant, si drôle, si intéressant, si omnipotent et exaspérant à la fois. Cela ressemble à une évidence, mais nous perdions un père unique. Une relation unique. Nous ne pourrions plus jamais lui parler, prendre un café, rire et même s'opposer ensemble. Avec son départ, s'effondrait tout un pan de notre histoire familiale. Elle a cependant le mérite d'exister, cette famille, avec ses manques et ses non-dits, ses fêtes et ses frustrations.

Notre maman est morte le jour de la Fête des Mères. Cela a considérablement ajouté à mon chagrin. Jusqu'au jour où une amie m'a suggéré de voir les

choses autrement. « C'est peut-être sa façon à elle de te dire : *Allez ma fille ! En avant ! Suis ton chemin...* » Et cela m'a aidé.

La fin de vie de notre maman a été pathétique. La mort dans l'âme, nous avons dû nous résoudre, ma sœur et moi, à la placer en maison de repos, car elle ne pouvait plus s'assumer seule, malgré toutes nos tentatives pour la laisser chez elle. Elle développait une maladie d'Alzheimer sévère, de plus, elle était malentendante depuis de nombreuses années. Ce fut un crève-cœur. A tel point que nous avons remué ciel et terre pour que cette fin de vie dégradante soit abrégée. Mais nous n'avons pu rien faire, notre maman n'avait signé aucun papier et n'était plus en état d'exprimer quoi que ce soit. A chaque visite, nous constatons sa souffrance, le délabrement de son pauvre corps et nous nous remémorions ses paroles. Elle avait toujours dit de la laisser partir si elle n'arrivait plus à prendre soin d'elle-même.

J'en étais arrivée à souhaiter voir ses souffrances abrégées, qu'elle puisse enfin s'échapper de cette fin de vie avilissante. Dans un premier temps, son décès fut une forme de soulagement, une vague de libération. Cependant, le reflux ne s'est pas fait attendre et le vide, le manque et la tristesse ont été profonds. Il faut du temps pour se reconstruire.

Lors de son enterrement, il y avait très peu de monde. Trois années en maison de repos (quel drôle de nom !) avaient suffi à la faire tomber dans l'oubli. Sans aucune visite à part celles que nous lui rendions, ma sœur et moi, elle était déjà presque morte.

Ces événements m'ont durablement marquée. Certainement comme tout un chacun. Chaque deuil est unique. De mon côté, j'ai fait les démarches en faveur de l'euthanasie et pris toutes les dispositions pour mes funérailles.

On peut envisager la mort, y penser, essayer de l'appivoiser, elle sera toujours inéluctable. Il existe beaucoup plus de morts que de vivants sur Terre. Pourtant, la mort porte en elle le germe de la Vie. J'en suis convaincue. Tout nous relie et s'enchevêtre, comme les fines radicelles des arbres. Nous sommes dans un continuum. Depuis la formation de notre merveilleuse planète jusqu'à l'univers dont nous faisons intimement partie.

Et puisqu'il faut bien envisager sa propre finitude, j'ai le souhait de partir en déposant tranquillement tous les chagrins, toutes les peines, les maladies, et les passions de tout ordre. Partir guérie de tout cela. Paisible, et même dans une forme de joie. Je souhaite voir se poser un rouge-gorge sur le rebord de ma fenêtre et qu'une main affectueuse tienne la mienne au moment de cet ultime voyage.



LES FUNÉRAILLES HORS NORME DE MON ONCLE AMILCAR PISON BLANC

Serge Castor

En règle générale, dès qu'il est question d'enterrement, les visages autour de vous prennent la couleur et l'aspect de l'ambiance convenue pour signifier le manque et la douleur de la disparition. À titre personnel, une fois dans ma vie, je peux dire et affirmer qu'à l'occasion des obsèques de mon oncle Amilcar, j'ai vécu une de mes journées parmi les plus drôles de mon existence. Il est vrai aussi que je n'étais pas très proche de ce parent un peu spécial. Un exemple : il n'était pas riche. Un jour, entouré de quelques copains, il sort un billet de banque, l'équivalent de vingt euros actuels. Il y met le feu pour allumer sa cigarette. Il fait cela très décontracté, regardant de haut ses copains hallucinés. Il est tellement fier de lui, qu'il fout le feu à sa barbe, sa barbe mal entretenue et grasse, qui s'enflamme, sous les rires de l'entourage, qui voit mon oncle se lever les yeux fous et, pour finir, se renverse une cruche pleine d'eau sur la tête.

Bon, mais ce jour-là, on se retrouve à l'église avec quelques parents. Sa femme est décédée six ans avant, il est fâché avec ses enfants qui donc ne sont pas là. C'est sa cousine germaine Léa qui s'occupe de tout. Elle a apporté le disque qu'il aurait aimé diffuser pour cette occasion. Elle me le montre un peu avant la cérémonie : l'Adagio d'Albinoni. Oui... Émotion garantie ! Léa précise, c'est bien ce qu'il y avait de mieux chez lui, parce que le reste, elle lève les yeux au ciel. Je ne l'invite pas aux commentaires. Elle part s'installer dans le chœur, près du jeune prêtre qui, pour l'occasion, a revêtu de vrais habits sacerdotaux, il les porte bien.

Enfin, la partie émotion, on va écouter la pièce musicale choisie par le défunt. Déjà, je baisse les yeux émus à l'avance, puis une introduction tonitruante... et : **C'est Noël, c'est Noël ! C'est Noël sing à song sing a song of Christmas !** C'est tonique ça oui, mais ça n'a rien à voir avec Albinoni, panique dans l'église, Léa prend le micro pour annoncer une erreur, le jeune prêtre s'en tire avec un cantique qu'il est le seul à reprendre en chœur.

Enfin, on est à l'air sur le parvis de l'église. On se compte pour accompagner le défunt jusqu'au cimetière. Moi, Léa, un jeune couple inconnu, un monsieur de l'âge de mon oncle, un peu plus de soixante-dix ans, un autre un peu plus âgé, le jeune prêtre. On bat la semelle, il fait froid, moins neuf ce matin de janvier, et il y a du vent !

On se retrouve au cimetière, j'ai pris Léa avec moi, elle n'a pas de voiture. En route elle m'explique pour le disque : c'est la musique de la parade de Noël

pour Disneyland Paris, ça remue. Il avait fait ça pour piéger un copain, et ne s'en était pas souvenu, c'est con ! Maintenant... il n'en loupait pas une ! (Cet éloge était probablement le sentiment général, dans l'assemblée à la mémoire du disparu). Le corbillard arrive et se gare dans l'allée centrale du cimetière qui est proche du caveau. Le sol est très verglacé. Le « trafic » dérape un peu. En moi-même je me dis : ils ne vont pas sortir la bière ici, ils ne tiendront pas debout, tout est gelé ! Je suis sur le point de faire la remarque à voix haute, mais je me retiens, après tout, ce sont des professionnels ? Dommage, oui dommage que la suite n'ait pas été filmée. Comme prévu, le croque mort à l'arrière droite ayant empoigné la bière, a voulu la tirer à lui pour la sortir du véhicule, mais il a glissé, entraînant avec lui son camarade de droite, le cercueil a suivi, ainsi que les quatre autres croque-morts, un temps couchés sous la bière. Je ne vous explique pas la crise pour remettre tout ça en ordre. Les bonnes volontés mobilisées pour pallier l'infortune des « pros » ne tenait pas mieux la route.

Je regardais tout ce cirque avec Léa. On était plié de rire, caché quand même par une tombale. À intervalle régulier, parmi les cris et appels divers, on entendait la bière frapper le sol, accompagnant la chute de ceux qui à grand peine, tentaient de l'amener à sa destination dernière. Finalement, on aurait juré assister à la danse des canards d'une fête classique, tant ils étaient nombreux, débrillés, désordonnés, en arrivant jusqu'à nous. À cet instant, le Monsieur de soixante-dix ans reçoit un appel téléphonique qui l'oblige à fouiller dans ses poches à la recherche d'un calepin. Il a un bouquet de fleurs à la main, il le gêne. Le jeune prêtre qui est à proximité, hérite des végétaux.

Ce jeune homme est plein de bonne volonté. Il guide les porteurs de cercueils pour qu'ils soient bien droits face au caveau ouvert. Il recule, recule... Je vais pour le prévenir... Trop tard, il part en arrière, un réflexe lui fait rejeter le bouquet qui part à la verticale, tandis que lui, sportif accompli, réussit à se retourner pour retomber sur la bière du dessous en position de karatéka, le poing en avant. Dans sa chasuble, il était à deux doigts de pousser un Kiaï, mais il s'est retenu. Le bouquet lui, a atterri dans les mains du jeune homme. Son ex-proprétaire étant sorti, il le donne à sa copine, et tous deux s'en vont. Enfin, le prêtre sorti de la fosse et félicité pour sa souplesse, nous dit que ce n'est rien. Heureusement, il pratique les arts martiaux, dont le karaté. La mise en terre s'est déroulée normalement. Nous prenons congé des croques morts, du jeune prêtre, et sortons du cimetière.

Devant nous, le plus vieux des deux messieurs qui était resté avec nous, fait tomber son portefeuille. Il se baisse pour le ramasser, ce qui fait remonter sa veste et découvre un papier épinglé sur la doublure. Je lui en fais la remarque et propose de lui enlever, l'épingle pouvant représenter un danger. Il

accepte et j'enlève l'objet, marque d'un pressing. Je vais la lui donner, mais il me dit de la jeter que ça ne sert plus à rien et il s'en va. Une corbeille à papier se trouve à l'entrée du cimetière. Machinalement, je prends connaissance de ce que je vais jeter, et je lis : C. Dulourd ! Ça ne s'invente pas !



LA TOMBE

Marie Derley

*Dans la butte de terre est enfoncée la bêche
Sur son tombeau il pleut une pluie froide et rêche
Le bel amant rieur couche sous les labours
C'était hier à peine que nous faisons l'amour*

*Le bois lourd asphyxie son souvenir sans vie
Rien ne va le meurtrir sous la tombe engourdie
Il est mort, rien ne va mouiller ou donner froid
Il est au paradis qui ne l'attendait pas*

*Un hameau dans les bois, sans arrière-pensées
Des journées de soleil et des longues soirées
Son corps contre le mien, puis son corps le voilà
Sous le poids de la boue dans la pluie dans le froid*

*Son corps fin qui s'en fout, par-dessous les pelletées
De voir l'autre côté d'une terre creusée
Rien ne nous unit plus que l'image d'un lieu
Il n'en restera rien, même pas nos adieux*



LE BANC

Jessica Lefèvre

Je me souviens encore des mots exacts de l'infirmière en chef du service de soins palliatifs. Deux mots. Prononcés d'une voix douce, teintée de bienveillance, de respect et de compassion envers nous, les proches du patient en phase terminale que tu étais devenu, et dont la disparition était imminente. Une semaine. C'est le temps qu'il nous restait pour nous préparer à l'impensable et profiter de toi, papa, avant que tu ne rejoignes l'autre côté de la rive et nous laisses démunies et orphelines, ma mère, ma sœur et moi.

Ladite semaine est passée. Un jour après l'autre. Une peine et une désillusion à la fois. J'aurais aimé que l'infirmière se trompe et que les grains du sablier de ta vie s'égrènent différemment. Mais non, ton état s'est rapidement détérioré et ton corps t'a lâché, te basculant dans l'inconscience. À l'aube du septième jour, tu t'es éteint presque sur la pointe des pieds, comme l'homme discret que tu as toujours été. C'est ma sœur qui a eu cette chance de te parler pour la toute dernière fois avant que tu ne tires ta révérence. J'espère qu'elle t'a dit que nous t'aimions. J'espère que tu as pu entendre ses quelques mots à travers le brouillard dans lequel ton esprit voguait déjà depuis plusieurs jours avant d'enfin atteindre la lumière. Longtemps j'ai regretté avoir été absente ce jour-là et ainsi ne pas avoir pu serrer ta main dans la mienne et t'étreindre longuement, de la même manière que tu le faisais avec moi lorsque j'étais petite.

Ce qui s'est passé ensuite reste flou. Il faut dire que les heures qui ont suivi ta disparition se sont écoulées à une vitesse folle. Seuls des bribes éparses et des instants décousus me reviennent en mémoire. La douceur du personnel des soins palliatifs. Leur accompagnement dans nos choix, tant celui des vêtements que tu porterais que celui du cercueil qui accueillerait ta dépouille. L'organisation de tes funérailles. Le texte que ma sœur et moi choisirions chacune de lire durant l'office religieux pour honorer ta mémoire. L'église pleine à craquer. Les marques de sympathie de ceux qui avaient croisé ta route et qui pleuraient ton départ. Les larmes bouleversantes de l'abbé Lepage qui vous avait mariés, maman et toi, trente-cinq ans plus tôt. Le monde terne dans lequel nous devrions désormais vivre sans toi mais dans lequel nous cultiverions ton souvenir.

Je ne vais jamais te rendre visite au cimetière. Tes cendres y reposent pourtant en bonne compagnie, à quelques allées à peine de la tombe de Papy Roger. Je n'ai pas besoin d'être face au columbarium pour te retrouver. Tu es partout où je vais. Malgré tout, il n'existe qu'un seul endroit où ton aura reste

intacte. Il n'est pas situé à la sortie du village, enclavé derrière un mur d'enceinte dont beaucoup franchissent les grilles principalement à la Toussaint, mais bien dans les bois qui entourent Notre-Dame de Wachet. C'est devant cette chapelle minuscule que se trouve ton banc. Celui sur lequel tu t'asseyais avant de commencer ta promenade quotidienne. Celui au pied duquel nous avons secrètement dispersé un peu de tes cendres. Celui sur lequel je viens très souvent méditer et ressasser mes souvenirs de toi. La nature environnante m'aide à faire mon deuil. Grâce à elle, je me laisse aller... Le vent brasse les feuilles imprégnées de ton odeur, les oiseaux sifflent une mélodie dont les notes ressemblent à s'y méprendre à ton rire et la pluie nettoie les larmes qui roulent souvent sur mes joues.



ROSA

Eléna Melloni

Rosa, c'était le prénom de ma nonna. Du haut de ses 1 mètre 50, c'était une femme qui pouvait soulever des montagnes tant sa force de caractère était grande. Ma nonna, c'était mon idole féminine. Ce que j'aimais le plus c'était de cuisiner avec elle et qu'elle me raconte ses histoires d'enfance à la campagne.

Durant sa vie, elle en a mené des combats. Le dernier fut le plus intense, car il la conduisit à son dernier souffle. En 2019, nous apprenions qu'elle était porteuse d'un cancer hépatique incurable. Hospitalisée au moment du diagnostic, le médecin-assistant lui annonça la nouvelle alors qu'elle était seule. Aussitôt le médecin sorti de sa chambre, elle nous téléphona en pleurs. Nous sommes arrivés à l'hôpital peu de temps après son appel ; nous l'avons rassurée et l'avons écoutée par rapport à ses craintes. Le lendemain, elle avait tout oublié, la maladie n'était plus là. Alors que le médecin nous avait préparés à l'éventualité que les prochains mois soient les derniers, nous avons fait en sorte qu'elle puisse vivre tout ce qu'elle souhaitait vivre. Elle a surpassé la maladie et aura vécu encore deux ans supplémentaires en forme olympique. Nous avons vécu avec elle, chaque moment, intensément, comme si c'était le dernier. Le plus étonnant fut lorsqu'on nous annonça que sur les derniers clichés le cancer avait régressé, au plus grand étonnement des médecins. « Un miracle », disaient-ils. Ce sont les deux dernières semaines où ces derniers instants de vie se sont accélérés. Elle a mené ce combat jusqu'à la fin.

Lors de ses funérailles, elle était une rose parmi toutes les roses. Elle était colorée, des gerbes disposées jusque dans le couloir tellement elles étaient en nombre. C'est alors que ma maman m'a demandé de déplacer une gerbe afin de faire un peu de place pour y mettre une autre. Mon surnom étant Tornado, autant vous dire que c'était comme demander à un éléphant de se déplacer dans un magasin de porcelaine. Ni une, ni deux, je m'étais mise en quête de place. J'ai déplacé une première gerbe, puis une autre, j'ai disposé la nouvelle gerbe, puis j'ai réajusté correctement le tout... Et paf, patatras... tout était à terre. Un de mes cousins qui était juste derrière moi a pris la fuite tellement il était sur le point d'éclater de rire. Ma maman s'était retournée précipitamment et m'avait jeté un regard de désespoir. Et une des belles-sœurs de ma nonna m'avait foudroyée du regard en voyant ses roses blanches toutes éparées au sol. C'est alors que j'ai dit tout haut : « Bien, voilà nonna, même à tes funérailles j'arrive à casser quelque chose. J'espère que ça te fait une fois de plus bien rire ». Tout le monde finit par éclater de rire...



VERBA VOLANT, SCRIPTA MANENT

Yannick Maillet

Ma mère aimait le lilas. Chantal est morte au printemps. Brel l'a chanté, c'est triste de mourir au printemps quand on aime le lilas. Cependant, il faut bien un jour quitter les siens, alors au printemps ou à un autre moment, la saison est-elle vraiment importante, surtout quand on ne l'a pas choisie ?

Une année plus tard, une année plus tôt, et les obsèques de ma mère auraient réuni plus de cent personnes, mari, enfants, beaux-enfants, petits-enfants, frères, sœurs, cousins et amis en pagaille. Ce n'était pas une femme sophistiquée, elle était active, altruiste. Sa vie l'aurait probablement amenée à un dernier hommage rendu par une audience large et recueillie. Mais pas à ce printemps-là. Les adeptes de pangolin rôti, là-bas, dans le lointain orient, avaient par une pratique gastronomique folklorique involontairement déclenché une nouvelle peste noire. Théorisé scientifiquement, l'effet papillon avait trouvé une illustration inattendue. Un bruissement de papilles à l'opposé du globe déclencha une chaîne de réactions jusqu'à l'intimité de notre sphère familiale. En famille, nous étions pourtant entrés dans un ouragan quelques mois plus tôt, lors du si lourd diagnostic. Les espoirs des premiers traitements furent rapidement déçus. Puis la médecine attesta du caractère irrémédiable de la destinée de la mater familia, au moment même où le

monde bascula dans la fureur pandémique.

Signer une déclaration pour aller au chevet de ma mère malade, traverser un pays purgé de toute activité, m'étonner que l'effet papillon, c'était aussi le retour de ces coléoptères écrasés en grand nombre sur le pare-brise de ma voiture, sur ces trajets sur des autoroutes vides pour revenir au bercail.

Le gouvernement, par crainte des regroupements contagieux qu'auraient pu générer les obsèques, avait édicté des règles strictes. Une poignée de proches était tolérée. Ils devaient avoir au préalable pris la peine de remplir, toujours, une attestation, pour se rendre à la maison funéraire. Le cheminement intellectuel que les psychologues définissent habituellement pour le deuil s'en trouvait facilité. En effet, comment, après la sidération, ne pas réduire la phase du déni à un temps très limité ? Il est si difficile de nier la réalité quand vous devez indiquer en toutes lettres « décès de ma mère » sur l'attestation officielle qui vous autorise à vous déplacer pendant une heure, une heure seulement...

Nous n'étions que quelques-uns. Mon père dévasté, un de mes frères, une de mes sœurs, la petite, et sa famille, mes oncles... Pour compléter le tableau, ma deuxième sœur, à un millier de kilomètres, en visioconférence funeste. Moins de dix personnes pour un adieu à celle qui, à la table familiale en réunissait si souvent deux fois plus. Un minuscule concile d'explorés dans un petit salon funéraire du faubourg d'une ville moyenne sans renommée. Cela n'enleva rien à la sincérité de l'hommage, au soutien que chacun apporta à l'autre, à la force du moment. L'intimité en accrut sans doute l'intensité et mon père put vivre sa peine sans avoir à donner le change à une audience plus large. On écouta plusieurs chansons qu'elle aimait et que nous avions choisies ensemble. Il y eut Brel, une figure tutélaire. Comme lui sans doute, on se félicita tous intérieurement d'éviter les bondieuseries qui trouvent peu d'écho dans la famille fondée par mes parents. Quelques hommages furent lus.

Ma mère aimait lire. Si j'ai de modestes qualités de plume, je les lui dois. Alors il m'a semblé naturel, évident et indispensable de contribuer au moment par un texte. Un éloge funéraire filial. Je ne l'ai pas relu depuis. Je me souviens, au milieu de quelques madeleines de Proust, avoir mentionné, en sus du goût des lettres, l'humour noir comme un héritage maternel. La meilleure illustration de ce trait atavique me fut évidemment fournie par ma mère elle-même.

Depuis des années, nous échangeons régulièrement des livres. Elle en achetait beaucoup, ce qui me permettait, à moi, d'en acheter moins ou d'autres. Quand l'une des œuvres éveillait davantage son intérêt, elle me la signalait. Moins de deux mois avant sa mort. Elle se sait condamnée, ses

soins sont palliatifs. Je lui rends visite le temps d'un week-end. On parle de tout, de rien. Demi-sourire aux lèvres, elle me dit qu'elle veut me donner un livre dont elle a apprécié la lecture. L'œil est taquin. Naïf je ne vois pas venir le coup. Elle me le tend et me scrute, pétillante. Je m'en saisis et lis le titre : « La mère morte ».

Alors, malgré le chagrin, pour ses obsèques je tente, dans mon éloge, de rendre hommage à cet esprit vif, acéré, parfois exigeant et à toutes les choses qu'on devrait dire de leur vivant à ceux qu'on aime. Les mots viennent aisément, ce sont des évidences finalement. J'y mets, ou j'essaie, le style qu'elle et d'autres m'ont dit apprécier. Je m'y emploie et le résultat me satisfait, si tant est que cela soit possible. Nous étions moins de dix autour de son cercueil. Pour tous ceux qui comptaient et n'avaient pu être là, nous avons décidé d'envoyer le choix des chansons et les textes lus. Mon fils aîné fait partie des destinataires. Il aimait sa grand-mère dont la maison a toujours constitué un havre de paix et d'accueil pour tous les petits-enfants. Je crois que c'est pour cela qu'il a pris la peine de lire mon texte, lui que je n'ai pas (encore!) réussi à convaincre des bienfaits de la chose littéraire.

Quelques jours plus tard, nous conversions au téléphone quand il m'interpela. Il souhaitait me poser une question sur mon écrit. Je vous cite sa question de mémoire : « Papa, ton texte, pourquoi tu l'as écrit en vieux français ? Du coup, j'ai pas bien compris ».

La mort est inévitable, il faut vivre avec. Les générations passent, les parents confient le monde à leurs enfants, qui le confieront à leurs propres enfants plus tard. Une question est de savoir, si, comme l'énonce la sagesse populaire, les écrits resteront vraiment...



REQUIEM

Greg Waden

Toc. Toc. Toc.

Ces trois sons consécutifs me font sortir de ma torpeur. Un étrange sursaut psychologique en cet instant solennel, comme celui provoqué par un réveille-matin disgracieux. Mon cerveau me jouerait-il des tours ? Je refais surface. Je me confonds avec mélancolie parmi les autres silhouettes ténébreuses. Apparat cynique que ce volatile de circonstance exhibe lui aussi, mais avec arrogance. Ses croassements rauques sont également dérangeants, acrimonieux et lancinants. Peut-être que l'événement auquel j'assiste influe sur mon état d'esprit. Je dois avouer que le choc émotionnel n'est guère négli-

geable. Assister aux funérailles de son meilleur ami n'est pas chose courante ni, avec évidence, véritablement agréable. Notamment, s'incorporer avec empathie à la procession familiale. S'enivrer des sanglots obsédants d'une sœur, d'un frère, d'une mère. S'indigner de l'absence d'un père parti lui aussi trop jeune, happé par un cancer incurable, mais sollicité par une vie abusive d'alcool. Après tout, qui suis-je pour juger ?

Toc. Toc. Toc.

Encore ? Serait-ce la résonance de mon rythme cardiaque dans ma boîte crânienne, perturbée par cette douloureuse épreuve fraternelle ? Les voies du cerveau sont impénétrables, si je puis me permettre cette figure de style, sans vouloir faire des gorges chaudes de cette oraison funèbre protocolaire, orchestrée par un ministre du culte, toutefois, tout à fait honorable. Un frisson me parcourt l'échine. Je n'ai jamais été un fervent partisan des enterrements, de surcroît d'une personne que j'ai beaucoup fréquentée. Pour cette raison, je me devais d'être présent afin d'honorer sa mémoire. Mes yeux se focalisent instinctivement sur cette femme meurtrie, courbée par l'affliction, au bord du précipice de la souffrance ultime. Cette mère qui s'est vue arracher la chair de sa chair, inacceptable dans ce processus de longévité humaine. On n'enterre pas ses enfants.

Toc. Toc. Toc.

Quoi ? Ce n'est pas possible, quelqu'un se joue de ma crédulité ! Pourtant, c'est difficile à croire. Toutes les personnes présentes sont plongées dans la tristesse la plus profonde. À moins que... Je tourne la tête à droite, à gauche, accédant à cette paranoïa naissante. Mon cœur commence légèrement à s'emballer dans la poitrine. Ses coups violents ne sont guère pour me rassurer. Je tente cependant de maîtriser ma respiration quelque peu saccadée. Nul suspect dans les environs, enfin selon mon hypothétique vision des choses. Serais-je fortement marqué par cette disparition pour en arriver à imaginer des sons inappropriés ? Je ne suis pas fou ! Un employé des pompes funèbres vient se placer à droite du cercueil de mon ami défunt, entre deux pierres tombales. Il tient entre les mains un imposant bouquet de roses blanches. Il s'apprête à les distribuer une par une.

La famille se déplace et s'étire en file indienne afin de présenter un dernier hommage en posant cérémonieusement une fleur à épines sur le chêne luisant. La maman, très accablée, reste accrochée au bras du jeune frère. Sa souffrance est palpable, un véritable supplice. Elle ne peut se détacher de la dernière demeure de son fils. Ses doigts s'y accrochent désespérément. Un pincement d'amertume me serre la mâchoire. Je ressens une profonde peine pour elle. Une légère honte m'envahit à rester ainsi spectateur de cette scène sensiblement insupportable. À mon tour, je m'intègre à la file. L'angoisse de me retrouver face à cette sinistre boîte en bois monopolise mes réactions.

Mon corps devient fiévreux. Ma gorge s'assèche. Mes membres inférieurs opposent une résistance. Chaos total.

Pardonne-moi mon ami.

Pourtant des images me reviennent en mémoire. Nos franches rigolades, nos sorties quelque peu arrosées, nos moqueries envers les autres. Cette complicité qui nous rendait presque jumeaux. Ses évocations joyeuses me tirent un rictus amusé.

Pardonne-moi mon ami.

L'employé en costume noir me tend une rose. Je le remercie d'un sourire. Je patiente, immobile. La personne me précédant s'attarde elle aussi devant le cercueil. Probablement un membre de la famille, je n'ai pas connaissance de tous ceux qui la composent. J'opterai pour un cousin, à la vue de la trentaine qu'il affiche. Mon regard se jette sur le tien, photographié dans un large cadre exhibé grâce à un pupitre de métal. Ces yeux qui me hantent à présent chaque nuit.

Pardonne-moi mon ami.

C'est à mon tour. Je m'avance d'un pas cérémonieux et pose la fleur en signe de respect.

Toc. Toc. Toc.

J'ai de nouveau un sursaut d'effroi. Tous mes muscles se raidissent instantanément. Cette fois-ci plus de doute, je l'ai parfaitement entendu. J'ai même cette impression étrange que les percussions viennent de l'intérieur. Impossible ! Cette pensée est idiote. L'émotion perturbe mes sens. Comment puis-je croire qu'il soit encore en vie ? Il ne peut l'être, c'est impossible. Si tel était le cas, les autres personnes entendraient ces à-coups elles aussi. La folie me gagne. Serait-ce ma punition ?

Une main se pose sur mon épaule. Celle de celui voulant me succéder. Geste courtois, soulignant toutefois ma trop longue prise de temps.

— Il nous manquera à tous, ajoute-t-il avec compassion.

Je pince les lèvres. Je m'écarte et viens prendre place à l'arrière du groupe familial. Je sens de nouveau une main me saisir l'épaule. Lorsque je tourne la tête, je manque de m'évanouir. Mon visage devient blême, aussi blanc qu'un linceul.

— Tu pensais pas me revoir de sitôt, murmure le spectre. Car il s'agit bien d'un fantôme. Celui de mon ami défunt. Je reste pétrifié. Impossible de sortir le moindre son.

— Les amis ne se jettent pas du cinquième étage, même par jalousie.

— Je... balbutié-je.

— À présent, je ne te quitte plus.

Je sombre définitivement dans les abysses de la folie.



IL FAISAIT BEAU CE JOUR-LÀ

Florence Lacquit

Il faisait beau ce jour-là, un beau jour de printemps qui voit renaître la nature autour de soi. Pépiements de mésanges et de pinsons, crocus et muscaris poussant leur nez hors de terre... Pourtant papa pleurait, maman pleurait. Mon frère ne cessait de renifler, la morve lui coulant hors du nez.

Mémé Angèle était partie.

« Partie où ? » ai-je demandé.

« Dans un endroit merveilleux, où rien de mal ne peut lui arriver » avait dit maman.

« Oui, bon, ben, alors pourquoi tous ces pleurs ? ».

Elle allait revenir ma mémé, juste pour me faire ma tartine de confiture préférée ; celle à la fraise – fraise du jardin et sucre de canne – ou encore le cake anglais aux fruits confits. C'était la plus grande cuisinière du monde, ma mémé ! J'avais entendu ma tante Yvette expliquer à une voisine que son cœur avait lâché, mais que, au vu de son âge, c'était prévisible.

« Mais elle n'était pas vieille ma mémé ». Juste quelques rides au coin des yeux... Et puis, elle sentait bon ma mémé... « Soir » de chez « Coty » qu'elle distillait derrière ses oreilles avec parcimonie. J'aimais bien la renifler le soir lors de son dernier bisou. En tous les cas, elle sentait bien meilleur que l'odeur qu'on respirait dans les églises... Pouaf ! Ça piquait fort les yeux ! Et puis je ne comprenais rien à ce que monsieur le curé racontait... S'agenouiller, faire de drôles de signes avec la main, répéter dans une langue bizarre des mots en « am » ou en « um ». Et puis pourquoi tout ça ? Mémé elle allait revenir. Elle était juste partie en voyage...

« Au ciel » avait-dit mon frère, « T'es qu'une andouille, elle est morte ! ». Mais lui, il savait toujours tout mieux que les autres « Crâneur va ! ».

« Elle n'a pas souffert » répétait ma tante à tout un chacun... Il n'aurait plus manqué que cela... Mémé Angèle, tous les gosses du village l'adoraient. Elle avait toujours une surprise dans la grande poche de son tablier en vichy rouge et blanc. On me traîna jusqu'au cimetière... « sa dernière demeure » m'avait-on dit. J'avais du plomb dans mes baskets neuves... J'avais beau avoir vu le beau cercueil de chêne, mais rien à faire... je n'y croyais pas... impossible c'était juste une blague... j'allais retrouver mémé au jardin plantant ses choux et ses carottes.

« Elle est au ciel maintenant » me murmura maman. « Un jour nous la retrouverons ». Ce fut alors que je levai les yeux. J'aperçus un gros nuage qui semblait me narguer. Il avait la forme d'un chignon vapoureux, comme celui

de mémé. Il traversa le ciel poussé par un vent léger, et à la même minute, un merle se mit à pousser des trilles... mémé, elle aimait bien les merles ! Ça c'était un signe ! Alors je me pris à l'imaginer, assise sur un nuage blanc crémeux, accompagnée d'angelots dodus, à qui elle distribuait galettes et madeleines dorées. Je souris malgré moi.

« Qu'est-ce qui se passe, mon grand ? » me demanda maman en essuyant ses larmes.

« J'ai tout compris » lui dis-je.

« Lorsque mémé aura fini de faire la tambouille pour le Bon Dieu, elle reviendra nous voir ».

J'avais cinq ans et demi et je l'attendais encore...



UN PAPA AVEUGLE

René Carabin

Tout est prêt... Tout ? C'est-à-dire les ornements violets, les cierges funéraires, l'eau bénite, l'encensoir et l'encens, les paniers de la collecte, les paniers pour les cartes de condoléances, l'autel, les micros et les appareils pour accompagner les chants ou diffuser la musique. Il faut allumer le chauffage. René, célébrant laïc, revêt une aube blanche.

Il nous reste un peu de temps pour préparer nos cœurs, faire le vide de nos préoccupations, accueillir l'Esprit qui va nous guider pour la célébration des funérailles chrétiennes d'un papa de chez nous. Pourquoi je parle en « Nous » ? Tout simplement parce que nous avons suivi la formation en couple et sommes le plus souvent en couple pour célébrer des funérailles. C'est un engagement auquel nous avons répondu ensemble positivement quand la prépension arrivait. On avait pensé : « C'est bon pour 5 ans et puis on verra ». Mais, en fait, cela remonte à une vingtaine d'années.

Le papa qui va nous quitter ce matin avait 5 enfants, tous adultes et parents à leur tour. Comme avant chaque célébration, nous avons rencontré des enfants du défunt au secrétariat paroissial pour préparer les funérailles. Nous avons appris que ce papa était né aveugle mais cela ne l'avait pas empêché de se former et d'avoir un métier : musicien.

Dès son plus jeune âge, il avait appris à vivre avec son handicap : le braille, la musique. Il travaillait à Bruxelles et prenait régulièrement le train pour se rendre vers la capitale belge. Les enfants parlaient de lui avec respect et une certaine admiration car, débrouillard pour l'époque, et avec le sens des

responsabilités, au point de fonder une famille nombreuse qui avait l'air épau-
nouie et soudée. Un papa aveugle musicien, ce n'était pas exceptionnel car
on sait que les aveugles développent souvent davantage les autres sens que
la vue. Notre défunt avait joué du piano... mais aussi, chose surprenante, de
la trompette dans des groupes de musiciens, des orchestres... La rencontre
avec les enfants se passa très bien ; c'est vraiment une grâce de préparer ainsi
des funérailles. Généralement, René, célébrant quand il n'y a pas de prêtre ni
de diacre, chante aussi volontiers les chants choisis avec la famille. Ou alors,
il prépare le matériel pour des chants enregistrés sur CD ou autre support.
Moi, son épouse, je veille à ce que tout se passe bien avec l'assemblée ; je lis
des introductions ou des lectures si aucun membre de la famille ne veut le
faire ; je chante aussi en priant avec le célébrant et l'assemblée. Parfois, c'est
moi qui prononce la méditation sur la Parole, appelée souvent « homélie ».
La famille avait choisi une musique de trompettes en souvenir du papa musi-
cien ; elle aurait souhaité avoir une musique jouée par le papa mais personne
n'en possédait.

Tout est prêt !

Les cloches sonnent le glas ; la famille arrive. Des hommes de la famille
portent le cercueil jusque devant l'autel. La famille prend place, à gauche et à
droite, entourant la dépouille paternelle. La célébration peut commencer...

Non ! Stop ! Un des fils vient vers nous, tout affairé ; il tient dans les
mains une cassette audio qu'on n'utilise plus aujourd'hui. Il a retrouvé une
cassette où c'est le papa qui joue ; il dit à mon mari qu'elle est prête à écouter,
au bon endroit, pour mettre pendant le défilé d'adieu... Ouf ! Un peu pertur-
bant mais la famille est si heureuse.

Enfin, on peut commencer.

René dit un mot d'accueil adapté à la famille et termine en invitant à
faire ce signe qui nous reconnaît tous comme chrétiens, le signe de la croix.
Tout se passe bien ; la famille est recueillie. Bientôt le défilé d'adieu ou d'au
revoir. Pendant que je l'introduis avec quelques mots pour le déroulement,
René s'occupe de préparer la fameuse cassette. La famille s'avance vers le
cercueil, la musique commence : « Tara tara tara tata... Boum, boum !... »
Mon mari et moi nous sursautons en nous regardant, atterrés, la tête en l'air,
plein d'interrogations dans les yeux... Pas possible ! On s'est trompé de côté
ou bien ? Nous étions comme deux lapins, oreilles dressées devant un bruit
insolite ! La famille ne montre aucun étonnement, plutôt une joie mêlée à
une profonde émotion... On ne sait plus que faire pour bien faire car c'est
une fanfare qui joue avec force et gaieté pendant le défilé... On se croirait da-
vantage à un cortège de carnaval qu'à des funérailles ! En donnant la cassette
en dernière minute, le fils n'avait pas précisé que c'était le papa qui jouait la

trompette dans cette fanfare ! Et les enfants étaient allés le voir et l'écouter plus d'une fois. La famille était ravie, émue, reconnaissante. Un des enfants avait retrouvé une vieille cassette oubliée mais qui avait tant de souvenirs et de valeurs pour tous ses membres ! C'est après que nous avons pu en rire franchement ; en imaginant notre tête quand les premiers « boum-boum » ont retenti dans l'église !



ALLER-RETOUR

Amel Brahma

L'annonce est faite. Je ne sais plus qui est le premier à m'avoir contactée : l'un de ses fils, sa fille ou mon père. Mais je me souviens de ma première préoccupation : l'impératif d'organiser le voyage pour participer aux funérailles. Les préparatifs accaparent alors toutes mes pensées et anesthésient la douleur. Dès l'arrivée à l'aéroport de Lyon Saint-Exupéry, je marche vite. Je n'ai pas le temps de contempler le nouvel espace voyageur, ni de constater que l'espace Relay s'est agrandi. Des questions d'ordre pratique se pressent dans mon esprit, notamment concernant les démarches administratives à effectuer et la répartition des tâches dans la famille. Il faut dire que c'est la première fois que nous perdons un proche. Bien entendu, d'autres membres de la famille sont partis. Mais les liens avec eux étaient plutôt ténus. Alors que là, c'est ma tante qui est partie. Celle qui m'a élevée en mère adjointe. Pas vraiment comme une seconde mère mais plutôt comme une mère qui a secondé ma mère. Les deux sœurs ont tant aimé partager ces années de bonheur entourées des cris de joie de notre fratrie composée de quatre enfants.

Le nombre 47 qui passe soudain m'empêche de sombrer davantage dans la nostalgie. C'est le bus qui dépose les passagers au tram qui va en ville, une fois par heure. Pas question de le rater : les heures sont comptées ce week-end. Je presse le pas et parviens à trouver une place dans un bus bondé. Le chauffeur s'avère être sympathique et séduisant. Mais là non plus, je n'ai pas le temps pour ça.

Comme prévu, toute la famille est affectée et affairée. Mais aussi surprise. « Tu n'aurais pas dû venir, cela va te coûter trop cher ce voyage. » Si, justement. Je voulais venir, j'en avais besoin. J'avais besoin de partager ma douleur avec ceux qui ont connu Tatie Sissi. En général, quand on partage quelque chose avec d'autres, on en a moins. Ça doit bien marcher avec la tristesse et la peine, non ? S'ensuivent les coups de téléphone pour organiser

un repas, pour trouver un funérarium. Le lieu est trouvé et nous nous retrouvons devant la façade Nord de l'hôpital universitaire. Je retrouve des connaissances perdues de vue depuis longtemps mais apparemment toujours présentes dans la vie de ma tante. Les embrassades sont longues et chaleureuses. Un employé ouvre la porte et un groupe de femmes pénètre en premier dans la pièce pour se rassembler autour du cercueil. Je les rejoins avec ma mère. Une sensation étrange de bien-être m'envahit. Est-ce le plaisir de revoir Tatïe Sissi une dernière fois ? Ou sa bonne humeur communicative qui ne s'est pas éteinte ? Aucune idée. Toujours est-il que je me sens mal à l'aise de ne pas éprouver une tristesse de circonstance et je me demande que dire et que faire. Ma mère s'approche pour lui parler à voix basse. Je me place derrière elle pour poser mes mains sur ses épaules et la soutenir physiquement mais aussi psychologiquement. J'avance ensuite pour poser ma main sur la planche et jeter un coup d'œil timide à l'intérieur de la bière pour voir ma tante une dernière fois. Comme elle semble petite, comme elle semble sereine. Le responsable du culte prononce un discours religieux profond et touchant. Il parvient à reconforter l'assemblée et même à faire sourire les nombreux proches réunis. On se dirige ensuite autour d'une table de chêne garnie de différentes petites entrées improvisées par les amies et les voisines de Tatïe Sissi. Personne n'a vraiment d'appétit pour faire honneur aux spécialités du monde entier qui se côtoient dans ce buffet coloré et savoureux mais on se rejoint volontiers pour bénéficier de la chaleur humaine que ce moment nous procure. Je prends un verre d'eau pétillante pour que les bulles réveillent mon organisme fatigué par les nuits très courtes et le voyage trop long. Ma sœur m'attend dehors car elle n'est pas prête à assumer le masque mortuaire de Tatïe Sissi. Elle me dépose à l'aéroport et je m'envole en repensant à ma tante qui craignait les avions. Je repense à elle au petit-déjeuner devant la cafetière qu'elle m'avait offerte. Et ainsi de suite, café après café, jusqu'au séjour en France qui suit. A mon arrivée ce jour-là, le frigo de mes hôtes est vide et je me retrouve à devoir faire des courses tard le soir. Le seul magasin ouvert est un Intermarché, l'enseigne préférée de ma tante. Nous aimions y traîner des heures pour bavarder et rencontrer des voisines. Et c'est là que l'anesthésie a cessé de faire effet. L'onde de douleur a parcouru tout mon corps comme une décharge électrique rapide et paralysante. Les larmes ont forcé une sorte de barrage invisible dont je n'avais pas eu conscience jusqu'à présent, avant d'inonder mes joues, comme ça, un lundi soir, au milieu du rayon fruits et légumes d'un Intermarché lyonnais.

CHAPITRE IV





DÈCES DE KAYEMBA MUTANDA PIERRE (PÈRE, ONCLE, GRAND-PÈRE SELON LES CAS)

Pasteur Gilbert MUKANDILA DIKEBELA

1. Biographie de KAYEMBA MUTANDA Pierre

Né en 1906, KAYEMBA MUTANDA Pierre était marié à MUSHIYA SOMBAMANYA Anastasia avec qui il eut 10 enfants dont 7 garçons et 3 filles. A ce jour, 7 membres de cette fratrie sont vivants alors que 3 sont déjà décédés. Chrétien catholique, KAYEMBA MUTANDA Pierre fréquentait la paroisse saint Paul CIMUNA. Au niveau professionnel, il a évolué au sein de la Minière de BAKWANGA (MIBA) comme agent.

KAYEMBA MUTANDA Pierre est décédé un certain dimanche 09/01/2011.

2. Deuil

La période de deuil a duré quelques semaines, comme d'usage dans la famille. La famille, les proches et amis passaient aux domiciles familiaux (A MBUJI MAYI, à Kinshasa ainsi qu'en Belgique) pour se recueillir, partager les témoignages de l'illustre disparu et surtout consoler ses plus proches. Les femmes assises sur des nattes alors que les jeunes et les vieux hommes assis aux abords de « LUPANGU », parcelle familiale, passaient jours et nuits en commémorant la mémoire de KAYEMBA MUTANDA Pierre.

3. Les circonstances de mort de KAYEMBA MUTANDA Pierre

Le matin du jour de son décès, KAYEMBA MUTANDA Pierre a manifesté l'envie de prendre quelque chose de chaud, il a demandé à son épouse de lui préparer du thé. Pendant que son épouse apprêtait le thé, en sortant de la chambre pour le lui servir, elle a trouvé que l'inévitable était déjà arrivé : son époux avait rendu l'âme !

Son épouse pleura douloureusement seule et apprêta le corps de son époux en attendant l'arrivée des autres membres de la famille.

En effet, à la veille de sa mort, KAYEMBA MUTANDA Pierre avait appelé l'une de ses petites filles nommée LEMBA ANNA MBAYA à qui il dit : « Regarde dans la maison, il y a de l'argent à partager avec tous mes petits-fils et mes petites filles qui sont à l'extérieur ».

Ses petits-enfants avaient l'habitude de passer chaque jour pour saluer

les grands parents cependant, ce jour-là, à leur retour de l'église, la grand-mère qui les empêchait d'entrer dans la maison pour saluer le grand-père, leur a dit « allez appeler le prêtre qu'il vienne prier pour votre grand-père, il est tombé, il a mal et il n'arrive même pas à parler ». Son fils cadet arrivant chez lui, refusa de manger et décida d'abord de rendre visite à son père. Arrivé à la résidence de son père, il y trouva son père décédé depuis quelques heures. Sa mère lui dit « ne pleure pas avant que les autres arrivent », malgré cela il pleura amèrement et bruyamment ce qui alerta les passants qui commençaient à s'inquiéter et demander des nouvelles. En attendant que la famille entière soit au courant, ils répondaient aux voisins que « le grand-père va bien ».

Les deux filles de KAYEMBA MUTANDA Pierre qui résidaient aussi dans la même ville (Mbujimayi) arrivèrent et se mirent à pleurer. Il fut demandé d'observer un moment de silence vu que l'illustre disparu était chef de son clan. L'annonce à la grande famille n'arriva qu'après un jour, soit le temps nécessaire pour que ses enfants qui résident à Kinshasa, Bukavu, Belgique soient informés et débutent tous le deuil.

4. Les funérailles

Étant donné qu'il avait été agent à la Minière des BAKWANGA (MIBA), la société avait acheté un cercueil et assuré le moyen de transport. Les enfants arrivèrent de Kinshasa pour assister aux funérailles ; ils représentaient aussi ceux vivant à l'extérieur du pays. Un de ses petits-fils était touché par le fait que les oncles et les tantes paternels aient organisé les funérailles du grand-père avec honneur.

5. L'homélie du prêtre

Lors des obsèques, le prêtre remercia l'assemblée qui s'était réunie pour dire que TATU Pierre KAYEMBA MUTANDA avait élevé ses enfants sur le plan spirituel, intellectuel et traditionnel.

Au moment de conduire le corps au cimetière, une souffrance intense fut perceptible dans l'assemblée. Les membres de la famille évoquaient la serviabilité, la manière de vivre avec les autres et toutes les qualités de KAYEMBA MUTANDA Pierre.

Les enfants ont souhaité offrir à leur père un cercueil.

6. Le partage de bien

Ses petits-enfants ont vendu le premier cercueil offert par la MIBA et ont partagé les biens de leur grand-père. Le deuil a continué pendant quarante

jours. Les belles familles furent accueillies avec les xylophones et folklore luba (MADIMBA). C'est ainsi que se déroula le moment du deuil de père et grand-père Pierre KAYEMBA MUTANDA.



LA ROUTE EST SINUEUSE

Marc Breton

J'ai voyagé une partie de la nuit. La route est étroite et sinueuse. Mon Audi fonctionne en sous régime. A Paris, j'ai tout laissé quand le téléphone a sonné pour m'annoncer que grand-père est parti. Pourquoi ne suis-je jamais retourné à sa ferme ces derniers temps ? Je l'aimais tant. J'ai toujours repoussé. Un boulot à finir, une réunion essentielle. Dans moins d'une heure, je suis là-haut. A partir de maintenant la route monte jusqu'au bout. Je coupe la clim, je descends ma vitre, l'odeur de mon pays m'envahit. Une odeur éphémère que j'aurai perdue demain mais qui est bien présente chaque fois que j'arrive. Grand-père m'expliquait qu'elle émanait du mélange de la terre chaude et de la sueur des anciens qui ont modelé ce paysage. Et si c'était la dernière fois que je la ressentais ? Quand j'aurai vendu la ferme, je n'aurai plus de point de chute dans cette région.

J'emprunte la minuscule route qui se hisse à flanc de montagne. Ma voiture est beaucoup trop imposante, trop blanche, trop propre, je fais tache. Encore des lacets, la route s'agrippe et persévère. Et soudain un virage qui n'appelle pas le suivant. Une ligne droite presque irréaliste. J'arrive aux premières maisons. Je me gare près d'une antique 4L blanc sale. Quand j'attaque la pente raide qui mène aux maisons les plus hautes ; on vient à ma rencontre. Je reconnais la vieille Lucie. Grand-père la nommait « sa copine ». Elle m'embrasse et me prenant les deux mains, elle soupire : « Il t'aimait tant, il était si heureux quand tu étais là ». On monte à pas lents, je ne sais pas si je suis pressé de le voir. « Avec ton travail, tu ne pouvais pas venir plus souvent ». ajoute-t-elle en hochant la tête. Je retiens une larme ; je ne peux pas lui dire que je ne veux pas de cette excuse. C'est trop facile, je suis impardonnable. Elle pousse la porte, on entre dans la cuisine. La chaise de grand-père est à sa place près de la cheminée éteinte. Elle attrape maintenant la porte de la chambre et s'efface. Il est sur le lit, étendu sur un drap brodé. Je le connais ce drap, il me l'avait montré au plus bas de l'armoire. Il me disait : « il a servi pour ta grand-mère et il servira pour moi quand le Seigneur m'appellera ; tu y veilleras ». La pièce est humide. Je frissonne. Je n'aime pas l'image en-

dimanchée que je vois de mon grand-père. Sa chemise bleue à fines rayures devait être mise de côté depuis un moment. Il porte un pantalon noir, neuf, trop beau pour lui.

Je remarque le vase vide sur la cheminée. Grand-père aurait préféré laisser les fleurs dans la nature mais grand-mère voulait que sa demeure soit fleurie, alors il lui faisait plaisir et ce vase était toujours garni. Lucie s'approche pour me confier qu'il a lutté contre la maladie de toutes ses forces, mais il savait qu'un beau matin, comme la petite chèvre de Monsieur Seguin, il serait mangé. Il plaisantait sur sa maladie. « Le fricandeu ne passe plus, pourtant je l'accompagne d'un bon canon ».

Des voisins apportent quelques fleurs en pots. J'ai une énorme gerbe de roses dans mon coffre. Je ne peux pas aller la chercher, elle va dénoter. Je sors et je me dirige vers le ruisseau. Agrippées à la base des gros blocs de granite je devrais trouver des touffes d'œillets sauvages. On ne peut pas imaginer plante plus ordinaire, une tige, une fleur de quatre pétales rose vif et presque pas d'odeur. Je vais pouvoir les insérer dans ses mains jointes. Il comprendra que c'est pour apporter à mamie.

La maison se peuple petit à petit. Le pasteur vient vers moi. Il raconte grand-père, les étapes d'une vie de labeur, la fidélité à la parole donnée, la dignité dans la lutte finale. Je l'ai abandonné quand il avait le plus besoin de moi. Le pasteur a terminé, il fait un pas en arrière et me fixe de son regard amical. Sans doute, dans mon dos tous me regardent. Je suis obligé d'y aller. Je n'ai pas vraiment prévu. Je vais dire merci. Je vais dire qu'il m'a appris le soin, la précaution, l'économie, la persévérance sans jamais me les rendre pesants. Je prends la parole :

- J'ai juste envie de le laisser parler, j'ai des quantités de phrases qui s'entrechoquent dans ma mémoire. « Tu n'auras que le sou que tu économiseras ». « Tu te laves bien les mains, mais sans gaspiller l'eau ». « Tu ranges tout ce que tu as sorti, dès que tu as fini ». « On ne reporte pas à demain, demain est un coquin on ne peut pas lui faire confiance ». D'ailleurs, cela me revient, il ne disait pas « ranger les outils » mais « soigner les outils » car on les nettoyait pour qu'ils durent plus longtemps. Grand-père aimait me dire avec un regard malicieux : « On a bien travaillé aujourd'hui, j'espère que tu passes de bonnes vacances ». Il aimait aussi me dire « Nous, dans les Cévennes, on est pénibles, c'est-à-dire travailleurs, mais on n'aime pas peiner ». Il sera toujours derrière moi pour me souffler : « Un fagot bien lié, est à moitié porté ». ou « On ne peut pas changer la direction du vent, mais en ajustant les voiles on va arriver au but ». J'espère qu'aujourd'hui, je m'y prends bien quand je travaille.

Je retourne m'asseoir. Je crois que mon discours improvisé m'a fait du

bien. Tant pis, s'il fut parfois maladroit. On quitte la maison. On contourne les trois traversiers consacrés au jardinage. Celui du bas « brille » comme il aurait dit, la salade est belle, les pommes de terre sont en fleurs. Jusqu'au bout du bout, il aura travaillé. Le cyprès émerge, le dernier refuge de tous mes ancêtres depuis l'époque du désert. Le pasteur prononce une dernière prière. Je me demande si c'est à mon intention qu'il cite le refrain de La Cévenole : « Esprit, qui les fit vivre, anime leurs enfants, pour qu'il sache les suivre ». Je passe le dernier. Je me baisse pour prendre une poignée de terre, mais quand elle frappe le cercueil, elle résonne anormalement fort. Elle me réveille. Si je vends la ferme ; je vais vendre grand-père. Mais ça, c'est impossible.



CHRISTINE SE RACONTE

Jacques Gilson

« La mort est à côté de la vie quotidienne comme une bougie à côté d'une meule de paille. Cette proximité terrible fait la vie merveilleuse ».

Christian Bobin

85

Le 11 novembre, je dépose les armes. Une des dernières toiles que j'ai peinte est posée au bout du lit. Jacques, mon mari, me rappelle des phases de notre vie, je sens l'énergie de chacun qui me touche, mais ma respiration s'arrête, je m'en vais là où il n'y a qu'amour... et je souris.

Avant le départ pour les pompes funèbres, prières et partage de ressentis personnels puis, vu la configuration de la maison, bonheur, dernier tour dans le jardin, là où j'ai taillé, entretenu, cueilli, récolté. Là où j'ai vraiment réappris à marcher en 2017.

Comme nous l'avions choisi, les visites ont lieu à la maison, dans notre cadre de vie. Un sentier lumineux guide les personnes jusqu'à l'entrée. Les visiteurs découvrent les toiles, les céramiques, le cercueil entouré de symboles d'Algérie et du Mali où nous avons vécu cinq ans, ainsi que de ma vie d'institutrice. Au pied, le seul bouquet, des fleurs de jardin. L'accueil est chaleureux, c'est un moment de rencontre, d'intimité, les personnes se sentent à l'aise, malgré la peine. Comment font-ils pour être si accueillants ? Je les entends dire que ma mort sereine, paisible, les a réconfortés, qu'il y a du Ninou (mon surnom depuis que je suis grand-mère) en eux !

Nous voici à l'église St Christophe à Hannut, ce samedi 19 novembre. Je

connais bien ce lieu, j'y suis venue souvent pour prier, animer, chanter. C'est la première fois que j'y entre à l'horizontale, bien calée dans ce cercueil en chêne brut. Moi qui ai porté mes quatre enfants avec amour, les voilà qui à leur tour me portent, avec gravité mais dans un geste d'amour à l'unisson, Vincent et Xavier devant, Anne-Catherine et Wivine à l'arrière. Je suis émue, traversant l'allée centrale, d'entendre Dunia Bliss, un clin d'œil à l'Afrique et aux tambours de la paix¹, ils ont pensé à tout ! L'assistance s'est levée, les yeux sont humides, l'émotion est palpable.

Jacques suit, tenant Arthur, le dernier de nos petits enfants par la main. Qui soutient qui ? Les beaux-enfants, petits-enfants, frère, beau-frère, belle-sœur, nièces, neveux, filleul, cousines et cousins, tous portent un luminaire. Certains seront accrochés à un « arbre de vie », les autres illumineront la cérémonie. Quatre toiles illustrent mon cheminement artistique.

Jacques prend le micro, posément il rappelle succinctement qui je suis. Le ton est donné : espérance et remerciements sont le fil rouge. Anne Catherine, témoigne de façon plus détaillée qui est l'épouse, leur maman, la Ninou, l'institutrice, l'artiste, l'aventurière... Jean, un ancien moniteur, allume un cierge à l'effigie de Mareuil, (les fraternités de Champagne où nous nous sommes rencontrés). Cette bougie attendait depuis si longtemps dans un tiroir, histoire de rallumer les souvenir de l'abbé Michaux qui a accueilli des centaines de monitrices et moniteurs ! La chorale La Clé de Chants chante avec maestria malgré la peine ressentie : elle est renforcée par des ami(e)s des Ménétriers, de P-A'ss chorale, quatre musiciens soutiennent le chœur.

Patrick² et François Xavier³, dirigent la célébration que j'ai préparée avec Jacques. Ils ont accepté tout ce que nous avons envisagé car, me connaissant intimement, ils ont apprécié l'ensemble des textes, des interventions et extraits musicaux qui font sens. Wivine lit un passage de Christiane Singer qui évoque parfaitement ce que j'ai vécu et ce à quoi j'adhère. Les noces de Cana sont commentées en établissant un parallélisme avec la vie d'un couple.

Les mercis me fendent le cœur, que ce soit Arthur, Wivine, Denis, Vincent (beau fils, fils) puis Rashmy (ancienne élève, 1er prix international poésie enfance) Patrick, organisateur des camps sportifs du collège Sainte Croix à Muno où nous avons assuré l'intendance plusieurs années, Céline, présidente de l'ASBL Moxhe au Fil de l'Eau, Pol Wiliquet, le kiné qui a soigné tant mon corps meurtri que mon âme, l'atelier de peinture de Gloria où j'ai été portée par les collègues, Anick, directrice de l'école de Hannut, Luc Arama, directeur de l'école de la Tolérance au Mali, de nombreux anciens élèves maliens... que de souvenirs !

1 Tambours de la paix : Dans plus de 20 pays, le 21 mars, les élèves battent tambour et demandent la paix. Moussia et Arthur Haulot, en sont les initiateurs. Maison internationale poésie enfance, Bruxelles.

2 Patrick Bonte, père Croisier, vicaire épiscopal

3 François Xavier Jacques, ancien doyen de Hannut, ancien Curé à Ségué, au Mali

Les intentions, lues par Dimitri, Nathalie et Xavier (beau fils, belle fille), rappellent la chance que nous avons eue de rencontrer tant de personnes solaires à l'hôpital ou à domicile pour les visites et les soins prodigués, elles remercient aussi les enseignants, véritables repères, et plus globalement tous ces anonymes qui sans relâche, travaillent à rendre le monde plus humain.

Petite surprise proposée par Patrick, mes petits-enfants improvisent un roulement de djembés !

La communion est distribuée dans des patènes façonnées par moi, uniquement par des femmes, Annick, Françoise, Marie-Louise, Rita et Solange : chacune d'elles représente un symbole, une relation privilégiée avec moi.

Amandine (petite fille) m'avait promis d'intervenir en jouant quelques pièces au piano : Charles, son frère, lui fait passer de l'énergie alors qu'elle interprète « Read about it » et « When I was your man » pendant que l'assemblée partage le repas eucharistique. La messe d'à Dieu se poursuit animée par la chorale, les musiciens et c'est sous la symphonie Pastorale, la Sonate au Clair De Lune et la symphonie du Nouveau Monde que le dernier hommage est rendu. De loin, je vois que la réception à Avin se déroule dans l'empathie et qu'un esprit fraternel rayonne.

Sept jours plus tard, sous un beau soleil de fin d'automne, la famille proche est là, autour d'un platane remarquable, à épandre mes cendres sur les racines qui affleurent, le cycle de la vie continue sa ronde.



MA CHÈRE MARRAINE

Véronique Méant

Ma chère MARRAINE,

Quand je vois le cerge de mon baptême, c'est à toi que je pense.

Et me revient en mémoire ce jour de la Pentecôte 1998.

Ce jour-là, nous étions allés te voir, Papa et moi. J'entends encore l'infirmière me dire : « Ne vous tracassez pas si elle demande à manger, elle n'a rien mangé à midi. »

Je sentais que quelque chose se passait, que tu allais mal, que tu allais nous quitter, mais, je ne voulais pas y croire. Et, pourtant, quand je suis entrée dans ta chambre, ce jour-là, tu ne m'as pas regardée. Tu ne nous as pas regardés, ni Papa, ni moi. Ton regard était fuyant, comme si tu me disais déjà au revoir. Comme si tu étais ailleurs. Tu as d'ailleurs appelé Papa « Gaston ». Plusieurs fois. Alors que tu savais très bien que son prénom était Gabriel.

Quelques jours plus tard, l'infirmière nous a appelés. Tu allais mal. Papa était en voyage d'affaires pour son boulot, mais, il a pu revenir pour te dire adieu.

Tu nous as quittés le 13 juin 1998. Quel malheur ce fut pour moi !

Mais pour toi, je savais que c'était le début de quelque chose : tu allais enfin retrouver ton cher mari Gaston, mon bon-papa. Lui qui t'avait tant manqué depuis 1980.

Et, lors de tes funérailles, mon regard s'est soudain porté sur le cierge pascal, allumé pour toi. Et, à ce moment-là, j'ai revu le cierge de mon baptême, cette lumière que tu portais fièrement, que tu me donnais de tout ton cœur, avec joie, avec bonheur à chacune de nos rencontres.

Puis, mon regard s'est porté sur le cercueil.

A ce moment, un chant m'interpelle, « Trouver dans ma vie Ta présence », ta présence, ta présence que je ressentirais tous les jours. Et pourtant, ta présence n'a pas été toujours facile à exprimer. Ma grand-maman, mon autre grand-maman, qui pourtant tenait à moi comme à la prune de ses yeux, m'avait dit de ne pas parler de ton décès à Papa. Ça allait le rendre malheureux et triste ! J'ai donc enfoui au fond de moi cette tristesse qui m'habitait.

Et, pourtant, pour moi, tu n'étais pas morte, tu avais juste décidé de quitter cette vie, d'aller vers d'autres choses, de retrouver comme je l'ai déjà dit ton cher Gaston.

Tu m'en parlais si souvent : il était ton mari, ton confident, le père de tes enfants et aussi notre grand-père, le grand-père de mes cousines, mais aussi mon grand-père. Mon grand-père que, par bonheur, tu m'as fait connaître. Par bonheur, tu m'as fait apprécier, même si je ne l'ai même pas connu un an ! Et je me souviendrai toujours de ta photo de mariage à laquelle tu ne manquais pas de mettre des fleurs.

Cette photo, elle est maintenant sur mon bureau et, même si, aujourd'hui, je ne peux plus la voir, je sais qu'elle est là. Je vous chéris tous les deux, Bon Papa que je n'ai pas beaucoup connu, mais, toi, j'ai eu la chance de te connaître, toi, ma marraine, toi, ma confidente.

Je n'ai pas pu participer à tout ce qui a précédé tes funérailles, parce que, toujours pensant nous protéger, ma sœur et moi, mon autre grand-maman disait que nous étions trop jeunes (19 et 13 ans !), que c'était trop jeune pour vivre ces moments qui précèdent les funérailles. Mais, pour moi, ce fut et ça l'est toujours, un vide ! Je me suis sentie abandonnée. Personne ne m'a accompagnée lors de ton décès. Je me suis sentie perdue. Et, je ne pouvais même pas parler de ton décès, cela ferait de la peine à Papa.

A la fin de la messe, alors que mon regard était à nouveau tourné vers la Lumière, ce fut le moment tant attendu où j'ai pu lire un petit texte que nous

prenions plaisir à lire ensemble.

Et maintenant, quand je pense à toi, ce n'est pas le cercueil que je vois. C'est toi, bien vivante, dans nos moments de complicité. Pour moi, tu n'es pas morte. Tu es toujours là, à mes côtés, présente dans mon quotidien.



VERS LA MER, AU LOIN

Stéphanie Pineau

Elle est près de la porte. Elle a suivi les autres, mais n'a pas décidé vraiment, si elle voulait entrer ou rester à l'extérieur de la chambre funéraire. La pièce est si exigüe que le cercueil semble l'emplir complètement. Elle ne le voit pourtant pas ou plutôt ne le regarde. Elle est en elle-même, comme dans un souvenir, son corps replié sur son cœur. Elle n'a plus soixante-dix ans. Elle a quarante ans. Elle a vingt ans. Elle est une toute petite fille. Elle regarde son frère marcher devant elle. Elle lui donne la main. Elle est en sécurité.

Le maître de cérémonie, drôle de zigue au costume sombre, tente, en vain, de décrire ta vie. Elle est sourde à son hommage fade. On voit bien que la douleur l'étouffe. Elle est en apnée. Elle ne cherche le secours de personne, car personne ne peut l'aider. C'est ainsi quand on reste le dernier de ceux avec lesquels on a partagé son enfance. Son regard est une énigme, qu'on ne veut surtout pas résoudre, trop effrayé par la nature de la souffrance qu'elle tait. Tout en elle combat, hésite entre malaise et fuite. Quand ses jambes semblent être sur le point de rompre, elle traverse, alors, la pièce d'un bond en direction du cercueil. Elle l'empoigne à pleines mains, le caresse, le frappe, puis sans une larme, ma mère s'enfuit, vide, épuisée, hagarde, morte un peu aussi.

Les premières notes de « Petite fleur » résonnent et couvrent, à peine, les sanglots pourtant silencieux de la petite assemblée, que le croque-mort invite au recueillement. Personne ne paraît en vouloir de cette trêve. Au contraire, on tremble, on s'agite.

Tu la voulais modeste, en tout petit comité, mais elle ne te ressemble pas cette cérémonie. Je ferme les yeux. Mes paupières ne parviennent pas à contenir les larmes qui les emplissent. Tu m'attrapes, une main sur chacune de mes épaules, comme tu aimais le faire, tu les serres avec cet amour brusque, à toi, et tu me dis : « Hé Girelle, t'en fais pas. Tonton, il s'en fout des salamalecs, tu sais bien. Va boire un pastaga pour moi ».

On se retrouve tous dans l'appartement de ton pote Richard, sur le port. Sur le balcon, prisonnier de son corps malade et d'une tristesse pe-

sante, il descend tout seul une bouteille de gin. On lève un verre pour toi. On a, à peine, le cran d'échanger des anecdotes. J'ai envie de crier que tu me manques, à en crever, mais je souris en regardant la petite découvrir son mange disque, mes larmes en boule au fond de la gorge.

On doit tous être rentrés à 20h, soumis au couvre-feu, comme la dernière fois où on est venu te voir. On se dit, tous, qu'on aimerait bien rester ensemble, se réchauffer le cœur autour d'un vrai repas, mais en réalité je suis vidée et je suis, pour une fois, reconnaissante à cette fichue épidémie.

Martine va chercher tes cendres demain matin, à la première heure et on a rendez-vous, ensuite, pour les disperser. Tu as demandé à rester pour toujours à la Mauresque, accroché à la falaise, glissant doucement vers la mer au loin. On est peu nombreux, tes potes de toujours et pour toujours. Nous, ta famille dans sa plus simple expression et moi. J'ai l'impression que tu vas surgir de la cuisine, deux verres à la main. J'entends presque ta voix. Les discussions sur la terrasse. Les verres de trop. Les larmes et les rires, les larmes de rire.

On prend le chemin qui mène à l'anse. Tu m'as appris que la vie n'est que rebondissements, qu'il y a toujours une issue, un bonheur qui vient, une autre vie, qu'il suffit d'y croire, de se battre, d'aimer suffisamment et la vie et les gens. L'urne dans les bras, Martine ouvre la marche. Elle demande si quelqu'un veut aussi répandre tes cendres. Personne. On regarde ce qui reste de toi s'envoler sur les flancs rocheux, dans le vent chargé d'embruns, au goût d'iode que tu aimais tant. On reste là, plantés un peu gauchement. On ne sait pas trop quoi faire, ni quoi dire. Martine nous demande, alors, qui veut, avec elle, lancer le cri qui libère. Je suis la seule à l'accompagner. On s'approche du bord. Je regarde au loin comme pour croiser ton regard. On crie toutes les deux fort et longtemps. On crie pour que tu nous entendes, on crie pour être ensemble. On crie parce que ça fait du bien. Je regarde la mer et la terre abrupte, qui la découpe. Je me dis que tu es là où tu voulais être. Je me dis que tu es dans la mort comme tu as vécu. Libre.



AU REVOIR CHER DANIEL

Marie-Luce Chainaye

Le jour de l'enterrement de Daniel, le fils aîné de Marc, je suis remplie d'anxiété, le climat familial n'est pas au beau fixe, j'ai peur que son cadet Alain se mette en colère et perturbe la cérémonie.

La célébration a été préparée avec son épouse, les enfants Stéphane, 10 ans, et Aurélie, 4 ans. Nous sommes en novembre et il a neigé pour la première fois. Je ressens le froid mais aussi la clarté du soleil et le ciel bleu, peut-être un clin d'œil d'une ouverture vers un possible pour Marc, peut-être un pas sera fait vers une réconciliation ? Quand nous entrons dans l'église à la suite du cercueil derrière les enfants accrochés à leur maman, pas un bruit. Alain est déjà là avec sa famille et occupe le début de la rangée de droite, nous accompagnons les enfants et Christiane qui se dirigent vers la gauche de l'allée centrale. Dès que l'accueil est terminé, Marc évoque les souvenirs d'enfance et d'adulte de son fils. Son émotion est palpable cependant, il arrive au bout de son histoire. Ensuite c'est Christiane, son épouse, qui, avec beaucoup de maîtrise, raconte leurs années passées.

Moment intense lorsque les enfants allument les bougies et les posent sur le cercueil, que se passe-t-il dans leurs têtes, un matin ils ont dit au revoir à leur papa et cinq jours plus tard, c'est un cercueil qui ne pourra être ouvert que revient au funérarium ? J'en ai le cœur serré et les larmes aux yeux.

La célébration s'écoule doucement, je ne me souviens plus des textes choisis ni de l'homélie, ce dont je me souviens à la fin de la messe, c'est de l'hommage donné par la maman catéchiste de la paroisse car elle se souvient que Daniel est le premier papa qui vient aux répétitions des chants de la célébration des premières communions, une innovation pour la paroisse.

Le cortège reprend, le cimetière n'est pas loin, en silence toujours le cœur serré, je serre la main de Marc, il fait toujours froid, le soleil est toujours là et le ciel bleu aussi, sur le fronton de la tombe deux colombes qui s'embrassent, choix de Stéphane et de Aurélie. Je suis remplie d'émotion et d'espérance, deuxième clin d'œil à Alain je crois ? Il ne peut pas être indifférent, il a dû voir les deux colombes qui sont bien visibles depuis l'entrée du cimetière.

Beaucoup de personnes sont venues : ses amis, ses collègues de travail et aussi tant de personnes pour rendre hommage à Daniel et aussi pour encourager, entourer Christiane de leur affection, cela me fait chaud au cœur.

Nous restons en famille quelques minutes en silence devant la tombe, pas de manifestation chaleureuse d'Alain, il reste calme. Nous partons avec les enfants vers la salle de réception, la neige, le froid, et le ciel bleu sont toujours là.

Au revoir Cher Daniel.



LA LETTRE

M. C.

Cette histoire s'est déroulée lors des funérailles de la grand-mère de mon conjoint. Toute la famille s'était réunie au crématorium autour du cercueil, pour lui dire au revoir : ses enfants, ses petits-enfants... Seule une personne manquait : la sœur de mon conjoint, qui n'avait pas pu se libérer ce jour-là. Souhaitant tout de même adresser quelques derniers mots à sa grand-mère, elle avait transmis au reste de la famille une feuille de papier sur laquelle elle avait écrit une lettre, destinée à être lue devant le cercueil. Sa mère, la fille de la défunte, a donc ouvert la feuille de papier, et s'est préparée à lire la lettre. Cependant, l'émotion s'est révélée être trop forte, et elle n'a pas pu lire au-delà des deux premiers mots. La lettre est donc passée à mon conjoint qui a, à son tour, commencé à lire : « Chère grand-mère... », puis s'est arrêté. Le reste de l'assemblée, compatissante, lui a alors demandé s'il était lui aussi pris par l'émotion. Réprimant un fou rire, il a alors dû avouer qu'il ne parvenait pas à déchiffrer l'écriture de sa sœur, et était donc lui aussi, pour des raisons tout à fait différentes, dans l'incapacité de lire la lettre.

La feuille de papier est alors passée de main en main, trois ou quatre fois, et chaque membre de la famille a dû se résoudre : la lettre était digne d'une ordonnance de médecin, et personne n'était capable de lire ce qui aurait dû être une lettre d'adieu sans doute émouvante à destination de la grand-mère. À chaque nouvelle personne qui abandonnait la tâche, l'humeur autour du cercueil devenait un peu moins grave, et un peu plus hilare, ramenant un peu de légèreté au moment.

Enfin, une cousine, proche de la sœur, a été capable de lire la lettre, probablement car elle avait une idée de ce que celle-ci contenait. Retrouvant son sérieux, la famille entière s'est alors mise d'accord pour ne jamais révéler à l'auteur de la lettre à quel point la lire avait été une tâche redoutable. À ce jour, elle demeure persuadée que son hommage s'est déroulé dans la solennité la plus parfaite.



MAUVAISE NOUVELLE

Caroline Grellet-Migaire

Je viens d'apprendre son décès. Complètement par le plus grand des hasards. Ma carte de vœux de bonne année envoyée ne recevait pas de réponse malgré les jours qui passaient. Cela ne lui ressemblait pas du tout, c'était réellement étrange de sa part et cela se produisait pour la première fois. Les personnes de cette génération n'agissent jamais comme cela sauf si....

En vérité, il ne risquait pas de répondre car à l'heure où je lui écrivais en lui souhaitant une bonne santé à l'aube de cette nouvelle année, il était déjà parti au paradis. Comment l'ai-je su ? Indirectement par ma lettre au dos de laquelle j'avais eu la très bonne idée d'écrire mon nom et mon adresse, au cas où elle se perdrait.

Donc voilà qu'une lettre arrive dans ma boîte mais pas celle que j'attendais. Des mots rapides avec l'entourage de circonstance mais qui tombent comme la lame de la guillotine.

« Je vous informe du décès de mon papa ».

Je reconnais le prénom de sa fille unique. Sur cette petite carte de correspondance officielle pour certains événements de la vie, il y a un numéro de téléphone. Je prends très vite la décision de contacter cette personne, dans ma stupeur totale et mes yeux déjà plein de larmes. Je ne veux et ne peux pas y croire....

Allô ? Oui, il est bien mort.

Mais quand ? Il y a un mois.

Quoi ! Comment ça ! Mais que lui est-il arrivé ?

Son cœur a lâché et il est parti tout seul chez lui sans pouvoir être secouru.

Mais qu'est-ce que c'est que ce délire ? Il n'avait aucun problème de santé. En quelques minutes, je passe par une série d'émotions différentes : la stupeur, la colère, l'indignation, la tristesse, l'incompréhension de cette situation grotesque. J'apprends avec stupeur qu'on l'a tous appris après. Car une seule personne a décidé pour nous tous que nous n'avions aucun besoin d'être informés. C'est cette personne-même qui me parle en ce moment, se justifiant par le fait qu'elle ne me connaît pas et que de ce fait ne pouvait en aucune manière m'avertir. Sauf qu'elle n'a pas averti non plus ceux qu'elle connaissait et cela délibérément. Elle a mis une annonce dans le journal, la belle affaire, je ne suis pas une personne âgée qui lit les rubriques mortifères pour passer le temps de la retraite en allant enterrer les copains !

Et puis le comble de tout, ceux qui l'ont appris par la presse n'ont pas eu

la présence d'esprit de m'en avertir. C'est tout bonnement incroyable !

Comment je fais-moi maintenant ? Ce que je ressens, c'est que l'on m'a en quelque sorte interdit de me rendre à son enterrement et de lui dire au revoir. Pourquoi personne n'a songé à la peine que je pourrais avoir ? J'ai été complètement zappée. Incroyable mais vrai. Comme si je n'existais pas. Comment je vais pouvoir faire mon travail de deuil maintenant ? Ce monsieur que je connais et que j'aime depuis plus de 35 ans est le deuxième mariage de ma tante. C'est dans ce cadre sous-entendu où nous ne nous fréquentions absolument pas elle et moi, que cette fille ne m'a pas informée de son décès. « Je ne pouvais pas vous prévenir car je ne vous connais pas » scelle notre discussion. Je crois me souvenir l'avoir vue seulement deux fois de loin durant tout ce temps. Personne ne m'a prévenue ! Je ne parviens pas à y croire. Quelqu'un fait partie de votre famille durant plus de 35 ans et personne ne se dit qu'il est peut-être juste normal d'aller à son enterrement ? C'est ça ma famille ? Eh ben bravo !

Encore sous le choc de ce non-enterrement pour reprendre le phrasé du chapelier fou dans Alice au pays des merveilles, j'ouvre mon album photo et je me souviens. Les repas de Noël attablés autour de la dinde et de la bûche. Les histoires du passé, les fous rires, le plaisir d'écouter la vie des plus âgés que nous. Les moments de partage et d'amour.

Il avait de grands yeux bleus pétillants de malice qui nous regardaient avec l'assurance de l'expérience. Il ne m'a jamais raconté de mensonges ni de bêtises. Et c'est pourquoi nos rapports étaient francs et sans histoires à dormir debout qui font perdre le temps.

C'est bien fini, je ne vivrai plus jamais toutes ces choses-là avec lui. Terminé cette cuisine de jadis, dont on aurait pu faire un sacré livre chez l'éditeur Reader Digest : le gibier, les volailles, les tartes aux prunes, les légumes du jardin. Terminé les histoires du temps jadis en sa compagnie. J'ai si bien fait de le serrer fort dans mes bras la dernière fois que je l'ai vu. Je lui dis en pensées mes remerciements pour toute la tendresse qu'il a toujours eue à mon égard, moi la petite écolière comme il aimait m'appeler quand il arrivait.

Passées la stupeur, la colère, l'indignation, la tristesse et l'incompréhension, il me faudra laisser la part belle aux seuls beaux souvenirs pour faire mon deuil comme je le pourrai, il le faudra bien de toutes les façons.



LE PREMIER

Nathanaël Dzeko

Le premier. Le plus marquant, sans doute. Rétrospectivement parlant, parce que – il faut bien le dire – au départ, ce n'était pas nécessairement celui susceptible de laisser le plus de traces.

La vie nous avait déjà éloignés depuis longtemps, les liens familiaux n'existaient plus et les rapports que nous entretenions étaient ceux de deux connaissances, à l'estime et à la sympathie réciproques, pas davantage.

Je me souviens très bien, j'avais vingt ans. Je rentrais chez moi, de retour de chez ma petite amie de l'époque, j'ai ouvert la porte et j'ai vu – assis côte à côte – ma mère et son compagnon. L'impression furtive qu'ils allaient me sauter dessus, me dévorer, le regard glacial, comme si j'étais pris en faute. Ma mère si maîtresse de ses émotions et mon beau-père, bonne pâte, gentil, une crème. Pas normal. Pas normal du tout. La sentence est tombée, quasi immédiate : « Ton père est mort. Les pompes funèbres viennent d'appeler et de confirmer. Il s'est pendu. » Cinquante-deux ans. Une psychologue me glisera, des années plus tard, que c'était peut-être une technique de défense, la façon plus ou moins efficace de cadenasser un trop plein d'émotions latentes, j'ai juste répondu : « Il va falloir faire le tri dans ses affaires. »

Dans les minutes, les heures, peut-être, qui ont suivi, il a fallu réfléchir, se creuser un peu. Il avait bien évoqué une chanson qu'il aimait particulièrement et qu'il voudrait que l'on diffuse à son enterrement. Qu'est-ce que c'était encore ? Conciliabule entre ma mère, ma sœur (mon aînée, mariée, mère de famille) et moi. Qui s'en est souvenu le premier ? Qui a remis le doigt dessus ? A retrouvé le titre exact et l'interprète ? Impossible à dire. Toujours est-il qu'on a su très vite : « What a wonderful world », Louis Armstrong. Classique. Superbe. Et qui lui correspondait si bien. Le texte, surtout, et l'ironie un peu mordante dont on ne peut douter un instant quand on voit l'expression de « Satchmo ». A l'époque, chez ma mère, tournait en boucle une chaîne de la radio publique, en principe peu encline à diffuser ce type de chanson rétro. Et pourtant, cherchais-je des signes ? Étais-je plus attentif ? Il me semble, aujourd'hui encore, dix-neuf ans plus tard, l'avoir entendue au moins vingt fois dans les jours qui suivirent. A la radio, à la télévision, dans un spot publicitaire, ou en pleine rue, elle était là, cette chanson plus vraiment à la mode que nous avions, c'est vrai, plus ou moins oubliée.

L'organisation de la cérémonie ne nous était pas échue. Mon père était remarié en secondes noces, il laissait trois orphelins (ma sœur et moi et un demi-frère de sa dernière union) et une veuve que je n'appréciais pas. Qu'elle

se débrouille. Nous ne fîmes, ma sœur et moi, qu'une visite au presbytère. Ma sœur souhaitait dire un mot à la mémoire de notre père. Moi, j'en étais incapable. Colère, rancœur, dépit, tout ça se mélangeait. Je tenais ma belle-mère pour responsable. La cérémonie devait être, à juste titre, un hommage à un être cher, disparu bien trop tôt, comme on dit. J'invoquai mon droit au silence et ne pris pas la parole.

La cérémonie fut longue, puisque dédoublée : celle à l'Eglise, celle au funérarium. Je goûtai particulièrement le choix des textes qu'avait opéré le responsable de la crémation : des extraits de Marguerite Yourcenar. Parce que l'auteure possède, à mon sens, une des plus belles plumes de la littérature francophone, une des plus fluides et parce que - je le supposais - ma belle-mère n'en pigerait mot. Petite victoire morale et mesquine. A vingt ans, on se satisfait de ces palliatifs. Je ne dérogeais pas à la règle.

Ambiance ambivalente, tendue et de recueillement, dans la collégiale : deux familles, séparées par une travée, pleurant le même mort et des souvenirs bien différents.

Puis le cortège jusqu'au cimetière, l'urne déposée dans le colombarium. Je reste convaincu que l'intention de mon père, en arrêtant ce choix d'être incinéré était, en finalité, la dispersion des cendres. Il ne fut pas respecté. Les familles, par la force des choses regroupées, se séparèrent.

Ensuite, les sandwiches, le café, ma famille, proche, éloignée, nombreuse, les amis du défunt, les connaissances. Les anecdotes connues, ressassées. Tout ce petit monde, dans la maison de ma mère.

Quelque chose de surréaliste mais en même temps de bienveillant, bourré de bonnes intentions. C'était réconfortant.

Plus tard, quand tous furent partis, quand le lave-vaisselle eut été chargé une dernière fois jusqu'à la gueule, que son moteur ronflant se fut tu et que les lumières, une à une, se furent éteintes, ma sœur et sa petite famille rentrée, ma mère couchée, je restai seul dans la cuisine.

Un dernier verre de vin, une cigarette. Je n'étais pas ivre, fatigué, sans doute, oui, moralement et physiquement. J'invoquai - qui ? quoi ? je ne sais - une entité, quelle qu'elle soit, un signe extérieur. Et je le vis, je jure sur tout ce que j'ai de plus cher que je le vis : des assiettes de faïence, disposées dans un buffet qui me faisait face, bougèrent, tournèrent.

Je ne suis pas particulièrement croyant, je ne doute pas que cette vision ne soit le reflet d'une volonté personnelle, d'un besoin irrépressible de faire revivre une dernière fois et pour un court instant le père que j'avais perdu. N'empêche que j'ai assisté à ce phénomène, seul assis à la table de la cuisine, à cet instant - enfin - de calme et de silence auquel j'aspirais tant.

Depuis, des enterrements, malheureusement, il me fut donné d'en voir

d'autres. Aucun n'eut ce relent presque métaphysique, palpable. Une fois l'an, à la Toussaint, je redescends dans la commune qui m'a vu grandir et vais fleurir le colombarium où repose mon père.

Dans nos conversations intimes et silencieuses, moitié en français, mezzo in italiano, nous avons fait la paix. Les tensions se sont apaisées, les rancœurs envolées. Et quelquefois, même si je n'en saisis pas toujours le sens, il me semble qu'un bruissement de feuilles, un souffle du vent dans les branchages, un gazouillis d'origine inconnue sont les réponses aux questions muettes que je lui envoie. Parce qu'il était mon père, parce que j'étais son fils, « parce que c'était lui, parce que c'était moi ».



TU NE VOULAIS JAMAIS DIRE TON ÂGE

Stéphanie Delville

Les salles des crématoriums sont toujours trop petites pour ceux qui ont vécu en ayant le cœur trop grand.

Pour toi, c'était sold out, tous tes chemins de vie convergeant en cet ultime lieu. Ta famille, tes anciens collègues, tes anciens élèves, tes partenaires de théâtre, tes amis clowns, tes amis non-clowns mais un peu clowns quand même, certainement des membres de l'une au l'autre asbl que je ne connais pas. Tes enfants, ceux issus de tes tripes. Ceux aussi qui t'ont considérée tout à la fois comme une mère, une grande sœur et une amie. Poupette, la grand-mère de Vic dans la Boum, ne t'arrive pas à la cheville.

Avec toi, on pouvait parler de tout. Philo, potins, amours, polyamours, sexualité. Et rire, rire, rire. Une ouverture d'esprit à toute épreuve et une langue jamais dans ta poche.

On pouvait parler de tout sauf... de ton âge. Classé « Secret défense ». On a insisté. On a titillé. On a asticoté. On a estimé. On a calculé. On a tenté de deviner. Mais jamais tu n'as cédé. Jamais nous n'avons su ton âge. Tu disais que ça n'avait pas d'importance. Tellement peu d'importance que tu te bornais à le taire obstinément.

Au fond de cette salle bondée, après les hommages, après les larmes, certains s'interrogent :

- Vous avez vu l'avis de décès ?
- Il aura fallu qu'elle meurt pour qu'on apprenne son âge.
- A vous non plus elle ne l'a jamais dit ?
- Jamais

Et on a souri. En souvenir de tes pirouettes pour esquiver le sujet. On a souri de ce secret si farouchement gardé et finalement si simplement mis à jour.

Là où tu restais muette comme une tombe, c'est ta tombe qui a parlé.

Tu ne voulais pas dire ton âge. Rassure-toi, nous l'avons immédiatement et volontairement oublié...

Parce que tu ne voulais pas le dévoiler

Parce que tu avais raison, ça n'a pas d'importance

Parce que finalement, qu'est-ce qu'on s'en fout de ton âge, bien qu'on aurait préféré que tu restes avec nous encore quelques années.

Parce que les chiffres sont bien dérisoires pour ceux qui vivent la vie en grand.



14.09.12

Cécilia Modeste

Il y a trop de monde. La salle du crématorium déborde par les portes laissées ouvertes pour permettre aux gens de suivre la cérémonie depuis l'extérieur. Je voudrais être seule.

Pour commémorer sa joie de vivre, nous portons tous une tenue colorée. J'aurais voulu me draper en noir.

Les hommages se succèdent. J'aurais préféré le silence.

Nous écoutons ses musiques préférées. Mais il est loin déjà. Il est parti. Il nous réunit pour sa dernière bringue. Mais lui est ailleurs.

Tout cela n'a aucun sens. Mais il est têtu. Il a décidé. Et nous n'avons qu'à faire avec son absence. Comme je lui en veux.

Il est tout ce que je ne suis pas. Il est mon frère et je l'aime. Inconditionnellement. Pas de rancœur, pas de dispute, pas de jalousie entre nous, jamais. Juste de l'amour et de la joie. Cela n'apaise pas la douleur de notre séparation mais apporte, peut-être, un peu de paix à ma colère. Un tout petit peu.

Un rayon de soleil s'échappe des nuages qui s'amoncellent au-dessus du cimetière. Comme un clin d'œil, un signe, une manifestation de l'inséparable facétie qui le caractérisait tant. Il insulte notre chagrin, ce soleil. Le ciel devrait être lourd, noir et bas, et la pluie devrait se joindre à nos larmes intarissables. Mais l'astre insolent nous nargue, trop heureux de nous voler notre lumière.

Un homme est mort. Un homme modeste, à l'allure d'un ours. Un

homme comme on en fait peu, comme on en rencontre peu. Un homme droit comme un roc, même dans la tempête. Un homme complexe, mais pas compliqué, doux et sensible à la vie. Un camarade est mort. Un ami plein de défauts, sans doute, plein de qualités surtout. Un frère qui a marqué nos vies d'un fer de Volonté, de Courage, d'Engagement et d'Amour pour les autres. Cet homme est mort. Et nous sommes à la fois riches de l'avoir connu et misérables de l'avoir perdu.

La salle est pleine. Mais je suis seule. Drapée dans son absence, mon cœur n'a plus de couleur. J'essaie de lire un texte rédigé pour lui mais la voix me manque... J'écoute ses musiques préférées mais je suis sourde. Je ne peux plus prononcer son prénom. Cette malédiction deviendrait réalité. Mon frère est mort. Il emporte avec lui nos souvenirs, notre enfance, toute ma vie d'avant... je me sens bêtement égoïste. La douleur peut-être ?

Je suis ici mais je suis ailleurs. Présente et absente. Par la suite je n'aurai quasiment aucun souvenir de ce moment ; ma mémoire n'en veut pas.

Je ne comprends pas, à ce moment-là, qu'en partant, il me laisse un cadeau. Je mettrai des mois, des années avant d'ouvrir ce présent inestimable. Car j'ignore encore, en cet instant, qu'il sera bientôt partout avec moi. J'ignore qu'il sera à jamais dans mon cœur, aussi présent, aussi réel que les battements dans ma poitrine. J'ignore encore, que nos conversations seront sans fin, que son Amour sera plus fort que ma peine. J'ignore encore, en cet instant, que ces funérailles, cet adieu, sont le début d'une nouvelle relation, d'un lien nouveau entre lui et moi, indéfectible. Et éternel.



FUNÉRAILLES

Sophie Maurin

Je suis arrivée en avance. Je préfère toujours venir tôt aux enterrements. Je me place ainsi à l'endroit que je trouve le plus stratégique. Cet endroit-là, c'est celui qui me permettra d'observer sans être vue. Je n'ai pas longtemps à attendre pour voir les premiers groupes arriver. Ce sont de petits groupes mais ils se retrouvent vite et se rassemblent en un seul groupe lié par la même peine. Ils se reconnaissent... ou pas, mais ils découvrent vite qui est qui. Ils s'embrassent. Ils voudraient, pour certains, se sauter au cou, mais il y a cette pudeur qui les en empêche en ce jour funeste. Ils osent enfin se prendre les bras, ce qui est plus convenable dans notre société.

Puis il y a ceux qui viennent seuls, au mieux ils sont en couple. Ceux-là

ne sont pas des proches. On ne les embrasse pas, on ne les serre pas contre soi. Au mieux, on leur fait un petit signe de la tête, un semblant de sourire du bout des lèvres, un geste de la main. Ce sont les gens qui restent en périphérie. Ils ne savent pas trop où est leur place. Ce sont des voisins, des collègues de travail, des amis des enfants...

Enfin arrive la famille : la femme du cher défunt, ses enfants qui la soutiennent. Ses frères et sœurs suivent de près. Ils restent disponibles au besoin. Ils jettent des coups d'œil à la dérobée. Ils ne pourraient pas soutenir un regard trop intense. D'ailleurs leurs yeux ont trop été rincés par des coulées de larmes incessantes.

Pour finir, les agents du funérarium font leur entrée en scène.

Tout le monde se tait, comme par peur de réveiller le mort. Seule l'épouse émet un sanglot plus profond. L'étreinte de ses enfants se resserre un peu plus. Je me sens soudain comme ces voyeurs pathologiques qui ne respectent pas la détresse dont ils sont témoins. Et pourtant, je reste là. Je ne peux pas m'empêcher de regarder cette page d'histoire familiale. Je me sens touchée, presque concernée par cette scène désolante.

L'assemblée se rapproche un peu plus afin d'entendre le discours. On raconte la vie du défunt. Le mort était toujours la meilleure personne du monde. On ne dit jamais que c'était une mauvaise âme, qu'il n'a rien fait de sa vie, qu'il a fait souffrir autour de lui... Et moi, j'observe toujours. Cela fait-il de moi une mauvaise personne ?

Je détaille maintenant les tenues. L'horizon est noir. Des dégradés de noirs. Mais toujours du noir. J'ai l'impression d'être à une exposition du peintre aveyronnais passionné de cette teinte. Par petites touches, des anti-conformistes ont osé la couleur. Un foulard, le col d'un manteau ou même des chaussures. Mais des mini arcs en ciel, pas assez colorés pour illuminer l'assemblée. Ici un chapeau, là une voilette. Et moi qui pensais que cela ne se faisait plus.

Je vois des personnes fixer un point. Peut-être pour ne pas se laisser submerger par les émotions. D'autres ont l'air absent, lointain. Il est sans doute préférable de penser à autre chose.

Il y a aussi ceux qui regardent fixement leurs chaussures, cherchant peut-être une tâche, pensant qu'ils ont oublié de passer un coup de cirage...

Bien sûr certains ne connaissaient même pas le défunt, mais ils se sentent obligés d'être là. C'est comme ça !

Puis la cérémonie est finie. Le prêtre annonce que la famille ne recevra pas les condoléances. Je n'ai jamais compris pourquoi, cela étant dit, les gens s'approchent quand même pour partager leur peine.

Les agents funéraires attendent poliment que l'assemblée se retire pour

effectuer dans le plus grand respect les derniers hommages.

La famille arrive finalement à quitter les lieux. Mais l'épreuve n'est pas terminée. Les proches vont maintenant se rassembler à la maison pour se restaurer et boire un verre.

Je n'oserai pas les suivre mais je sais que les tensions vont un peu retomber. Des souvenirs vont être évoqués. Les retrouvailles.

Tout le monde dira que c'est dommage de se voir seulement en de telles occasions.

Mais la prochaine fois qu'ils se verront, ce sera dans les mêmes conditions !



CÉLÉBRER L'AU-REVOIR, TOUT UN CHEMIN...

Myriam Henkens

Depuis que je suis retraitée, j'ai accepté de faire partie de l'équipe funéraires de ma paroisse et d'accompagner des personnes, des familles endeuillées pour la préparation du moment de l'au revoir à l'église, au crématorium ou au funérarium.

Mon souhait est de rejoindre ces familles dans les sentiments qu'elles éprouvent au moment du décès d'un proche en respectant leurs croyances, leurs convictions. Mon souhait est de les rejoindre dans leurs attentes, leurs besoins pour préparer une cérémonie belle et vraie, car célébrer et honorer la vie de la personne aimée est important.

*Que ce soit une mort naturelle après une longue vie :
le conjoint qui, à 98 ans, doit laisser l'amour de sa vie s'en aller,
les enfants qui doivent accepter le départ de leurs parents,
ou une mort suite à une maladie, accidentelle ou choisie :
le suicide d'un enfant ou d'un parent,
le jeune victime d'un infarctus qui a choisi de faire don de ses organes,
la mort d'un enfant,
la vieille dame qui demande l'euthanasie ...
Chaque famille, chaque personne est unique, chaque chemin de vie est
différent et mériterait d'être écrit.*

C'est en toute humilité que je choisis de témoigner de la mort d'un bébé

de 5 mois. Alors qu'il avait toute la vie devant lui, qu'il faisait l'immense bonheur de ses parents, il a perdu la vie dans un accident dramatique. Ce cataclysme a fait en une seconde basculer la vie d'un jeune couple et de toute leur famille.

Je n'ai jamais été témoin d'une aussi grande tristesse et d'autant d'amour à la fois. Comme le dit la chanson de Linda Lemay : « Il n'y a pas de mot quand on perd un enfant »

Nous nous sommes rencontrés pour élaborer le moment de l'au revoir, moment d'émotion, d'écoute, de partage, de respect. J'étais émue, touchée, impressionnée par le courage, la force de ce jeune couple, malgré leur incommensurable tristesse. Un entourage bienveillant les accompagnait et portait avec eux une peine tellement lourde. Qui pourrait ne pas être sensible à une telle douleur ? Ils ont choisi le funérarium comme endroit neutre pour la cérémonie. Bien que respectueux des convictions, des croyances de chacun, ils ne voulaient pas faire référence à une religion.

Je les ai rejoints dans ce qu'ils souhaitaient. Nous nous sommes mis d'accord pour confier leur bébé à un Amour qui nous dépasse. Chacun pouvait ainsi remplacer le mot « amour » par le nom ou le mot qui lui parlait le mieux.

Des bougies étaient allumées et disaient combien l'enfant a illuminé et illuminera toujours la vie de ses parents, car la mort n'éteint pas l'amour, cet amour continue à se conjuguer au présent. Des fleurs, messagères silencieuses d'amour, d'affection, de tendresse et qui sont des signes de pureté, d'espérance entouraient le petit cercueil.

Des témoignages émouvants, une musique évocatrice, des berceuses, une chanson qui faisait rire le bébé, des textes remplis d'amour, d'espérance et une marche silencieuse vers le cimetière, pour accompagner le bébé le plus loin possible sur le chemin. Et quand l'émotion est trop forte pour les proches, s'il est difficile pour eux de prendre la parole, je leur prête ma voix pour qu'ils puissent, s'ils en ont envie, laisser parler leur cœur. Ces paroles et ces gestes ont permis aux parents, à leur famille et leur entourage de vivre pleinement le moment d'au revoir qui correspondait à tout l'amour qu'ils portaient à leur enfant.

J'espère avoir apporté un peu de douceur, de paix, de spiritualité à cette douloureuse épreuve infligée à cette famille. Je souhaite que, petit à petit, bien sûr, l'énergie de l'amour les aidera à affronter les rigueurs de l'hiver et les aidera à croire à nouveau à la douceur du printemps. Je leur souhaite d'avancer à leur rythme sur le chemin de la résilience et de laisser tous les souvenirs du bonheur partagé avec leur bébé, briller dans leurs cœurs.

Avec la certitude que l'amour donné, l'amour reçu ne passera jamais.

Comme l'a écrit Shakespeare « Pour ceux qui aiment le temps est éternité ».

Mon accompagnement est bien peu de chose, des liens se créent et parfois un regard dit bien plus que des mots. Ce bébé, comme toutes les personnes que j'accompagne, ainsi que leurs familles, ont une place dans mon cœur, ils sont pour moi des témoins de beaucoup d'amour et je leur en suis très reconnaissante.



LES FUNÉRAILLES

Tamara Emond

Les funérailles. Un moment terrible pour les proches, un point final au périple qu'est la vie pour celui qui meurt. Pour ma part, j'ai été plusieurs fois confrontée à ce dernier adieu et j'ai choisi de retracer ici le plus difficile de tous : l'enterrement de ma mère. Après avoir succombé à son troisième cancer, ma mère fut installée dans une chambre funéraire le temps que les préparatifs de l'enterrement soient terminés. J'avais presque 15 ans à l'époque et j'étais à la fois triste, en colère et secouée par le tumulte ambiant. Il avait été décidé qu'elle reposerait au cimetière de son village natal, là où se trouvait déjà une partie de sa famille maternelle et son père. Pas de messe religieuse, pas de musique. La cérémonie se déroula un après-midi de mars. Nous sommes passés embrasser ma pauvre grand-mère qui vivait à seulement quelques mètres du cimetière mais qui ne pouvait, en raison de la quasi-totale cécité liée à son diabète, se rendre à l'enterrement de la benjamine de la fratrie. Il était l'heure. Nous partîmes donc sous forme d'une sombre et silencieuse délégation avec mes tantes, oncles, cousines, cousins, l'un de mes petits frères et mon père en tête de file.

Nous passions la barre HLM qui nous séparait du cimetière lorsque nous vîmes ce qu'aucun de nous ne s'attendait à voir : une véritable marée humaine avait envahi la rue. Le brouhaha généré par la foule cessa à notre arrivée à proximité de celle-ci. Je fus saisie par l'émotion et par la puissante certitude que ma mère était infiniment aimée et estimée par ses proches. Sa nature était de rendre service à autrui, d'aider, d'être aimable et douce. Ses funérailles furent la démonstration du manque que sa disparition créait déjà en chacun de nous.

Après avoir embrassé – et surtout avoir été embrassée – par d'autres membres de la famille, des amis, des professeurs, des collègues de mon père et j'en passe, nous vîmes arriver le corbillard qui se frayait un chemin jusqu'à

l'entrée du cimetière. Les porteurs se chargèrent d'installer un trépied et d'y poser le cercueil. Ils firent entrer le maximum de personnes dans l'enceinte et posèrent une corbeille en osier contenant des roses sur le cercueil. Nous fûmes placés « en rang » entre ce dernier et la tombe, béante. Je crois que le maître de cérémonie prononça quelques mots sur la perte d'un être cher mais je n'avais pas envie d'écouter, c'était au-dessus de mes forces. Il invita ensuite les personnes présentes à venir saluer ma mère, puis nous. Je me souvins trouver ce moment insupportable et long - beaucoup trop long. Et que répondre à des condoléances ? Pourquoi devrais-je être forte ? Je le sais que ma mère était quelqu'un de bien ! Je le sais qu'elle va vous manquer, mais encore plus à moi ! Une fois ce défilé enfin terminé, le cercueil fut acheminé vers le trou béant qui allait l'accueillir puis descendu à l'aide de cordes tout au fond. Rose en main, nous marchions lentement vers la tombe dans une atmosphère pesante, le silence uniquement rompu par des sanglots venant de toute part. Au moment d'y déposer ma fleur, je sentis mes jambes se dérober, je fus instantanément soutenue par une amie qui ne relâcha pas son étreinte malgré mes cris et mes pleurs intarissables. Après cet épisode, c'est le trou noir. Mon cerveau a visiblement bien fait son travail en m'empêchant de sombrer dans la dépression ou la folie.

Dans quelques jours, cela fera vingt ans qu'elle a disparu et dans mon cœur, et encore plus fortement en écrivant ces lignes, je ressens toujours les émotions de cette horrible journée.



EXTRAORDINAIRES FUNÉRAILLES

Samira Bounibi

J'ai passé des années à essorer mon cœur meurtri. Aujourd'hui, j'ai décidé de revenir sur l'histoire de ces funérailles auxquelles je n'ai pas assisté publiquement et sur celles, secrètes, que j'organisais dix ans après son départ, lorsque je fus enfin prête. J'ai tellement attendu avant de pouvoir me confier.

Le sujet est si tabou : oui, je n'ai pas assisté aux funérailles officielles de mon père. Bien sûr, les réactions ont été vives. J'ai été interdite, étouffée par des jugements et des paroles dégoulinantes de mépris de tous. Mais ils ne savaient pas et ne sauront jamais le vacarme de mon âme autour de ce naufrage.

Nous ne sommes de toute façon jamais prêts à assister à des funérailles. Certains d'entre nous sont beaucoup plus fragiles que d'autres. Nous perdons un être cher, nous sommes dévastés, même pas le temps de s'apaiser et il faut

déjà se presser aux obsèques, sans les vivre. Y aller, tomber, faire semblant de partager sa tristesse. C'est inhumain et on dit qu'ensuite la vie continue. Je ne savais que faire de cette peur qui me glaçait le sang. Pire encore, que faire de mon cœur en souffrance, de mes ruines paternelles ? Chaque mort a une histoire.

Vous ne connaissiez pas sa cruauté de son vivant. Je l'aimais mais il a fait de ma vie un enfer. J'ai pu me libérer de sa violence. Il m'a volé mon insouciance et croyez-moi, c'est bien pire que ce que vous pouvez imaginer. J'ai réussi à me sauver dans tous les sens du terme. Il ne me l'a jamais pardonné, lui l'homme tyrannique qui maitrisait tout. Il ne m'a plus jamais adressé la parole.

Sa maladie fut fulgurante. Prévenue par ma famille, une abominable force m'avait poussée à le voir lors de ses derniers instants à l'hôpital. Je voulais faire un pas vers lui, lui apporter ma chaleur, lui poser un pansement tout doux pour lui réchauffer le cœur. J'étais si dévastée de le voir dans cet état. Vraiment horrible, ce moment de tumulte radioactif où le futur défunt est encore en vie mais tu sais que c'est fini. Voilà, les pré-funérailles. Il était resté muet et m'avait complètement ignorée. C'est la plus terrible douleur de ma vie. Il m'a gâché ce moment, et l'annonce de sa mort quelques jours plus tard gicla comme un coup de fouet dans mon âme déjà meurtrie.

Ce 27 janvier 2013, j'avais 17 ans. Le choc de le savoir parti et de poursuivre ce mal être profond dans lequel il m'avait laissée. Sous le choc, je n'ai pu avancer une dernière fois vers lui. Une incontrôlable phobie de ce définitif adieu. J'étais restée sur ma visite avant sa mort. J'avais trop mal. Seul le temps ferait son œuvre.

Toutes ces années, je n'avais tout de même jamais abandonné la volonté de l'accompagner pour une cérémonie d'adieu en tête à tête. Ce 27 janvier 2023, j'étais enfin apaisée et prête. Au petit matin, je frissonnais avec incertitude quant à ces funérailles de cœur, le plus bel hommage que je pouvais lui offrir. Rien que lui et moi. Je m'étais endimanchée pour l'occasion. Une longue prière intérieure d'une heure. Un message émotionnel pour renaître dans cette petite chapelle de l'hôpital. Moi, pauvre poupée face à lui, de magnifiques bougies éclairant la cérémonie. Je me livrais à lui comme jamais. Je m'exprimais avec douceur. Je ressentais sa souffrance, je lui pardonnais et il en faisait de même. Un lien puissant nous unissait. C'était si beau.

Puis, je l'entraînais vers le lieu de son dernier souffle. Je le retrouvais aussi ému que moi. Je m'enveloppais un instant dans ses bras. Je me sentais réanimée. Ses ailes se posèrent. Je versais des larmes qui ruisselèrent sur l'atmosphère délicate. Nos deux âmes venaient de se faire le plus bel adieu de leurs vies. Un courant d'air paternel vint souligner l'air. Je me félicitais d'avoir délivré deux âmes dans de prodigieuses funérailles en trois dimensions.



LA VIE CONTINUE !

Diane Masclary

Nous sommes arrivés au cimetière ; il est désert.

C'était ton choix, notre choix. Seuls tes proches ont été invités. Nous fuyons les paroles convenues, les gestes et présences forcées ou obligées par la bienséance ou le devoir.

Il est 10 h 30 en ce jeudi et telle une sentinelle veillant sur le caveau familial, le pin parasol centenaire nous guide jusqu'à toi.

Le moment de l'adieu s'approche inexorablement. Tu nous attends, recouvert de fleurs et de soleil.

Nous nous rassemblons autour de toi.

Mes yeux passent en revue les noms inscrits sur le marbre, toujours lisibles malgré les affres du temps qui ont enlevé des particules d'or. Ton nom, papa va se rajouter à ceux-ci.

Mon œil se pose à l'emplacement où le burin inscrira tes nom et prénom. Un bruissement vient troubler le silence ; mon regard s'échappe, capté par une abeille qui semble perdue. Je la suis dans son ballet, une ronde bien organisée et rythmée, dénotant une activité laborieuse intense.

Que se passe-t-il ? Elles sont des dizaines à affluer et à tournoyer autour de toi, Papa.

Elles butinent intensément les fleurs de ton coussin, traçant des cœurs au-dessus de ton corps. Je m'apprête à prononcer ton éloge funèbre mais les mots s'étranglent au fond de ma gorge. Je laisse le groupe Occitan Nadau prendre le relais avec la chanson « los de qui cau ». Nous non plus, « nous n'aurons pas assez de notre vie, nous n'aurons pas assez de cent chansons pour te rendre une petite part de ce que tu nous as donné ». Papa, tu m'as aidée à devenir grande, j'aurais tant voulu exaucer tous tes rêves, ceux que la mort brutale d'un frère adolescent et la disparition d'un enfant au berceau n'avaient pu te permettre de concrétiser.

Ton absence va, petit à petit se muer en souvenir ; tu as été mon passeur de passion et d'histoire(s). Ces abeilles butinant le bouquet de ton départ ouvrent un nouveau chapitre. Ce n'est pas le mot fin qui s'inscrit mais à suivre. A nous d'écrire ces nouvelles pages !

« Regarde » dis-je à ma fille « La vie continue ! Ces butineuses sont mesgères d'espérance et préparent le miel du réconfort ».



JEANNINE & JULES

Stéphanie Jacques

Novembre 2019

Je me revois encore penchée sur ma chaise dans la petite église d'Ychippe, lors des funérailles de ma mère. Ma sœur à ma gauche, mon mari à ma droite, j'écoutais les mots que mon petit frère ému aux larmes récitait.

Ce n'était pas son texte, ce n'était pas sa mère : il avait accepté de lire pour mon père les mots que ce dernier avait adressés à son ex-épouse. Papa était assis un rang derrière nous : il savait que sa place était en retrait. Avec nos parents divorcés, c'est seules que nous étions ma sœur et moi pour affronter la mort de Maman. Nous avons pourtant très vite associé Papa, en le faisant venir auprès du corps de Maman le matin de sa mort, en lui demandant de rester auprès d'elle alors que nous devions aller remplir les formalités, mais une sorte de pudeur le tenait à l'écart malgré tout. On le sentait très touché, très concerné, tout en s'effaçant. Même nous, nous ne savions pas quelle était la bonne mesure dans la manière de l'impliquer. Nous avons osé le mentionner sur l'avis de décès, sous la jolie étiquette « le Papa de ses filles ». Il y avait beaucoup de sentiments non exprimés, non exprimables, dans notre chef et dans le sien.

Malgré leur séparation, Papa était devenu au fil du temps un protecteur de l'ombre, veillant à distance sur son foyer et sur cette épouse qu'il aimait, mais ne pouvait pas aimer exclusivement. Il savait qu'il lui avait fait énormément de mal en la quittant. Au fil du temps, il avait développé un énorme sentiment de culpabilité : il n'avait plus jamais communiqué à l'église par exemple, car il se disait pécheur devant Dieu.

Je ressens encore ma tristesse dans cette église, tristesse d'avoir perdu ma princesse, tristesse qu'elle soit morte malheureuse, après l'avoir été toute sa vie, tristesse de ne pas être parvenue à lui rendre le goût de la vie malgré mes efforts, mes succès, mes pitreries. Tristesse qu'elle soit morte le cœur en berne, après tant d'années à crever de solitude et à souffrir du quotidien. Déchirement de savoir que l'homme assis derrière moi, que j'adorais, était en grande partie responsable de cet état.

Lorsque mon frère a commencé à prononcer les mots tout simples de Papa, c'est du miel qui a coulé dans mon cœur. Il exprimait sa reconnaissance pour toutes les belles choses que Maman avait accomplies, pour toutes les personnes qu'elle avait aidées, pour ce quotidien si banal qui lui pesait tant, mais qui tout à coup était magnifié. De femme abandonnée, elle devenait pour moi Reine sous sa plume.

A la fin de son texte, Papa lui a demandé pardon. En s'excusant auprès de Maman, il lui a rendu sa dignité et il a recréé le lien entre lui et elle. De tout mon cœur, j'ai espéré très fort qu'il y avait bien une vie après la vie et qu'elle entendait comme nous ces mots qui l'honoraient publiquement. L'assemblée a retenu son souffle et un frisson l'a parcourue tout entière : le moment était magique et suspendu. Un silence cristallin s'est fait entendre. Je n'ai pas osé regarder Papa, et je l'ai aimé très fort. Par son geste, il s'excusait aussi pour le nomadisme de notre enfance, les valises tous les quinze jours sur les quais de gare et la vie au côté d'une mère dépressive.

Février 2020

En mourant trois mois plus tard, tout comme elle dans son lit, tout comme elle vers 4h du matin, tout comme elle d'un arrêt cardiaque, tout comme elle à 78 ans, après avoir été tout comme elle chez le coiffeur la veille de sa mort, il m'a donné comme un signe qu'il partait la rejoindre. En ouvrant son armoire, j'ai trouvé son alliance, tout devant, à côté de ses mouchoirs. Et dans ses papiers attendait une lettre nous demandant que Maman soit enterrée avec lui, qui n'aurait pas du tout été reçue de la même manière sans son intervention lors de la cérémonie de Maman.

Alors nous avons réfléchi aux mots pour exposer ce projet à notre petit frère. Et quand ce dernier nous a dit que c'était une évidence que Papa soit parti rejoindre notre Maman, j'ai su que je ne rêvais pas : ouvertement j'avais le droit de penser que mon père était mort de chagrin. Notre fratrie s'en est trouvée ressoudée et nous avons entamé les démarches, soutenues par notre frère et par toutes les familles qui ont contribué à la réussite de ce projet en nous aidant à étayer le dossier à présenter aux communes (l'exhumation ayant été refusée une première fois au prétexte que l'on ne pouvait pas rassembler dans la mort des personnes qui de leur vivant avaient choisi de se séparer).

Ce qui m'amène aujourd'hui à pouvoir terminer ce petit récit par l'histoire du retour de l'urne de Maman d'Ychippe vers Upigny. Je suis allée récupérer l'urne et l'ai ramenée moi-même, dans ma voiture, heureuse de ne pas avoir accédé à la volonté de Maman d'être dispersée ! Tout avait un sens, même celui de ne pas avoir respecté pour une fois une de ses volontés ! Sur tout le trajet avec ma sœur et mon fils, nous avons écouté des musiques choisies dans un profond recueillement. Nous avons ensuite parfumé l'urne de Maman afin qu'elle soit toute belle pour arriver près de son Jules. J'ai ensuite placé moi-même l'urne auprès du cercueil de Papa, avec une joie immense au cœur et un terrible soulagement à l'idée que Maman ne soit plus jamais seule. Bien sûr, je reste triste que tout ceci se soit passé après sa mort, et je prie de tout cœur pour qu'elle ait vu tout cela, de là où elle est. Mais j'ai l'âme

apaisée : cette troisième petite cérémonie au cimetière, un an plus tard, ne fut plus une cérémonie d'adieu mais une cérémonie de joie, célébrant l'amour. Les voisins racontent que ce soir-là, ça a jaser jusqu'aux petites heures dans le cimetière, ils en avaient des choses à se dire.

Je vais terminer par les remercier : merci Papa. Cette belle histoire a chamboulé ma vie et m'a rendu un père et une mère unis par de beaux sentiments. Une vraie happy end inespérée pour des enfants de divorcés !

Merci Papa et Maman, vos disparitions ont transformé la personne que j'étais et m'ont donné des ailes pour quitter ma vie d'avant et accompagner des familles endeuillées dans la construction d'un hommage à leur proche. Tout a un sens, je suis en paix.



A TOI, LISE

Charlotte

Ce jour aurait pu être le plus triste de ma vie.

Et pourtant, quand j'y songe, la douceur et l'amour que j'ai pu ressentir en ont fait un jour intense, profondément intime, serein.

Ce jour-là, la réalité de l'adieu m'a percuté le cœur. Ce cœur dans lequel je te porte à présent a creusé au fond de lui un puits de lumière intarissable.

Et cette lumière, c'est toi, Lise.

Ton départ a répandu tant de larmes qu'aujourd'hui des fleurs ont poussé dans le champ de ma vie. Tu étais si jeune, pure, joyeuse. Tu m'as appris que la mort n'est pas la fin, elle accompagne nos pas tout au long de l'existence. Tu as semé de l'or au creux de mes mains, pour qu'elles caressent, donnent, partagent.

Ce jour-là, le 22 mars 2022, j'ai choisi de te le consacrer. J'ai choisi de dépasser mes démons et de prendre le temps de te témoigner ma tendresse. J'ai pensé que le chagrin des tiens me serait cruel, mais en le partageant la grâce a pris le dessus.

Ce jour-là, le cercueil qui abritait ton corps m'a obligée à accepter l'inacceptable.

Les larmes de ton papa, les cris de ta maman, je les ai gravés en moi. Je ne me suis pas enfuie tant la douleur était grande, je suis restée car nous étions en vie. J'ai pensé qu'il n'y avait pas de plus belle demeure pour ta famille que notre amour.

Moi qui avais souvent fui les enterrements, parce que j'avais peur, parce que j'avais mal, je suis restée. Je suis restée car du haut de tes 14 ans tu m'as donné la plus vraie leçon de vie, celle d'être là pour les personnes qui comptent.

Je voyais défiler les photos de toi, bébé, de toi, enfant, de toi, adolescente. Je voyais le vide à venir : pas de photo de toi, adulte. Ta vie s'est arrêtée parce qu'elle était trop dure, trop sombre à tes yeux. Je me sentais responsable, habitante d'un monde inhabitable. Ce monde blesse les âmes blanches et ne leur donne pas la force de guérir.

Je voyais les fleurs, les masques de tristesse, l'insouciance des enfants qui rassure encore un peu. Je sentais la douceur du moment, le courage que tous rassemblent pour ne pas s'effondrer.

Et puis, j'ai chanté. Je t'aimais, je t'aime, je t'aimerai.

J'ai chanté et en moi s'est allumé cet amour qui me remplit, pour toi ma douce Lise, pour tes parents et tes frères. Je crois que cet instant, le temps d'une chanson, « le vent dans tes cheveux défaits », cet instant précis, a déterminé le reste de ma vie.

J'ai chanté en ne quittant pas des yeux la feuille sur laquelle étaient inscrites les paroles de la chanson, mon regard n'aurait pu soutenir aucun regard sans me briser la voix, et je voulais chanter, c'était essentiel à mes yeux, chanter pour continuer à vivre, continuer à te faire vivre, chanter pour avoir l'audace d'espérer, chanter pour oser rêver à un avenir pour tous ceux qui t'aiment, chanter pour porter ta douleur, ta détresse, et alléger ce qui t'a brisée, chanter pour que ton papa admire encore la lune, la nuit, et que ta maman trouve la force de se lever le matin, chanter pour toi, bébé, pour toi, enfant, pour toi, adulte. Chanter pour oublier que tu n'es plus là et pour penser que tu seras toujours là.

Chanter pour mettre des mots sur la chance de t'avoir connue.

J'ai chanté, et le soleil qui brillait ce jour-là s'est intensifié, j'ai pu voir la nature s'ouvrir avec le printemps pour te faire une tombe digne de ta jeunesse ; j'ai chanté et je t'ai sentie si proche de moi, toujours ce vent dans tes cheveux, j'ai chanté et j'ai promis d'être dévouée aux tiens, de leur donner le meilleur de moi-même, j'ai chanté et je t'ai entendue rire, et ce rire me reste dans le cœur et me porte à jamais vers la vie.



SORTI D'USINE

Augustin Petit

Les fils.

La femme, ma tante, devenue veuve, au rendez-vous, elle aussi.

Une poignée là, autour du corps.

Le crématorium, à pleins poumons, attise les flammes.

Daniel, colosse diminué de moitié par les cancers, ne chante plus l'Internationale, pastaga et clopes en hausse de chœurs.

*D'ailleurs, ici c'est silence. Garde à vous grandes gueules, z'êtes au repos !
8-10 minutes de recueillement.*

Christian, l'ainé, trépigne sur place.

Annonce faite par l'officiant, costume froissé, cravate tâchée, allure limée.

*Une vie à annoncer la mort. Enfin, annonce de mort, pas façon cureton
nez pincé et faux espoirs. Annonces d'ici, banlieue Paris, vie qu'a foiré, vie
bien finie.*

*Rien de prévu après. Enfin, j'veux dire, rien après la p'tite sauterie en
cours.*

*Alors Christian, son sac en toile, qui s'demandait, ne s'demande plus,
attrape le sac, v'la qu'ça cliquette comme à la messe quand baissent les
têtes.*

Le sac posé sur le cercueil et son bois brut.

*Sort la bouteille, le rhum, les verres. Rémi, l'autre frère, fraîchement
cueilli à Orly, arrive des îles avec cargaison liquide.*

On va pas s'quitter comme ça, ça lui r'semble pas !

Il a bien rigolé, sa vie durant, entre les quarts, les meufs et les manifs.

Chantons pour lui !

*Rémi qui fait l'service. Servis d'office, tous, c'est lui qu'arrose. Même l'offi-
ciant se laisse servir.*

La digue éclate, des protocoles, des conventions.

*L'officiant pas choqué prêt à trinquer, le temps d'la chauffe. Le temps
qu'la trappe s'ouvre pour cramer l'tout. Enfin, le tout du demi-corps.*

La digue éclate. La digue du cul.

*V'là qu'tout l'monde chante, la digue du cul. Sauf peut-être Daniel qu'est
plus dans l'coup. Cancer des bronches, d'un peu partout.*

*Les sœurs d'la veuve, mes tantes, plus habituées au vin de messe, ont
l'chant coincé travers d'la gorge : le verre de rhum, la digue du cul. Elles
font semblant, comme à la messe, leur vie d'après.*

Christian, pour battre la mesure, se r'sert un rhum, hausse le volume.

Rémi, qu'est pas en reste, refait l'service.

8-10 minutes, ça laisse le temps pour l'recueillement.
V'là qu'on s'échauffe, à part Daniel. Son heure viendra.
Faut pas oublier qu'on est là pour la dépouille.
Alors on s'en r'jette un p'tit derrière l'gosier.
On a beau dire, y'a rhum et rhum.
Daniel, lui, l'était plutôt Pastis.
Le vl'à parti maintenant. Place aux souvenirs
Parti d'la section. Encore un d'moins.
L'était pas l'dernier pour arroser ceci celà l'Daniel.
Parfois même comme un trou qu'il y allait sur la bibine.
On s'doutait pas qu'y r'fuserait d'y finir, dans l'trou. Comme quoi, cette
préférence pour l'urne, un bon gars pour la section question bulletin qui
glisse.
Ça fait quand même de ces discours ces eaux des îles, pas vrai ?
La bigoterie, comme à son habitude, espère que viendra vite l'ouverture
de trappe.
Question d'minutes.
Pour le coup, ça leur semble être l'éternité.
Les rouges. La digue.
On sait pas si Daniel trouve le temps long. Comme au chomdu. Après
qu'les chefs l'aient débarqué. Quand on t'débarque, c'est pas pour lézarder
sur une plage de sable, c'est plus pour dégraisser, genre rôtisserie. C'qui l'a
rôti, Daniel, c'est son cancer, à peine reçu chez pôle emploi.
La cire, sur les écrous, est bien séchée. Dernières tâches rouges.
Daniel, qui racontait, s'la raconte plus.
C'est ses gars, qu'en ont soupé, qui s'mettent à table.
Banlieue. Joinville. Usine.
Bastons. Bataillon. Parti.
Et voilà.
Ça tient sur 6-7 mots une vie comme ça.
Pas l'oraison d'un sénateur.
Et ça tombe bien, faut qu'on s'affole.
L'officiant, ses 2-3 verres, garde la tête froide.
Quand faut y aller.
On débarrasse les verres, le rhum. En dernier geste, dernier hommage.
On peut pas dire, y'a d'l'émotion.
Les 6-7 mots, et les non-dits
Plus personne chante.
La crémation, ça fait du bruit, c'en est gênant.
Heureusement qu'avec le rhum, chacun sa p'tite chanson qui trotte.

*La lutte finale.
La digue du cul.
Ou les non-dits.
C'est selon.
Y'a un écran. Ecran d'contrôle.
Si tout s'passe bien.
Un truc peut-être de contremaitre.
Comment veux-tu que tout s'passe bien.
Pour preuve, la cire séchée se r'met à fondre.
D'mi corps qui reste qu'a pas aimé qu'sa moitié se fasse bouffer par les
cancers.
Dans ces cas là, pas d'autr' médecine que d'tout crâmer.
Faut prendre son temps.
Tiens, r'garde!
V'là qu'c'est fini.
Y'a l'officiant qui te r'met l'urne.
Le gars Daniel.
Tout r'carossé.
Réduit à rien.
Tout juste sorti d'usine.*



CHOKRAN, CHOKRAN⁴

Jay

Je travaille depuis longtemps dans un service public qui intègre la diversité et mise sur l'inclusion. Je côtoie des collègues d'origines géographiques, culturelles et religieuses très diverses. Au fil du temps, nous avons réussi à créer une communauté de vie où chacun peut s'exprimer librement dans le respect des convictions de chacun.

Chaque évènement est fêté comme il se doit... Mariage, naissance, pension, ... Nous versons tous une obole mensuelle qui alimente la cagnotte. Aucune différence n'est faite entre les travailleurs, le coût du cadeau est identique.

Si un décès survient (époux, concubin, parent, enfant), la cagnotte permet l'envoi de fleurs ou d'offrandes si telle est la tradition familiale du défunt.

⁴ Merci, Merci

Au cours de la dernière décennie, j'ai commandé une trentaine de gerbes. Elles sont toujours blanches, volumineuses, composées des mêmes fleurs (des roses, des lys et des gerberas) pour ne pas faire de jaloux.ses. Un large ruban tout aussi blanc passant d'un bout à l'autre du montage. Le texte « De la part du service » est toujours en lettres dorées. Ce geste est important tout comme notre présence lors de la levée du corps... Nous sommes là pour le meilleur et pour le pire !

Les funérailles d'équipe qui m'ont le plus touché resteront à jamais celles organisées en l'hommage de la fillette d'un collègue musulman décédée accidentellement. Imaginez mon émoi quand j'ai pris conscience que je ne savais pas du tout si on offrait des fleurs chez les musulmans... J'ai demandé conseil à d'autres collègues musulmans. Ils m'ont dit de ne pas m'inquiéter, ils se chargeraient des visites aux parents et des offrandes. J'ai pu les accompagner à la Mosquée. Pour marquer notre soutien, tout le service s'est déplacé. J'étais vraiment stressé et, je dois bien avouer, un peu curieux. Comme les autres, je suis entré déchaussé et je me suis accroupi sur un tapis. J'ai trouvé un peu bizarre que les hommes et les femmes soient séparés. L'Imam a merveilleusement orchestré la cérémonie, passant des prières en arabe à leur explication en français. Je me suis senti à ma place, intégré, et j'ai ressenti beaucoup de bienveillance autour de moi... Mon collègue nous a serrés tous très fort en répétant « Chokran, Chokran ».



COUPS DE SOLEIL !

Nathalie Legaye

Parmi ceux qui ont quitté ce Monde, mon beau-père a laissé une place vide que les souvenirs ne parviennent pas à combler. Mon beau-père était très beau, très bien habillé, très occupé... Il prenait grand soin de sa personne et aimait beaucoup les compliments tout comme les belles phrases qu'il notait dans des carnets. Mon beau-père adorait cuisiner, visiter, se balader. Quand il nous rendait visite, il passait des heures à nous raconter ses dernières randonnées. Lui, qui paraissait de prime à bord très sérieux, s'emballait en nous décrivant chaque détail des photos qu'il avait prises et je retrouvais en lui le petit garçon que tout émerveille et que tout fascine. Je l'écoutais bouche bée. Il a tenté de me donner le goût du voyage mais la perspective du K-way, du vent, du froid, de la pluie, de la fatigue et des cloches aux pieds noircissait les tableaux magiques qu'il me décrivait. Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir enfilé mes bottines pour le suivre...

Ce ne sont pas les kilomètres qui ont emporté mon beau-père mais une maladie musculaire dégénérative foudroyante. Il m'avait répété mille fois qu'il ne voudrait jamais être une charge pour ses proches mais ... l'instinct de l'humain est de vivre... Ce fut terrible... De cette période, je n'ai gardé qu'un sms : J'ai 74 ans, j'ai fait tout ce que j'ai voulu faire, j'ai eu une belle vie... Je ne sais retenir les larmes qui s'emparent à l'instant de mes pupilles... Oui, mon beau-père a raison, il a eu une belle vie...

Quand il a fallu préparer ses funérailles, la responsabilité qu'elles soient à son image fut lourde à porter. Mon beau-père aurait pu être agent de voyage ou animateur au club Med, son départ devait être à la hauteur de ce qu'il aurait pu organiser lui-même ! Ma belle-sœur qui a hérité de son goût du détail, du bien tracé, du juste à dire, s'en est chargée. Elle m'a confié la réalisation du powerpoint projeté dans la salle mortuaire. Grâce aux milliers de photos, j'ai fait le tour du monde, récolté des anecdotes de jeunesse et rencontré les disparus (ses parents, amis, ...). Hommage à celui qui n'est plus, le powerpoint permet aussi d'ouvrir la parole des vivants.

Mon beau-père était très connu et très apprécié ; les bouquets de fleurs sont arrivés par dizaines. Durant trois jours, sans relâche, les visiteurs sont venus nous saluer, nous embrasser, nous partager leurs souvenirs.

Le dernier voyage de mon beau-père prit la forme d'un parcours Vita.

Etape 1 : La Levée du corps

A 9h, les amis, collègues, famille sont rassemblés au funérarium. Discrètement, avec soin, le personnel funéraire collecte les fleurs. L'accueillante donne à ma belle-sœur les petits mots laissés par les visiteurs. Une haie d'honneur accompagne la levée du corps.

Etape 2 : Périple en voiture

Nous suivons le corbillard en direction de Welkenraedt. Une parcelle d'autoroute est en travaux ce qui nous fait prendre du retard. Le chantier dépassé, nous filons à vive allure et recevons sur notre pare-brise des centaines de pétales de fleurs... Pourvu que les gerbes tiennent sur le toit jusqu'à l'arrivée. Pourvu qu'il n'y ait pas de radar.

Etape 3 : La cérémonie d'adieu

Nous sommes réunis dans une magnifique salle qui sent bon le bois. Les baies vitrées donnent sur le dehors. La journée est ensoleillée, ce qui apporte de la gaieté. On aperçoit une petite mare, un chat blanc et noir s'en approche. J'entends la voix de mon beau-père qui aimait les félins décrire la scène...

Les paroles se succèdent tout autant que les chansons. Les pleurs et les sourires s'enchaînent. Les émotions s'entremêlent.

Etape 4 : Repas à la carte !

Nous quittons le centre cinéraire en direction d'un centre culturel. Ce sont les oncles qui ont fait la réservation. C'est sympa, cela change des sandwiches jambon-beurre, on peut choisir ce qu'on veut déguster. On boit du vin et de la bière. Les joues rosissent... On se parle, on se demande des nouvelles des enfants, du travail... La vie reprend. On ne pense pas qu'au même moment, les flammes crépitent.

Etape 5 : Balade au cimetière

Le corbillard doit arriver à 14h dans le cimetière du village ou repose toute la famille... Nous sommes en avance. La température est montée, on se croirait en plein été. Nous regrettons tous de ne pas nous être vêtus plus légèrement. Un oncle nous emmène voir la sépulture familiale.

La dispersion de mon beau-père se fera dans un carré. L'opération est identique à celle qui a été faite cinq ans avant pour son frère... A ce moment, je regrette que la commune n'ait pas accepté que le portrait de mon beau-père puisse se trouver à côté de celui de son frère... Quel prétexte idiot que de dire que les nouvelles plaques mortuaires n'ayant pas la même taille que les anciennes doivent être placées à gauche et non à droite sur le mur décrépi...

Nous avons déjà fait deux fois le tour du cimetière, il est 14h30 et pas de corbillard à l'horizon. On commence à s'inquiéter d'autant plus qu'il fait de plus en plus chaud et qu'il n'y a aucun bistrot aux alentours. Je pense aux personnes âgées présentes qui doivent s'hydrater et à mes joues qui sont en feu. Il est maintenant 15h30. Dring dring... Une petite voix nous annonce que le corbillard n'était pas au bon cimetière, qu'il avait emprunté une route en travaux et qu'il était resté bloqué dans une rue étroite sans issue. Heureusement, il est en route et ne devrait plus tarder ! Mon beau-père a toujours été en retard, il ne pouvait donc en être autrement... Cette pensée nous a rendu joyeux.

La dispersion s'est passée sans encombre. Après les remerciements pour le beau voyage et les embrassades affectueuses, nous avons repris la route.

Mes joues picotaient tellement que je me suis regardée dans le miroir de courtoisie et je me suis dit : « Enterrement prévu en mai, de crème solaire je m'enduirai ! ». Depuis, un petit tube a rejoint mon sac à main gravant à jamais cet instant.



MUTTI WIRD NIE STERBEN⁵

GébèL

Le départ d'une personne chère s'accompagne de rites appelés funérailles, obsèques ou enterrement ; il y a synonymie. A la Maman unique, ce jour-là, la famille a donné un témoignage s'accordant à sa personne, au féminin pluriel : « mes funérailles » disait-elle et non - version masculine, trop singulière - son enterrement. Cérémonie d'accompagnement légère comme une plume pour un déplacement d'une vie à une autre. L'atterrissage d'une vie à une autre ? Oui, son corps s'est éteint, il s'est rendu invisible mais son cœur et son âme ont pénétré les nôtres où ils résident sur un lit sentimental... où la chaleur amoureuse s'accumule toujours et encore.

Plus de 70 années avant, un jeune homme l'accompagnait d'un premier pas de conduite, il y en eut d'innombrables, tous faits ensemble. Elle catho-catho, fille de parents prussiens devenus belges par le traité de Versailles en 1920. Lui, pour l'Eglise de l'époque, n'était qu'un soupçonnable réformé, un protestant. Il ne fallait pas qu'il écarte la jeune pratiquante du droit chemin. Quand le père de la Belle apprit qui elle fréquentait, il imposa la rupture. Courageuse, la petite sœur se rebiffa : « si ma sœur ne peut plus voir son amoureux, je m'en vais » dit-elle, avec toute sa juvénile et juste arrogance. Voyant l'amour naissant d'un côté et l'amour à perdre de l'autre, loyalement, le papa abdiqua. L'envoi était donné. Septembre 1952, pas de cloches, une brève cérémonie et l'union est modestement célébrée. En plus du mariage simple en noir et en court - obligation pour la mariée - les prélats imposèrent la signature d'un engagement sur l'honneur pour l'outrecuidant prétendant. Les enfants issus de l'union devront impérativement être éduqués dans la religion catholique par leur seule Maman. Lui, homme d'honneur n'a jamais repris sa parole. Je suis un des fruits de cette union.

Maman s'éteint un 23 septembre dans mes bras.

Tous, nous tournons à l'eau mais il faut se ressaisir, préparer l'au revoir. Le copain scout, devenu curé de village a été frappé d'interdit épiscopal : fini d'officier ailleurs que dans « ses » églises. Un autre curé sera dans les conditions requises : il accepte sans discussion. Avec son diacre, il accueille les enfants de celle qui souhaitait partir « vers Dieu ». Le moment est bouleversant tant il est empreint de sérénité et d'ouverture. La cérémonie est fixée, merveilleusement « ficelée » comme, nous en sommes sûrs, la défunte l'aurait souhaité. Le jour « J » ou plutôt « F » (comme funérailles), tout est prêt, le convoi arrive à l'église. C'est l'accueil dans la tristesse et la dignité. L'accueil

5 Maman ne mourra jamais

est pour tous, en français et en allemand, un accueil « ohne Grenze », sans frontière. Tous sentent que la cérémonie sera « belle », le célébrant agrémenté les hommages de paroles ouvertes. Le chant réformé qu'il choisit avec un réconfortant respect fait vibrer l'assemblée tant toute frontière idéologique, tout mur confessionnel sont dépassés, abattus, laminés. L'œcuménisme respectueux est à l'œuvre. Même les plus en-dehors de toute spiritualité sont touchés. L'humain est célébré, laissant à chacune, à chacun, sa totale liberté. La douleur de l'au revoir s'en trouve moins rugueuse sans pour autant s'amoindrir.

C'est ensuite le dernier départ vers la crémation choisie par la défunte. Elle n'ira pas en terre. Dans une immense pièce, face à un mur de verre montrant un jet d'eau et la nature si belle, se disent les dernières paroles d'adieu. Tout est consommé... Maman est pour toujours devenue notre plus beau souvenir. Me reviennent les paroles dites à son dernier soupir « Maman quand je serai bientôt à ta place, je t'appellerai et tu viendras, c'est promis ? ». Le sel coule en moi, mon cœur s'écroule comme celui de tous ceux qui sont là. Durant la crémation, famille et proches se retrouvent pour le « toten Kaffee » où se soude en chacun le plaisir des retrouvailles. Les descendants de l'aïeule en arrivent à échanger des propos joyeux, les beaux moments vécus, les anecdotes truculentes, les fêtes de famille. Un cousin de l'Eifel me remet une petite photo me montrant sa cousine germaine, notre Maman, peu de temps avant la rencontre de celui qui allait devenir son époux. « Sie ist so hüsch », elle est si belle m'écriais-je ébloui ! Depuis, la photo est bien au chaud dans mon portefeuille. Cette beauté, Maman ne s'en départira jamais. Et puis, au cimetière, l'urne est déposée dans le recueillement et tous, nous retournons à la vie d'avant. En paraphrasant l'ami Julos Beaucarne me vient à l'esprit sa citation « ah quelle belle journée c'était cela ! ».

Peu de temps après, le 1er Novembre nous réunit encore une fois. Nous grimpons vers le cimetière... où nous attend, c'est une surprise, Mireille, une amie d'enfance que nous n'avons plus vue depuis plus de cinquante ans. « Je me suis dit que vous viendriez certainement vous recueillir ici, alors je suis venue pour vous voir encore une fois ». Elle a longtemps attendu dans le froid. L'émotion est forte et il est difficile de rompre l'intensité de l'instant... il y a tant à se dire. Ce bel épisode clôt le temps des funérailles. Il fut intense en émotions et en union familiale déclinée selon chacun car « chacun ne chante-t-il pas avec le bec qu'il a ? ». Le départ tant redouté de Celle qui nous a portés s'est transformé spontanément : il était prévu lourd comme la terre, il est devenu léger comme une plume. Oui, comme une plume écrivant en nous les mots « amour, tolérance, force et fidélité », somme toute, en écrivant MAMAN majuscule dans nos vies, pour ce qu'il en reste à chacun.

Je mets le point final non sans me remémorer le petit mot que j'avais proposé pour les remerciements : « une Maman qui donne la vie avec son âme et son cœur sait tout de l'amour. Quand elle se déplace d'une vie à une autre, l'Amour reste et devient éternel dans le cœur ».

A bientôt Maman !



VOICI CES ROSES BLANCHES...

Xavier Lambrecht

Je me souviens de cette vieille chanson :

*«C'est aujourd'hui dimanche
Tiens ma jolie maman
Voici des roses blanches
Toi qui les aimes tant...».*

*Sauf que ce n'est pas dimanche.
C'est un jour de semaine en hiver,
fin de journée, il fait déjà sombre.
Une météo sombre aussi,
qui me met déjà l'âme en peine.
Une maman nous a quitté...*

*Et ce n'est pas un lit blanc sur lequel elle repose.
Le cercueil est resté ouvert, on dirait qu'elle nous attend.
Dans le calme et le silence et la solitude, il n'y a qu'elle.
Rien ne peut nous la faire ignorer,
elle et quelques roses blanches.
Cette couleur lui va si bien.*

*C'était une artiste.
Les murs parlent pour elle.
Ils sont couverts de peintures, de croquis et d'ébauches,
chiffonnés, inachevés, colorés, ...
Ces œuvres qui l'entourent mettent de la vie dans la pièce.
Quelque chose d'elle reste, alors qu'elle s'en va,
Quelque chose brille, alors qu'elle s'est éteinte.
Au milieu des roses blanches, la vie résiste et ne se laisse pas aller.*

*C'était une maman,
aimante, probablement,
et possessive, sûrement.
Il n'y a que lui, son-fils-à-elle, à ses pieds,
dans le calme, le silence et la solitude,
comme si personne d'autre ne pouvait partager cet abandon.
Une rose blanche dans ses mains, ...
Lui aussi voudrait la retenir, la garder, la posséder.
C'est quand même sa mère à lui !
Pour lui, elle ne devait pas partir.
Elle ne devrait jamais partir.
La vie, si elle existe, ne peut être que « ensemble ».
L'un se préoccupant de l'autre,
et réciproquement.
Bien sûr il y a eu ces tensions, parfois trop fortes,
mais c'est parce qu'il y a de la vie.
Il y a eu des querelles, parfois très violentes,
mais c'est parce qu'il y a de la passion.
Qui pourra comprendre cela ?*

*D'un geste de la tête, le fils me passe la parole.
Une parole qui ne s'est pas encore dite.
C'est un silence qui s'échange,
mais qui étouffe dans chaque geste maladroit, dans chaque regard perdu.
L'heure est grave et l'instant est au naufrage.*

*Les mots sont bien pauvres devant le drame qui se déroule.
Peu importe ce qui va être dit, s'il n'y a pas d'oreille pour entendre.
Qui pourrait dire en quelques mots ce qui fut toute une vie,
une vie si longue ?
Personne !
Il y a des silences bien plus éloquentes que des mots creux.
Mais il faut aussi des mots pour nommer l'instant.*

*Alors dans la pesanteur bien installée,
il saisit une de ces roses blanches.
Il me l'offre en me disant d'emporter avec moi
quelque chose de ce que nous venons de vivre avec sa maman.
Un sourire s'allume enfin dans ses yeux.*

*Dans un vase, la rose blanche a séché,
mais la compassion, éprouvée ce jour-là,
est restée bien vivante.*



FUNÉRAILLES DANS LE CONTEXTE DE L'ÉPIDÉMIE DE LA MALADIE À VIRUS EBOLA (MVE)

Etienne Yuma Kibondo

Comme psychologue clinicien, j'ai participé à la gestion de plusieurs épidémies de la Maladie à Virus Ebola (MVE) dans mon pays la République Démocratique du Congo (RDC). La plus meurtrière eut lieu entre 2018 et 2020 et s'est déclarée dans une zone d'insécurité à l'est de la RDC.

Dans la gestion de l'épidémie, nous avons dû faire face à de nombreuses résistances communautaires liées notamment à l'enterrement des personnes décédées de la MVE.

Dans un contexte « normal », les funérailles sont organisées par la famille éprouvée qui bénéficie de la solidarité communautaire. Les proches du défunt assurent eux-mêmes la toilette funéraire, l'habillement et l'accompagnement jusqu'à sa dernière demeure. Pendant l'épidémie, les funérailles ont été interdites et l'enterrement des personnes décédées dut être confié aux secouristes de la Croix-Rouge et aux agents de la protection civile.

Une des mesures prises pour éviter la manipulation des cadavres dans la communauté, fut de procéder aux enterrements la nuit avec le soutien de la sécurité militaire et policière. Je coordonnais la commission « Prise en charge psychosociale » qui travaillait étroitement avec la commission « Enterrement Digne et Sécurisé » (EDS).

Une nuit, j'ai accompagné une équipe de l'EDS au cimetière du village Makeke situé dans la province de l'Ituri. Ma plus grande mission dans ce contexte était d'obtenir le consentement de familles endeuillées pour un enterrement « digne et sécurisé » de leur.s défunt.s.

Cette nuit-là, nous transportons trois corps. Nous avons quitté Mangina à 22h à bord d'une jeep tout-terrain de la Croix-Rouge. Nous étions accompagnés de quelques policiers qui devaient assurer notre sécurité. Nous sommes arrivés à Makeke vers 23h15. Le chef du village nous a accueillis ; il avait obtenu l'autorisation des ancêtres pour avoir accès au cimetière à cette heure tardive.

Nous avons procédé aux enterrements dans l'obscurité en nous servant juste de la lumière de nos téléphones. Les disparus n'ont pas bénéficié de la cérémonie d'adieux qui est un « rite de passage » très important qui permet aux familles et à la communauté d'exprimer leurs émotions. Mais, ils n'ont bénéficié que du mot d'au revoir prononcé par le chef coutumier qui les a confiés aux ancêtres. Face à cette situation, j'ai éprouvé le sentiment de déception et de désolation de voir les humains enterrés dans ces conditions comme les animaux.

En raison du protocole de suivi épidémiologique imposé, les proches des défunts étaient confinés 21 jours. Ces mesures restrictives ont favorisé la stigmatisation communautaire et même l'ostracisme social et m'ont laissé un amer souvenir.



LES FUNÉRAILLES DE MA COUSINE GERMAINE

Mary Clerres

Comme dans de nombreuses familles, les membres de la mienne sont éparpillés dans différents pays. Vu mon grand âge, et malmené par un début de cancer du côlon, je ne participais plus aux diverses cérémonies : les liens familiaux perduraient grâce à ma fille unique que j'avais déléguée pour me représenter partout en toute circonstance et mon absence n'amena pas de récriminations.

Mais le matin où sa fille me prévint du trépas de sa mère – ma dernière cousine germaine –, que je n'avais plus revue depuis longtemps, je ne pus m'abstenir de participer puisque c'était la dernière personne avec laquelle j'ai vécu ma jeunesse, partagé mes idioties de gamin.

Et un jour glacial de janvier, ma femme et moi pénétrâmes dans la voiture de ma fille qui emprunta l'autoroute vers la France. Parvenue à la dernière pompe belge, elle remplit le réservoir d'essence et un coup de vent violent rabattit le capot sur son crâne.

Elle ne présentait toutefois aucune trace de blessure et nous continuâmes notre périple.

Une quasi-tempête avait ralenti notre allure et nous arrivâmes presque en retard à la maison mortuaire où nous étions attendus pour la fermeture du cercueil et la pose des scellés.

Les multiples participants nous présentèrent leurs sincères condoléances

et nous fûmes les derniers à sortir des lieux pour rejoindre l'endroit où se déroulerait la cérémonie des adieux où nous sommes arrivés les derniers et nous sommes glissés dans la foule silencieuse déjà rassemblée autour de la dépouille.

Je n'ai pas bougé d'un pas lorsqu'un maître d'œuvre en habit a appelé : « la famille ». Ne réagissant pas, ma fille m'a poussé du coude en précisant : « Papa, la famille, c'est d'abord toi ». Un peu gêné, j'ai pris ma femme par le bras et nous avons rejoint la fille de la défunte pour ouvrir le cortège en direction du cimetière où eurent lieu les discours bienveillants et les derniers aurevoirs...

Après les funérailles, pendant le court trajet jusqu'au restaurant qui allait accueillir tout ce beau monde, je remarquai que la fille de la défunte affichait un air contrarié et gardait le silence et m'en inquiétais. Elle me confia que le médecin lui avait déclaré que les visites régulières de ma fille avaient prolongé la vie de ma cousine et que, bien qu'elles ne se connussent pas vraiment, ne s'étant rencontrées que rarement, elle pourrait la considérer comme une petite sœur...

Et malgré les tristes circonstances, je fus serein tout au long du voyage de retour. Quelque temps après cette cérémonie, nous avons recréé des liens avec notre petite cousine qui a commencé à nous fréquenter régulièrement. Sans doute a-t-elle enfin réalisé que nous étions les dernières racines de son arbre généalogique...

Tout n'est pas perdu !



UNE FEMME PAS ORDINAIRE

Pierre Allart

Les lèvres de tous ceux qui apprennent le décès restent muettes.

Anne-Marie semblait indestructible.

Personne n'avait pourtant été étonné par son ultime hospitalisation tant son visage était émacié et son corps amaigri. Elle recevait pourtant encore dans sa chambre à l'hôpital, la tête enserrée dans un foulard coloré, et demandait des nouvelles, sans jamais se plaindre.

C'est au crématorium que les parents, les amis et les connaissances lui rendent désormais visite. Le parking déborde de voitures garées pêle-mêle. On entre, après avoir grimpé quelques marches, dans le couloir faiblement éclairé d'un petit bâtiment et on attend son tour silencieusement.

Devant le cercueil tous les visiteurs s'étonnent. Sur la poitrine de cette femme au repos on peut lire « ne pas déranger ». Trois mots insolites qu'elle a souhaité imprimer sur son maillot préféré, par provocation. Probablement pour défier ceux qui prétendaient qu'elle manquait d'humour.

Le vendredi matin à l'église il n'y a plus de place assise.

Dans l'assistance, ont pris place aux côtés du mari et des deux enfants, de très nombreuses personnes. Leur présence dit l'engagement fort d'Anne-Marie dans la vie associative locale, et surtout dans celle des associations de parents d'élèves des établissements de ses enfants. Les membres de son club de tir à la carabine sont venus lui rendre hommage. Il y a un an elle remportait un titre de championne de France dans la catégorie des vétérans malgré la maladie. Sont aussi à son chevet, une dernière fois, des représentants du monde médical.

Des médecins et des infirmiers ébahis par la résistance de fer de leur récente patiente occupent un rang complet. Ils la revoient sereine, sûre qu'une autre vie, selon le crédo qu'elle exprimait, l'attendait tant le temps lui avait manqué sur cette terre, disait-elle.

Beaucoup de gens attendent dehors dans les rues du village en deuil.

Tous les commerces ont exceptionnellement fermé leurs portes.

Le cercueil arrive en retard car le corbillard a du mal à fendre la foule compacte. Il traverse la nef centrale avec une extrême lenteur, porté par 4 hommes et 4 femmes.

Assis près de l'orgue, je les regarde marcher en reconnaissant dans ce choix l'esprit militant d'Anne-Marie.

La cérémonie se déroule aussi selon ses préconisations : les choix de textes et de chants lui ressemblent. Le prêtre de la paroisse évoque une femme de tempérament solide à l'engagement social et humain à peine affecté par le cancer et 8 années de souffrances physiques et morales.

La bouche d'un ami cher (qu'elle a bien sûr choisi) salue l'assistance, avec des mots qu'elle a écrits de sa propre main. Elle remercie ceux qu'elle a aimés, présente des excuses à ceux qu'elle n'a pas aimés, dans un silence poignant. Elle n'oublie personne au moment de son départ.

Ces mots ne m'étonnent pas, moi qui ai, avec quelques autres, selon une infirmière, reçu peu avant son départ un appel téléphonique d'Anne-Marie qui me remerciait de mon amitié constante et de la confiance que je lui témoignais dans le travail.

Elle souhaitait surtout me dire au revoir.

J'ai toujours en mémoire cet échange émouvant alors que se termine la messe.

Dehors les clameurs enfantines d'une cour d'école toute proche re-

joignent l'azur lumineux. Jaune et bleu, les couleurs favorites d'Anne-Marie, forment devant l'église un magnifique tapis de fleurs que son cercueil traversera. Les fines mains de la fleuriste présente dans l'assistance sont lasses, mais satisfaites d'avoir tressé toutes ces couronnes, selon les recommandations d'Anne-Marie. Cette dernière a également choisi les fleurs de ses funérailles en téléphonant à la fleuriste qui lui a annoncé qu'elle partait une semaine.

« Une semaine ? J'attendrai votre retour de congés » a-t-elle entendu en retour. Anne-Marie a encore patienté sept jours avant de passer commande à la fleuriste.

A la sortie de l'église un groupe de jeunes filles en deuil arborent fièrement des maillots de sport ornés d'un ruban jaune et bleu. Le mari d'Anne-Marie aux bras empoignés par deux adolescents en larmes attend derrière le corbillard blanc que son épouse a réservé.

Enfermés dans la douleur et le chagrin, le père et ses enfants ne peuvent entendre tous les témoignages et les anecdotes échangés à voix très basses sur le parvis encombré. C'est la dernière image que je conserve des funérailles d'Anne-Marie.

La semaine suivante je remets à Violaine, la fille aînée d'Anne-Marie, le texte que j'avais écrit sous forme d'une nouvelle et remis à sa mère un mois avant sa mort, sous le titre « une femme pas ordinaire ».

Les funérailles sont généralement l'étape qui suit la mort humaine. Elles sont à la fois un hommage au défunt, un rite de passage et un moyen de se relier aux autres. Elles sont d'une importance capitale dans le processus de deuil.

Durant la pandémie, l'impossibilité de se recueillir en famille au chevet des disparus et l'interdiction d'assister aux obsèques ont affecté nombre d'aidants proches. C'est pourquoi, en 2022, la Commission d'éthique de Pallia-Liège décide de recueillir des souvenirs de funérailles pour publier un ouvrage offrant aux lecteurs un regard multiple sur les rituels funéraires, les pratiques du deuil et la manière dont chacun rend hommage à ses défunts. L'appel est entendu... jusqu'en Afrique !

« De la Terre à la Plume » invite le lecteur à plonger dans une soixantaine de récits de funérailles montrant combien ces cérémonies, riches de sens, offrent un espace de réflexion et de recueillement. Celles-ci peuvent aider les individus tout en se libérant du poids de regrets, à évoquer des souvenirs heureux, source, pour eux, de survie.

Ce livre met aussi en lumière combien les funérailles, au-delà de leur fonction première de dire adieu aux êtres chers, peuvent, par ailleurs, devenir des moments précieux de réconciliation.

« De la Terre à la Plume » s'adresse à tous ceux qui souhaitent aborder la mort et les funérailles avec intérêt et respect. Plus qu'un simple recueil de témoignages, ce livre nous offre l'opportunité de nous interroger sur le sens de la vie, l'importance de chérir chaque instant et de cultiver les liens qui nous unissent aux autres.

Avec le soutien de :



pallialiege
www.pallialiege.be

